







208/2

65/2214
2




T R A I T É

D E S

S E N S A T I O N S ,

T O M E I I .



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

T R A I T É
D E S
S E N S A T I O N S,
A MADAME LA COMTESSE
D E V A S S É ,

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC,
de l'Académie Royale de Berlin.

Ut potero , explicabo : nec tamen , ut Pythius
Apollo , certa ut sint & fixa , quæ dixerò : sed , ut
homunculus , probabilia conjecturâ sequens. *Cic.*
Tusc. quest. l. 1. c. 9.

T O M E II.



A LONDRES; & se vend A PARIS,
Chez DE BURE l'aîné , Quay des Au-
gustins , à Saint Paul.

M. DCC. LIV.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 1

LECTURE 2




TRAITÉ DES SENSATIONS.

TROISIÈME PARTIE.

*Comment le Toucher apprend aux
autres Sens à juger des objets
extérieurs.*

CHAPITRE I.

Du Toucher avec l'Odorat.

§. 1.  OIGNONS l'odo-
rat au toucher, & Jugemens
de la Statue
sur les odeurs.
rendant à notre
Statue le souvenir
des jugemens qu'elle a portés,
lorsqu'elle étoit bornée au pre-

Tome II.

A

mier de ces sens , conduisons-la dans un parterre semé de fleurs ; aussitôt toutes ses habitudes se renouvellent , & elle se croit toutes les odeurs qu'elle sent,

Elle n'ima-
gine pas quel-
le peut être la
cause de ces
Sensations.

§. 2. Étonnée de se trouver ce qu'elle a cessé d'être depuis si longtems , elle n'en sauroit encore soupçonner la cause. Elle ignore qu'elle vient de recevoir un nouvel organe ; & si le tact lui a appris qu'il y a des objets palpables , il ne lui apprend pas encore qu'aucun d'eux soit le principe des sentimens que nous venons de lui rendre.

Elle en juge au contraire d'après l'habitude où elle a été de les regarder comme des manie-

res d'être , qu'elle ne doit qu'à elle - même. Il lui paroît tout naturel d'être tantôt une odeur, tantôt une autre : elle n'imagine pas que les corps y puissent contribuer : elle ne leur connoît que les qualités , que le tact seul y fait découvrir.

§. 3. La voilà tout à la fois deux êtres bien différens : l'un, qu'elle ne peut saisir , & qui paroît lui échapper à chaque instant ; l'autre , qu'elle touche , & qu'elle peut toujours retrouver.

Elle est deux êtres différens.

§. 4. Portant au hazard la main sur les objets qu'elle rencontre , elle saisit une fleur qui lui reste dans les doigts. Son

Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps.

bras , mû sans dessein , l'approche & l'éloigne tour à tour de son visage : elle se sent d'une certaine maniere , avec plus ou moins de vivacité.

Étonnée , elle répète cette expérience avec dessein. Elle prend & quitte plusieurs fois cette fleur. Elle se confirme qu'elle est ou cesse d'être d'une certaine maniere , suivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin elle commence à soupçonner qu'elle lui doit le sentiment , dont elle est modifiée.

Elle découvre en elle l'organe de l'odorat.

§. 5. Elle donne toute son attention à ce sentiment , elle observe avec quelle vivacité il augmente , elle en fuit les degrés ,

DES SENSATIONS. §

les compare avec les différens points de distance , où la fleur est de son visage ; & l'organe de l'odorat ayant été plus affecté , lorsqu'il a été touché par le corps odoriférant , elle découvre en elle un nouveau sens.

§. 6. Elle recommence ces expériences : elle approche la fleur de ce nouvel organe , elle l'en éloigne : elle compare la fleur présente avec le sentiment produit , la fleur absente avec le sentiment éteint : elle se confirme qu'il lui vient de la fleur , elle juge qu'il y est.

Elle juge les odeurs dans les corps.

§. 7. A force de répéter ce jugement , elle s'en fait une si grande habitude , qu'elle le porte au

Elle les sent dans les corps.

même instant qu'elle sent. Dès-lors il se confond si bien avec la Sensation, qu'elle n'en sauroit faire la différence. Elle ne se borne plus à juger l'odeur dans la fleur, elle l'y sent.

Les odeurs
deviennent
les qualités
des corps.

§. 8. Elle se fait une habitude des mêmes jugemens, à l'occasion de tous les objets qui lui donnent des sentimens de cette espece; & les odeurs ne sont plus ses propres modifications: ce sont des impressions que les corps odoriférans font sur l'organe de l'odorat; ou plutôt ce sont les qualités mêmes de ces corps.

Combien
elle a de pei-
ne à se fami-

§. 9. Ce n'est pas sans surpri-
se, qu'elle se voit engagée à por-

ter des jugemens aussi différens liariser avec ces jugemens.
 de ceux qui lui ont été auparavant si naturels; & ce n'est qu'après des expériences souvent réitérées, que le toucher détruit les habitudes contractées avec l'odorat. Elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets, que nous en avons nous-mêmes à les regarder comme nos propres modifications.

§. 10. Mais enfin familiarisée Elle distingue deux especes de corps.
 peu à peu avec ces sortes de jugemens, elle distingue les corps auxquels elle juge que les odeurs appartiennent, de ceux auxquels elle juge qu'elles n'appartiennent pas. Ainsi l'odorat, réuni

au toucher, lui fait découvrir une nouvelle classe d'objets palpables.

Et plusieurs
especes de
corps odori-
fèrans.

§. 11. Remarquant ensuite la même odeur dans plusieurs fleurs, elle ne la regarde plus comme une idée particulière; elle la regarde au contraire comme une qualité commune à plusieurs corps. Elle distingue par conséquent autant de classes de corps odorifèrans, qu'elle découvre d'odeurs différentes; & elle se forme une plus grande quantité de notions abstraites ou générales, que lorsqu'elle étoit bornée au sens de l'odorat.

Discerne-
ment qu'ac-

§. 12. Curieuse d'étudier de plus en plus ces nouvelles idées,

tantôt elle sent les fleurs une à une, tantôt elle en sent plusieurs ensemble. Elle remarque la Sensation qu'elles font séparément, & celle qu'elles font après leur réunion. Elle distingue plusieurs odeurs dans un bouquet, & son odorat acquiert un discernement qu'il n'eût point eu, sans le secours du tact.

Mais ce discernement aura des bornes, si les odeurs lui viennent d'une certaine distance, si elles sont en grand nombre, & si sur-tout le mélange en est tel, qu'elles ne dominant point les unes sur les autres; elles se confondront dans l'impression qu'elles feront ensemble, & il lui

acquiert le sens
de l'odorat.

sera impossible d'en reconnoître aucune. Cependant il y a lieu de conjecturer que son discernement à cet égard sera plus étendu que le nôtre : car les odeurs ayant plus d'attrait pour elle que pour nous , qui sommes partagés entre toutes les jouissances des autres sens , elle s'exercera davantage à en démêler les différences.

Ces deux sens , par l'exercice qu'ils se procurent mutuellement , produisent donc , étant réunis , des connoissances & des plaisirs qu'ils ne donnoient pas , étant séparés.

Jugemens
qui se con-

§. 13. Pour appercevoir sensiblement comment les juge-

mens se distinguent des Sensations, ou s'y confondent, par-
fondent avec
 les Sensations.
 fumons des corps dont la figure
 peu composée soit familière à
 notre Statue, & présentons-les-
 lui au premier moment que nous
 lui donnons le sens de l'odorat.
 Qu'une certaine odeur soit, par
 exemple, toujours dans un trian-
 gle, une autre dans un quarré ;
 chacune se liera avec la figure
 qui lui est particuliere ; & dès-
 lors la Statue ne pourra plus être
 frappée de l'une ou de l'autre ,
 qu'aussitôt elle ne se représente
 un triangle ou un quarré : elle
 croira sentir une figure dans une
 odeur , & toucher une odeur
 dans une figure.

Elle remarquera que s'il y a des figures qui n'ont point d'odeur, il n'y a point d'odeur qui n'emporte constamment une certaine figure ; & elle attribuera à l'odorat des idées qui n'appartiennent qu'au toucher. Pour bouleverser ensuite toutes les notions , il n'y auroit qu'à parfumer de différentes odeurs des corps de même figure , & à parfumer de la même odeur des corps de figure différente.

Jugemens
qui ne s'y con-
fondent pas.

§. 14. Le jugement qui lie une figure triangulaire à une odeur , peut se répéter rapidement , toutes les fois que l'occasion s'en présente ; parce qu'il n'a pour objet que des idées peu

composées. C'est pourquoi il est propre à se confondre avec la Sensation. Mais si la figure étoit compliquée , il faudroit un plus grand nombre de jugemens pour la lier à l'odeur. La Statue ne se la représenteroit plus avec la même facilité ; elle ne jugeroit plus que la figure & l'odeur lui sont connues par le même sens.

Lorsqu'elle étudie , par exemple , une rose au toucher , elle lie l'odeur à l'ensemble des feuilles , à leur tissu , & à toutes les qualités par où le tact la distingue des autres fleurs qui lui sont connues. Par - là elle s'en fait une notion complexe , qui suppose autant de jugemens, qu'elle

y remarque de qualités propres à la lui faire reconnoître. A la vérité elle en jugera quelquefois à la premiere impression qu'elle sentira, en y portant la main. Mais elle y sera si souvent trompée, qu'elle s'appercevra bientôt que, pour éviter toute méprise, elle est obligée de se rappeler l'idée la plus distincte que le tact lui en a donnée; & de se dire, *la rose differe de l'œillet, parce qu'elle a telle forme, tel tissu, &c.* Or ces jugemens étant en grand nombre, il ne lui est plus possible de les répéter tous, au moment qu'elle sent cette fleur. Au lieu donc de sentir les qualités palpables dans

l'odeur , elle s'apperçoit qu'elle se les rappelle peu à peu ; & elle ne tombe plus dans l'erreur d'attribuer à l'odorat des idées qu'elle ne doit qu'au toucher.

Ses méprises sont fort sensibles , lorsqu'à l'occasion des odeurs , elle répète , sans le remarquer , des jugemens dont elle a contracté l'habitude. Elle en fera qui le seront beaucoup moins , quand nous lui donnerons le sens de la vue.



 CHAPITRE II.

De l'Ouïe, de l'Odorat & du Taçt réunis.

Etat de la Statue, au moment où nous lui rendons l'ouïe.

§. I. **N** O T R E Statue fera , comme dans le Chapitre précédent , étonnée de se trouver ce qu'elle a été, si au moment que nous ajoutons l'ouïe à l'odorat & au toucher, elle reprend toutes les habitudes qu'elle a contractées avec le premier de ces sens. Ici elle est le chant des oiseaux , là le bruit d'une cascade , plus loin celui des arbres agités , un moment après le bruit du tonnerre ou d'un orage terrible.

Toute entiere à ces sentimens, son tact & son odorat n'ont plus d'exercice. Qu'un silence profond succede tout à coup, il lui semblera qu'elle est enlevée à elle-même. Elle est quelque tems sans pouvoir reprendre l'usage de ses premiers sens. Enfin rendue peu à peu à elle, elle recommence à s'occuper des objets palpables & odoriférans.

§. 2. Elle trouve ce qu'elle ne cherchoit pas : car ayant saisi un corps sonore, elle l'agite sans en avoir le dessein ; & l'ayant par hazard tour à tour approché & éloigné de son oreille, c'en est assez pour la déterminer à le

Elle découvre en elle l'organe de l'ouïe,

rapprocher & à l'éloigner à plusieurs reprises. Guidée par les différens degrés d'impression ; elle l'applique à l'organe de l'ouïe ; & après avoir répété cette expérience , elle juge les sons dans cette partie , comme elle a jugé les odeurs dans une autre.

Elle juge
les sons dans
les corps.

§. 3. Cependant elle observe que son oreille n'est modifiée qu'à l'occasion de ce corps : elle entend des sons , lorsqu'elle l'agite , elle n'entend plus rien , lorsqu'elle cesse de l'agiter. Elle juge donc que ces sons viennent de lui.

Elle les y
entend.

§. 4. Elle répète ce jugement , & elle parvient à le faire avec tant de promptitude , qu'elle ne

remarque plus d'intervalle entre le moment où ces sons lui frappent l'oreille , & celui où elle juge qu'ils sont dans ce corps. Entendre ces sons & les juger hors d'elle , sont deux opérations qu'elle ne distingue plus. Au lieu donc de les appercevoir comme des manieres d'être d'elle-même, elle les apperçoit comme des manieres d'être du corps sonore. En un mot , elle les entend dans ce corps.

§. 5. Si nous lui faisons faire la même expérience sur d'autres sons , elle portera encore les mêmes jugemens , & elle les confondra avec la Sensation. Dans la suite cette maniere de sentir

Elle se fait une habitude de cette maniere d'entendre,

lui deviendra même si familière ; que son oreille n'aura plus besoin des leçons du tact. Tout son lui paroîtra venir de dehors , même dans les occasions où elle ne pourra pas toucher les corps qui le transmettent. Car un jugement ayant été confondu par habitude avec une Sensation , il doit se confondre avec toutes les Sensations de même espece.

Discerne-
ment de son
oreille.

§. 6. Si plusieurs sons que la Statue a étudiés , résonnent ensemble , elle les discernera , non seulement parce que son oreille est capable d'en saisir jusqu'à un certain point la différence ; mais sur-tout parce qu'elle vient de contracter l'habitude de les ju-

ger dans des corps qu'elle distingue. C'est ainsi que le toucher contribue à augmenter le discernement de l'ouïe.

Par conséquent, plus elle s'aidera du toucher pour faire la différence des sons, plus elle apprendra à les distinguer. Mais elle les confondra toutes les fois que les corps qui les produisent, cesseront de se démêler au tact.

Le discernement de l'ouïe a donc des bornes, parce qu'il y a des cas où le toucher lui-même ne sauroit tout démêler. Je ne parle pas des bornes qui ont pour cause un défaut de conformation.

§. 7. Cest sur les objets qui Elle juge à

l'ouïe des dif-
rances & des
situations.

sont à la portée de sa main, que la Statue commence à faire des expériences. En conséquence il lui semble d'abord, à chaque bruit qui frappe son oreille, qu'elle n'a qu'à étendre le bras pour saisir le corps qui le rend : car elle n'a pas encore appris à le juger plus éloigné. Mais comme elle y est trompée, elle fait un pas, elle en fait un second ; & à mesure qu'elle avance, elle observe que le bruit augmente, jusqu'au moment où le corps qui le produit, est aussi près d'elle qu'il peut l'être.

Ces expériences lui apprennent peu à peu à juger des différens éloignemens de ce corps ;

& ces jugemens , devenus familiers , se répètent si rapidement , que se confondant avec la Sensation même , elle reconnoît enfin les distances à l'ouïe. Elle apprendra de la même manière , si un corps est à sa droite ou à sa gauche. En un mot elle appercevra la distance & la situation d'un objet à l'ouïe , toutes les fois que l'une & l'autre seront les mêmes , que dans les cas , où elle a eu occasion de faire beaucoup d'expériences. N'ayant même que ce moyen pour s'en assurer , au défaut du tact , elle en fera si souvent usage , qu'elle jugera quelquefois aussi sûrement , que nous jugeons nous-

mêmes avec les yeux.

Mais elle courra risque de s'y méprendre, toutes les fois qu'elle entendra des corps dont elle n'aura pas encore étudié la variété des sons, suivant la variété des situations & des distances. Il faut donc qu'elle s'accoutume à porter autant de jugemens différens, qu'il y a d'especes de corps sonores & de circonstances où ils se font entendre.

Erreurs où
l'on pourroit
la faire tom-
ber.

§. 8. Si elle n'avoit jamais entendu le même son, qu'elle n'eût touché la même figure & réciproquement ; elle croiroit que les figures emportent avec elles les idées des sons, & que les sons emportent avec eux les idées

idées des figures ; & elle ne sauroit repartir au toucher & à l'ouïe les idées qui appartiennent à chacun de ces sens. De même si chaque son eût constamment été accompagné d'une certaine odeur, & chaque odeur d'un certain son ; il ne lui seroit pas possible de distinguer les idées qu'elle doit à l'odorat, de celles qu'elle doit à l'ouïe. Ces erreurs sont semblables à celles où nous l'avons fait tomber dans le Chapitre précédent ; & elles préparent aux observations que nous allons faire sur la vue.



 CHAPITRE III.

Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur & le mouvement des corps.

Etat de la Statue, lorsque la vue lui est rendue.

§. I. **L'**ETONNEMENT de notre Statue est encore la première chose à remarquer, au moment que nous lui rendons la vue. Mais il est vraisemblable que les expériences qu'elle a faites sur les Sensations de l'odorat, de l'ouïe & du toucher, lui feront bientôt soupçonner que ce qui lui paroît encore des manières d'être d'elle-

même , pourroit être des qualités qu'un nouveau sens va lui faire découvrir dans les corps.

§. 2. Nous avons vu qu'étant bornée au tact , elle ne pouvoit pas juger des grandeurs , des situations & des distances , par le moyen de deux bâtons , dont elle ne connoissoit ni la longueur , ni la direction. Or les rayons sont à ses yeux ce que les bâtons sont à ses mains ; & l'œil peut être regardé comme un organe , qui a en quelque sorte une infinité de mains , pour saisir une infinité de bâtons. S'il étoit capable de connoître par lui-même la longueur & la direction des rayons , il pourroit ;

Pourquoi
l'œil ne peut
être instruit
que par le
toucher.

comme la main , rapporter à une extrémité ce qu'il sentiroit à l'autre ; & juger des grandeurs , des distances & des situations. Mais bien loin que le sentiment qu'il éprouve , lui apprenne la longueur & la direction des rayons ; il ne lui apprend pas seulement , s'il y en a. L'œil n'en sent l'impression , que comme la main sent celle du premier bâton qu'elle touche par l'un des bouts

Quand même nous accorderions à notre Statue une connoissance parfaite de l'optique , elle n'en seroit pas plus avancée. Elle sauroit qu'en général les rayons font des angles plus ou

moins grands, à proportion de la grandeur & de la distance des objets. Mais il ne lui seroit pas possible de mesurer ces angles. Si, comme il est vrai, les principes de l'optique sont insuffisans, pour expliquer la vision ; ils le sont à plus forte raison, pour nous apprendre à voir.

D'ailleurs cette science n'instruit point sur la manière, dont il faut mouvoir les yeux. Elle suppose seulement qu'ils sont capables de différens mouvemens, & qu'ils doivent changer de forme, suivant les circonstances.

L'œil a donc besoin des secours du tact, pour se faire une

habitude des mouvemens propres à la vision ; pour s'accoutumer à rapporter ses Sensations à l'extrémité des rayons , ou à peu près ; & pour juger par-là des distances , des grandeurs , des situations & des figures. Il s'agit de découvrir ici quelles sont les expériences les plus propres à l'instruire.

Elle sent les
couleurs au
bout de ses
yeux.

§. 3. Soit hazard , soit douleur occasionnée par une lumière trop vive , la Statue porte la main sur ses yeux ; à l'instant les couleurs disparoissent. Elle retire la main , les couleurs se reproduisent. Dès-lors elle cesse de les prendre pour ses manières d'être. Il lui semble que ce soit

quelque chose d'impalpable , qu'elle sent au bout de ses yeux , comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche.

Mais , comme nous l'avons vu , chacune est une modification simple , qui ne donne par elle-même aucune idée d'étendue. Une couleur , par conséquent , ne peut représenter des dimensions , qu'aux yeux qui ont appris à la rapporter sur toutes les parties d'une surface. Quelque considérable que soit la superficie du corps qui la réfléchit , ils ne verront que le diamètre d'une ligne , s'ils n'ont pas appris à voir davantage. Ils ne verront rien , s'ils n'ont pas

appris à voir au dehors ; ils se sentiront seulement modifiés d'une certaine manière. Le toucher leur fait contracter l'habitude de juger une couleur sur toute une surface, comme il y juge lui-même le chaud ou le froid. Or ces dernières Sensations ne portent pas avec elles l'idée d'étendue : mais elles s'étendent, suivant toutes les dimensions des corps auxquels nous les rapportons.

Elle leur
voit former
une surface.

§. 4. Comme les couleurs sont enlevées à la Statue, lorsqu'elle porte la main sur la surface extérieure de l'organe de la vue ; c'est sur cette même surface, qu'elle croit d'abord les voir pa-

roître ou disparoître : c'est-là qu'elle commence à leur donner de l'étendue.

Quand les corps s'éloignent ou s'approchent , elle ne juge donc point encore ni de leur distance , ni de leur mouvement. Elle apperçoit seulement des couleurs qui paroissent plus ou moins, ou qui disparoissent tout à fait.

§. 5. Cette surface lumineuse est égale à la surface extérieure de l'œil : elle est , par conséquent , fort peu étendue. Mais c'est tout ce que voit la Statue ; & ses yeux n'appercevant rien au-delà , elle n'imagine pas comment quelque chose pour-

Cette surface lui paroît immense.

roit lui paroître plus grand ou plus petit. Elle n'y démêle donc point de bornes, elle la voit immense.

Tout y est
peux confu-
sément.

§. 6. Tout est confus dans cette surface. Les couleurs ne portant point avec elles l'idée d'étendue, l'œil n'y peut discerner des grandeurs, des figures & des situations, qu'autant qu'il les applique sur des objets dont la grandeur, la figure & la situation lui sont connues par quelque autre voye. Or il n'a aucune connoissance de ces choses, lorsqu'il ne voit encore les couleurs, que comme une surface qui le touche immédiatement : il faut que le tact lui apprenne à les

éloigner de lui, & à les voir sur les objets dont il connoît lui-même la grandeur, la figure & la situation.

§. 7. Par curiosité ou par inquiétude, la Statue continue de porter la main devant ses yeux : elle l'éloigne, elle l'approche ; & la surface qu'elle voit, en est plus lumineuse ou plus obscure. Aussitôt elle juge que le mouvement de sa main est la cause de ces changemens ; & comme elle fait qu'elle la meut à une certaine distance, elle soupçonne que cette surface n'est pas aussi près d'elle qu'elle l'a crue.

La Statue juge cette surface loin d'elle.

§. 8. Alors elle touche par hazard un corps qu'elle a devant

Elle voit les couleurs sur les corps.

les yeux , & le couvrant avec la main , elle substitue une couleur à une autre. Elle laisse tomber les bras , la première couleur reparoît. Il lui semble donc que sa main fait , à une certaine distance, succéder ces deux couleurs.

Une autre fois elle la promène sur une surface , & voyant une couleur qui se meut sur une autre couleur , dont les parties paroissent & disparoissent tour à tour ; elle juge sur ce corps la couleur immobile , & sur sa main la couleur qui se meut. Ce jugement lui devient familier ; & elle voit les couleurs s'éloigner de ses yeux , & se porter

sur sa main & sur les objets qu'elle touche.

§. 9. Etonnée de cette découverte, elle cherche autour d'elle, si elle ne touchera pas tout ce qu'elle voit. Sa main rencontre un corps d'une nouvelle couleur, son œil apperçoit une autre surface, & les mêmes expériences lui font porter les mêmes jugemens.

Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude.

Curieuse de découvrir s'il en est de même de toutes les Sensations de cette espee, elle porte la main sur tout ce qui l'environne; & touchant un corps peint de plusieurs couleurs, son œil contracte l'habitude de les démêler sur une surface qu'il

jugé éloignée.

C'est sans doute par une succession de sentimens bien agréables pour elle , qu'elle conduit ses yeux dans ce cahos de lumière & de couleurs. Engagée par le plaisir , elle ne se lasse point de recommencer les mêmes expériences & d'en faire de nouvelles. Elle accoutume peu à peu ses yeux à se fixer sur les objets qu'elle touche ; ils se font une habitude de certains mouvemens ; & bientôt ils percent comme à travers un nuage, pour voir dans l'éloignement les objets que la main saisit , & sur lesquels elle semble répandre la lumière & les couleurs.

§. 10. En conduisant tour à tour sa main de ses yeux sur les corps , & des corps sur ses yeux , elle mesure les distances. Elle approche ensuite ces mêmes corps , & les éloigne alternativement. Elle étudie les différentes impressions que son œil reçoit à chaque fois ; & s'étant accoutumée à lier ces impressions avec les distances connues par le tact , elle voit les objets tantôt plus près , tantôt plus loin , parce qu'elle les voit où elle les touche.

Elle voit les objets à la distance où elle les touche.

§. 11. La première fois qu'elle porte la vue sur un globe , l'impression qu'elle en reçoit , ne représente qu'un cercle plat ,

Elle apprend à voir un globe.

mêlé d'ombre & de lumiere. Elle ne voit donc pas encore un globe , elle ne démêle pas même un cercle. Car son œil n'a point encore appris à régler ses mouvemens , pour saisir l'ensemble d'une figure. Mais elle touche le globe , & conduisant de la main sa vue sur toute la surface , elle juge que la couleur qu'elle voit , s'étend & prend de la rondeur & du relief.

Elle réitere cette expérience , & elle répète le même jugement. Par-là elle lie les idées de rondeur & de convexité à l'impression que fait sur elle un certain mélange d'ombre & de lumiere. Elle essaye ensuite de
juger

juger d'un globe, qu'elle n'a pas encore touché. Dans les commencemens, elle s'y trouve sans doute quelquefois embarrassée; mais le tact leve l'incertitude; & par l'habitude qu'elle se fait de juger qu'elle voit un globe, elle forme ce jugement avec tant de promptitude & d'assurance, & lie si fort l'idée de cette figure à une surface, où l'ombre & la lumière sont dans une certaine proportion, qu'enfin elle ne voit plus à chaque fois, que ce qu'elle s'est dit si souvent qu'elle doit voir.

§. 12. Elle apprendra également à voir un cube, lorsque Elle le distingue d'un cube. ses yeux faisant une étude des

impressions qu'ils reçoivent au moment que la main sent les angles & les faces de cette figure, elle contractera l'habitude de remarquer dans les différens degrés de lumière les mêmes angles & les mêmes faces; & ce n'est qu'alors qu'elle discernera un globe d'un cube.

Comment
ses yeux sont
en cela guidés
par le tou-
cher.

§. 13. L'œil ne parvient donc à voir distinctement une figure, que parce que la main lui apprend à en saisir l'ensemble. Il faut que le dirigeant sur les différentes parties d'un corps, elle lui fasse donner son attention d'abord à une, puis à deux, peu à peu à un plus grand nombre; & en même tems aux différen-

tes impressions de la lumière. S'il n'étudioit pas séparément chaque partie, il ne verroit jamais la figure entière; & s'il n'étudioit pas avec quelle variété la lumière agit sur lui, il ne verroit que des surfaces plates. Ainsi la Statue ne parvient à voir tant de choses à la fois, que parce que les ayant remarquées séparément, elle se rappelle en un instant tous les jugemens qu'elle a portés l'un après l'autre.

§. 14. Notre expérience peut nous convaincre combien la mémoire est nécessaire pour parvenir à saisir l'ensemble d'un objet fort composé. Au premier

Secours qu'ils tirent de la mémoire.

coup d'œil qu'on jette sur un tableau , on le voit fort imparfaitement : mais on porte la vue d'une figure à l'autre , & même on n'en regarde pas une toute entière. Plus on la fixe , plus l'attention se borne à une de ses parties : on n'apperçoit , par exemple , que la bouche.

Par-là nous contractons l'habitude de parcourir rapidement tous les détails du tableau ; & nous le voyons tout entier , parce que la mémoire nous présente à la fois tous les jugemens , que nous avons portés successivement.

Mais cela est encore très-borné à notre égard. Si j'entre , par

exemple , dans un grand cercle , il ne me donne d'abord qu'une idée vague de multitude. Je ne fais que je suis au milieu de dix ou douze personnes, qu'après les avoir comptées ; c'est - à - dire , qu'après les avoir parcourues une à une , avec une lenteur , qui me fait remarquer la suite de mes jugemens. Si elles n'auroient été que trois , je ne les aurois pas moins parcourues ; mais c'eût été avec une rapidité , qui ne m'eût pas permis de m'en appercevoir.

Si nos yeux n'embrassent une multitude d'objets qu'avec le secours de la mémoire , ceux de notre Statue auront besoin du

même secours , pour saisir l'ensemble de la figure la plus simple. Car n'étant pas exercés , cette figure est encore trop composée pour eux.

Ils jugent des
situations.

§. 15. C'est la main , qui fixant successivement la vue sur les différentes parties d'une figure , les grave toutes dans la mémoire : c'est elle qui conduit , pour ainsi dire , le pinceau ; lorsque les yeux commencent à répandre au dehors la lumière & les couleurs , qu'ils ont d'abord senties en eux-mêmes. Ils les aperçoivent , où le toucher leur apprend qu'elles doivent être : ils voyent en haut ce qu'il leur fait juger en haut , en bas ce qu'il

leur fait juger en bas : en un mot , ils voyent les objets dans la même situation , que le tact les représente.

Le renversement de l'image n'y met aucun obstacle ; parce que tant qu'ils n'ont pas été instruits , il n'y a proprement pour eux ni haut ni bas. Le toucher , qui peut seul découvrir ces sortes de rapports , peut seul aussi leur apprendre à en juger.

D'ailleurs ne voyant au dehors , que parce qu'ils rapportent les couleurs sur les objets que la main touche ; il faut nécessairement qu'ils s'accordent à porter sur les situations les mêmes jugemens que le toucher.

Il s ne voyent
point double.

§. 16. Chacun fixe l'objet que la main faifit , chacun rapporte les couleurs à la même distance , au même lieu ; & comme le renverfement de l'image ne leur empêche pas de voir un objet dans fa vraie fiteuation , la même image , quoique double , ne leur empêche pas de le voir fimple. La main les force à juger d'après ce qu'elle fent en elle-même. En les obligeant de rapporter au dehors les Sensations qu'ils éprouvent en eux ; elle leur fait rapporter à chacun fur l'unique objet qu'elle touche , & au feul endroit même où elle le touche. Il n'eft donc pas naturel qu'ils le voyent double.

§. 17.

§. 17. Par la même raison , Ils jugent des grandeurs.
 elle leur apprend au même instant à juger des grandeurs. Dès qu'elle leur fait voir les couleurs sur ce qu'elle touche , elle leur apprend à les étendre chacune sur toutes les parties qui les leur envoient ; elle dessine devant eux une surface , dont elle marque les bornes.

Ainsi, soit qu'elle éloigne ou qu'elle approche un objet , il leur paroît de la même grandeur , quoiqu'alors l'image augmente ou diminue ; comme il leur paroît simple & dans sa situation , quoique l'image soit double & renversée.

§. 18. Enfin elle leur fait voir Et du mouvement.

le mouvement des corps ; parce qu'elle les accoutume à suivre les objets , qu'elle fait passer d'un point de l'espace à l'autre.

Ils ne voyent pas encore hors de la portée de la main.

§. 19. Jusqu'ici la Statue n'a étudié à la vue que les objets qui sont à la portée de sa main : car c'est par-là qu'elle doit nécessairement commencer. Elle n'a donc point encore appris à voir au-delà , & elle se voit comme renfermée dans un court espace. A la vérité le transport de son corps lui a appris que l'espace doit être beaucoup plus grand : mais elle n' imagine pas comment il pourra le lui paroître aux yeux. En vain se diroit-elle , il y a de l'étendue au-delà de

celle que je vois : un pareil jugement ne peut la lui rendre visible. Ainsi qu'elle ne voit jusqu'à la portée de la main, que parce qu'ayant en même tems vu & touché à plusieurs reprises les objets qui sont dans cet espace ; elle a si fort lié les jugemens du tact avec les Sensations de lumière, que voir & juger se font tout à la fois, & se confondent : elle ne verra plus loin, que lorsque de nouvelles expériences lui feront confondre avec ces mêmes Sensations, les jugemens qu'elle portera sur d'autres distances.

Elle apperçoit donc un espace, qui s'étend environ à deux

pieds autour d'elle. Son œil instruit par le tact en mesure les parties, détermine la figure & la grandeur des objets qui y sont renfermés, les place à différentes distances, juge de leur situation, de leur mouvement & de leur repos.

Comment
les objets qui
sont au-delà,
se montrent à
eux.

§. 20. Quant à ceux qui sont plus éloignés, elle les voit tous à l'extrémité de cette enceinte qui borne sa vue. Elle les aperçoit comme sur une surface lumineuse, concave & immobile. Ils lui paroissent figurés, parce que les expériences qu'elle a faites sur ceux qui sont à la portée de la main, suffisent à cet effet. S'ils se meuvent horizontale-

ment, elle les voit passer d'une partie de la surface à l'autre : s'ils s'approchent ou s'ils s'éloignent d'elle, elle les voit seulement augmenter & diminuer d'une manière fort sensible. Mais elle ne juge point de leur vraie grandeur : car elle n'a appris à connoître à la vue les objets renfermés dans le court espace seul visible pour elle, que parce que le tact lui a fait lier différentes idées de grandeurs aux différentes impressions qui se font sur ses yeux. Or ces impressions varient à proportion des distances, puisque les images diminuent ou augmentent dans la même proportion.

N'ayant donc fait aucune expérience pour lier ces impressions avec les grandeurs qui sont à quelques pas d'elle , elle ne peut juger des objets éloignés , que d'après les habitudes qu'elle a contractées. L'impression causée par de petites images doit , par conséquent , les lui faire paroître petits, & l'impression causée par de grandes images , doit les lui faire paroître grands : car c'est ainsi qu'elle juge de ceux que le tact a mis à la portée de ses yeux. Les liaisons qu'elle a formées pour juger à la vue des grandeurs qui sont à un pied ou à deux , ne suffisent donc pas pour juger de celles qui sont au-

delà. Elles ne peuvent à ce sujet que la jeter dans l'erreur.

Cette surface qui termine la vue, est précisément le même phénomène, que la voûte du ciel, à laquelle tous les astres semblent attachés, & qui paroît porter de tous côtés sur les extrémités des terres où la vue peut s'étendre. Elle la voit immobile, tant qu'elle l'est elle-même : elle la voit qui fuit devant elle, ou qui la fuit, lorsqu'elle change de place. C'est ainsi que le ciel à l'horison nous paroît se mouvoir.

§. 21. Cependant elle étend les bras pour saisir ce qu'elle voit. Surprise de ne rien toucher,

Ils apprennent à voir hors de la portée de la main.

elle avance. Enfin elle rencontre un corps : aussitôt les jugemens de la vue s'accordent avec ceux du tact. Un moment après elle recule : d'abord l'objet ne lui paroît pas en être plus loin d'elle. Mais ayant essayé d'y porter la main, & n'ayant pu l'atteindre, elle va encore à lui ; & s'en étant éloignée & rapprochée à plusieurs reprises, elle s'accoutume peu à peu à le voir hors de la portée de la main.

Le mouvement qu'elle a fait pour s'en éloigner, lui donne à peu près une idée de l'espace qu'elle laisse entr'elle & lui : elle fait quelle en étoit la grandeur, quand elle le touchoit ;

& si le tact lui a appris à le voir à deux pieds d'une certaine grandeur, le souvenir qui lui reste de cette grandeur, lui apprend à la lui conserver à une plus grande distance.

Alors elle peut juger à la vue s'il s'éloigne ou s'il s'approche, ou s'il se meut dans quelque autre direction; car elle en voit les mouvemens dans les changemens qui arrivent aux impressions qui se font sur ses yeux. Il est vrai que ces changemens sont les mêmes, soit qu'elle aille à lui, ou qu'il vienne à elle, soit qu'elle passe devant lui dans une certaine direction, ou qu'il passe devant elle dans une direction.

contraire : mais le sentiment qu'elle a de son propre mouvement ou de son propre repos, ne lui permet pas de s'y tromper.

Elle s'accoutume donc à lier différentes idées de distance, de grandeur & de mouvement aux différentes impressions de lumière. Elle ne fait pas à la vérité que les images qui se tracent au fond de l'œil, diminuent à proportion des distances. Elle ne fait pas même s'il y a de pareilles images. Mais elle éprouve des Sensations différentes, & les jugemens dont elle se fait une habitude suivant les circonstances, venant à se confondre avec ces Sensations, ce n'est

plus dans ses yeux qu'elle sent la lumière & les couleurs; elle les sent à l'autre extrémité des rayons, comme elle sent la solidité, la fluidité, &c. au bout du bâton avec lequel elle touche les corps.

Ainsi plus ses yeux reglent leurs jugemens d'après les leçons du toucher, plus l'espace leur paroît prendre de profondeur. Elle apperçoit la lumière & les couleurs, qui, répandues sur les objets, en dessinent la grandeur, la figure, en tracent le mouvement dans l'espace; en un mot, elle les voit, où elle juge qu'elles doivent être.

§. 22. Cependant, quelque Pourquoi les

objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer insensiblement.

souvenir qu'elle ait de la grandeur d'un objet, elle ne peut l'empêcher de diminuer à ses yeux, à mesure qu'il s'éloigne d'elle. Voici la raison de ce phénomène.

Un objet n'est visible, qu'autant que l'angle, qui détermine l'étendue de son image sur la rétine, est d'une certaine grandeur. Je suppose qu'il doit être au moins d'une minute : mais c'est uniquement pour fixer nos idées ; car la chose doit varier suivant les yeux.

Dans cette supposition on conçoit aisément, qu'un objet vu distinctement à une certaine distance, ne peut s'éloigner, qu'à chaque instant les angles,

DES SENSATIONS. 61

qui faisoient voir les moindres parties , ne deviennent plus petits , & que plusieurs ne se trouvent au dessous d'une minute. Il faut même que dans quelques-uns les côtés se rapprochent au point de se confondre en une seule ligne. Ainsi de plusieurs angles il s'en formera un , dont les côtés se confondront encore, si l'objet continue à s'éloigner. Il y aura donc des parties qui cesseront de se tracer sur la rétine. Elles se ramasseront , se pénétreront , se confondront avec celles qui se peindront encore ; & les extrémités de l'objet se rapprocheront. L'image , par exemple , de la tête d'un hom-

me se fera sans distinction de traits.

Or le toucher n'apprend à l'œil à voir les objets dans leur véritable grandeur , que parce qu'il lui apprend à en démêler les parties , & à les appercevoir les unes hors des autres. C'est ce qu'il ne peut faire , qu'autant qu'elles sont tracées distinctement sur la rétine. Car les yeux ne sauroient parvenir à remarquer dans leurs Sensations ce qui n'y seroit pas. Ils doivent donc juger un objet plus ramassé & plus petit , quand il est dans un éloignement , où quantité de traits de son image se confondent. Par conséquent , à quel-

que distance que soit un objet , il continue de paroître de la même grandeur , tant que la diminution des angles n'altère pas sensiblement l'image qui se peint sur la rétine ; & c'est parce que cette altération se fait par des degrés insensibles , qu'un objet qui s'éloigne , paroît diminuer insensiblement.

§. 23. Non seulement les yeux de la Statue démêlent les objets qu'elle ne touche plus , ils démêlent encore ceux qu'elle n'a pas touchés ; pourvu qu'ils en reçoivent des Sensations semblables , ou à peu près. Car le tact ayant une fois lié différens jugemens à différentes im-

Comment
ils apprennent
à se passer du
secours du
tact.

pressions de lumiere , ces impressions ne peuvent plus se reproduire , que les jugemens ne se répètent , & ne se confondent avec elles. C'est ainsi qu'elle s'accoutume peu à peu à voir sans le secours du toucher.

Pourquoi
ils se trompent.

§. 24. Cependant les expériences qui lui ont appris à voir la distance , la grandeur & la figure d'un corps , ne suffiront pas toujours pour lui apprendre à voir la distance , la grandeur & la figure de tout autre. Il faut qu'elle fasse autant d'observations , qu'il y a d'objets qui réfléchissent différemment la lumiere ; il faut même que sur chaque objet , elle multiplie ses observations

observations suivant les différens degrés de distance ; & encore , malgré toutes ces précautions , se trompera-t-elle souvent sur les grandeurs , sur les distances & sur les figures.

Ce n'est, par conséquent, qu'après bien des études , qu'elle commencera à s'affurer mieux des jugemens de sa vue : mais il lui sera impossible d'éviter absolument toute méprise. Souvent elle sera trompée par les expériences mêmes , auxquelles elle croit devoir se fier davantage. Accoutumée , par exemple , à lier l'idée de proximité à la vivacité de la lumière , & l'idée d'éloignement à son obscurité ;

quelquefois des corps lumineux lui paroîtront plus proches qu'ils ne sont, & au contraire des corps peu éclairés lui paroîtront plus éloignés.

Ils seront
en contradic-
tion avec le
toucher.

§. 25. Il pourroit même arriver à ses yeux d'être avec le toucher en contradiction, au point de ne pouvoir plus s'accorder à porter avec lui les mêmes jugemens. Ils verront, par exemple, de la convexité sur un relief peint, où la main n'appercevra qu'une surface platte. Sans doute étonnée de ce nouveau phénomène, elle ne fait lequel croire de ces deux sens : en vain le tact relève l'erreur de la vue ; les yeux accoutumés à juger par

eux-mêmes , ne consultent plus leur maître. Ayant appris de lui à voir d'une manière , ils ne peuvent plus apprendre à voir différemment.

En effet ils ont contracté une habitude , qui ne peut leur être enlevée ; parce que les jugemens qui leur font voir de la convexité dans une certaine impression d'ombre & de lumière , sont devenus naturels. Car ayant été faits à bien des reprises , ils se répètent rapidement , & se confondent avec la Sensation , toutes les fois que la même impression d'ombre & de lumière a lieu.

Si l'on dispoit les choses de manière , que parmi les objets

que notre Statue auroit occasion de toucher, il y eût autant de reliefs peints sur des surfaces plattes, que de corps véritablement convexes; elle seroit fort embarrassée pour distinguer à la vue ceux qui ont de la convexité, de ceux qui n'en ont pas. Elle y seroit trompée si souvent, qu'elle n'oseroit s'en rapporter à ses yeux; elle n'en croiroit plus que le toucher.

Une glace mettroit encore ces deux sens en contradiction. La Statue ne douteroit pas qu'il n'y eût au-delà un grand espace. Elle seroit fort étonnée d'être arrêtée par un corps solide, & elle le seroit encore autant, lors-

qu'elle commenceroit à reconnoître les objets qu'il lui répète. Elle n' imagine pas comment ils se doublent à la vue ; & elle ne fait pas s'ils ne pourroient pas aussi se doubler au tact.

§. 26. Non seulement la vue Et même avec eux. fera en contradiction avec le toucher, elle le fera encore avec elle-même. La Statue juge, par exemple, qu'une tour est ronde & fort petite, quand elle en est à une certaine distance. Elle approche, & elle en voit sortir des angles, elle la voit grandir à ses yeux. Se trompe-t-elle, ou s'est-elle trompée? C'est ce qu'elle ne saura, que lorsqu'elle sera à portée de toucher la tour.

Ainsi le tact , qui seul a instruit les yeux , peut aussi lui seul faire discerner les occasions où l'on peut compter sur leur témoignage.

Ils jugent
de la distance
par la gran-
deur.

§. 27. Mais si la Statue est privée de ce secours , elle s'aidera de toutes les connoissances qu'elle a acquises. Tantôt elle jugera de la distance par la grandeur. Un objet lui paroît-il aussi grand à la vue qu'au toucher , elle le voit près ; lui paroît-il plus petit , elle le voit loin. Car elle a remarqué que les apparences des grandeurs varient suivant les distances.

Par la netteté des images.

§. 28. D'autre fois elle détermine les distances par le dé-

gré de netteté des figures qui s'offrent à ses yeux. Ayant souvent observé qu'elle voit plus confusément les objets qui sont éloignés, & plus distinctement ceux qui sont proches; elle lie l'idée d'éloignement à la vue confuse d'une figure, & l'idée de proximité à la vue distincte. Elle prend donc l'habitude de voir un objet fort loin, quand elle le voit peu distinctement; & de le voir près, quand elle en distingue mieux les parties.

§. 29. Alors jugeant de la grandeur par la distance, comme elle juge dans d'autres occasions de la distance par la grandeur, elle voit plus grand ce

Il s'agit de juger
des grandeurs
par la distance.

qu'elle croit plus loin. Deux arbres , par exemple , qui lui enverront des images de même étendue , ne lui paroîtront point égaux , ni à la même distance , si l'un se peint plus confusément que l'autre : elle verra plus grand & plus loin celui où elle discernera moins de choses. Une mouche encore lui paroîtra un oiseau dans l'éloignement , si passant rapidement devant ses yeux , elle ne laisse appercevoir qu'une image confuse , semblable à celle d'un oiseau éloigné.

Ces principes sont connus de tout le monde , & la peinture les confirme. Un cheval qui occupe sur la toile le même espace qu'un

qu'un mouton , paroîtra plus grand & dans l'enfoncement , pourvu qu'il soit peint d'une maniere plus confuse.

C'est ainsi que les idées de distance , de grandeur & de figure, d'abord acquises par le toucher, se prêtent ensuite des secours , pour rendre les jugemens de la vue plus sûrs.

§. 30. Notre Statue voyant l'espace prendre de la profondeur à ses yeux , a encore un moyen pour connoître avec plus de précision les distances, & par conséquent les grandeurs. C'est de porter la vue sur les objets, qui sont entr'elle & celui qu'elle fixe. Elle le voit plus loin &

Ils jugent des distances & des grandeurs par les objets intermédiaires.

plus grand , si elle en est séparée par des champs , des bois , des rivieres. Car l'étendue des champs , des bois & des rivieres lui étant connue , c'est une mesure qui détermine combien elle en est éloignée. Mais si quelque élévation lui cache les objets intermédiaires , elle ne jugera de sa distance , qu'autant que quelque circonstance lui en rappellera la grandeur. Un cheval immobile peut , par exemple , lui paroître assez petit & assez près. Il se meut : à ses mouvemens elle le reconnoît : aussitôt elle le juge de la grandeur ordinaire , & elle l'apperçoit dans l'éloignement.

Elle le croit d'abord assez petit & assez près, parce qu'aucun objet intermédiaire ne lui en fait voir la distance ; & qu'aucune circonstance ne lui apprend ce que ce peut être. Mais dès que le mouvement le lui fait reconnoître, elle le voit à peu près de la grandeur qu'elle fait appartenir à cet animal ; & elle le voit loin d'elle, parce qu'elle juge que l'éloignement est la seule cause qui ait pu le rendre si confus à ses yeux.

§. 31. Avec ces secours elle dis-

Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des distances.

cerne donc assez bien à l'œil les distances : mais elle n'y réussit plus, aussitôt qu'ils viennent à lui manquer ; & sa vue est bor-

née là , où elle cesse de voir des objets intermédiaires , & où elle n'apperçoit que des corps , dont le tact ne lui a pas appris la grandeur. Les cieux lui paroissent former une voûte , qui ne s'éleve pas au dessus des montagnes , & qui ne s'étend pas au-delà des terres que son œil embrasse. Faites - lui voir d'autres objets au dessus de ces montagnes & au-delà de ces terres ; cette voûte aura plus de hauteur & plus d'étendue. Mais elle en auroit eu moins , si on avoit supposé les montagnes moins élevées , & les terres resserrées dans des bornes plus étroites. Le faîte

d'un arbre lui auroit paru toucher le ciel.

Ce phénomène est donc, comme nous l'avons dit, le même que celui qui bornoit sa vue à deux pieds d'elle : & puisque n'ayant aucun moyen pour juger de l'éloignement des astres, ils lui paroissent tous à la même distance ; c'est une preuve que dans la supposition, que nous avons faite plus haut, tous les objets ont dû lui paroître à la portée de sa main.

§. 32. Cependant, familiari- Effets qui résultent des grandeurs comparées.
 fée avec les grandeurs, elle les compare ; & cette comparaison influe sur les jugemens qu'elle en porte. Dans les commence-

mens elle ne juge pas un objet absolument grand, ni absolument petit; mais elle en juge par rapport à des grandeurs, qui lui étant plus familières, font à son égard la mesure de toutes les autres. Elle voit grand, par exemple, tout ce qui est au dessus de sa hauteur, & petit tout ce qui est au dessous. Ces comparaisons se font ensuite si rapidement, qu'elle ne les remarque plus; & dès-lors la grandeur & la petitesse deviennent pour elle des idées absolues. Une pyramide de vingt pieds, qu'elle aura trouvée absolument grande à côté d'une de dix, elle la jugera absolument petite à côté

d'une de quarante; & elle ne soupçonnera pas que ce soit la même.

Au reste il n'est pas nécessaire pour ces expériences, que les objets soient de même espèce: il suffit que l'œil ait occasion de comparer grandeur à grandeur. C'est pourquoi dans une plaine fort étendue, les mêmes objets lui paroîtront plus petits, que dans un pays coupé par des côtes.

Cette maniere de comparer les grandeurs est encore une cause qui contribue à les diminuer aux yeux, suivant qu'elles sont plus éloignées, & sur-tout plus élevées. Car l'œil ne peut suivre

un objet qui fuit devant lui , ou qui s'éleve dans l'air , qu'il ne le compare avec un plus grand espace , à proportion qu'il le voit à une plus grande distance.

L'entier usage de la vue nuit à la sagacité des autres sens.

§. 33. Tels sont les moyens par où la Statue apprendra à juger à la vue de l'espace , des distances , des situations , des figures , des grandeurs & du mouvement. Plus elle se sert de ses yeux , plus l'usage lui en devient commode. Ils enrichissent la mémoire des plus belles idées , suppléent à l'imperfection des autres sens , jugent des objets qui leur sont inaccessibles ; & se portent dans un espace , auquel l'imagination peut seule ajouter.

DES SENSATIONS. 81

Aussi leurs idées se lient si fort à toutes les autres , qu'il n'est presque plus possible à la Statue de penser aux objets odoriférans , sonores , ou palpables , sans les revêtir aussitôt de lumière & de couleur. Par l'habitude qu'ils contractent de saisir tout un ensemble , d'en embrasser même plusieurs , & de juger de leurs rapports ; ils acquierent un discernement si supérieur , que la Statue les consulte par préférence. Elle s'applique donc moins à reconnoître au son les situations & les distances , à discerner les corps par les nuances des odeurs qu'ils exhalent , ou par les différences que la main peut

découvrir sur leur surface. L'ouïe, l'odorat & le toucher en sont, par conséquent, moins exercés. Peu à peu devenus plus paresseux, ils cessent d'observer dans les corps toutes les différences, qu'ils y démêloient auparavant; & ils perdent de leur finesse, à proportion que la vue acquiert plus de sagacité.



CHAPITRE IV.

Pourquoi on est porté à attribuer à la Vue des idées qu'on ne doit qu'au Toucher. Par quelle suite de reflexions on est parvenu à détruire ce préjugé.

§. I. **I**L nous est devenu si naturel de juger à l'œil des grandeurs, des figures, des distances & des situations, qu'on aura peut-être encore bien de la peine à se persuader que ce ne soit-là qu'une habitude due à l'expérience. Toutes ces idées paroissent si intimément liées

Pourquoi on a de la peine à se persuader que l'œil a besoin d'apprentissage.

avec les Sensations de couleur , qu'on n'imagine pas qu'elles en aient jamais été séparées. Voilà , je pense , l'unique cause qui peut retenir dans le préjugé. Mais pour le détruire tout-à-fait, il suffit de faire des suppositions semblables à celles que nous avons déjà faites.

Suppositions
qui achevent
de détruire ce
préjugé.

§. 2. Notre Statue croiroit infailliblement que les odeurs & les sons lui viennent par les yeux , si lui donnant tout à la fois la vue , l'ouïe & l'odorat , nous supposions que cestrois sens fussent toujours exercés ensemble ; en sorte qu'à chaque couleur qu'elle verroit , elle sentît une certaine odeur , & entendît

un certain son ; & qu'elle cessât de sentir & d'entendre , lorsqu'elle ne verroit rien.

C'est donc parce que les odeurs & les sons se transmettent , sans se mêler avec les couleurs , qu'elle démêle si bien ce qui appartient à l'ouïe & à l'odorat. Mais comme le sens de la vue & celui du toucher agissent en même tems , l'un pour nous donner les idées de lumière & de couleur , l'autre pour nous donner celles de grandeur , de figure , de distance & de situation ; nous distinguons difficilement ce qui appartient à chacun de ces sens , & nous attribuons à un seul ce que nous devrions partager entr'eux.

Ainsi la vue s'enrichit aux dépens du toucher, parce que n'agissant qu'avec lui, ou qu'en conséquence des leçons qu'elle en a reçues, ses Sensations se mêlent avec les idées, qu'elle lui doit. Le tact au contraire agit souvent seul, & ne nous permet pas d'imaginer que les Sensations de lumière & de couleur lui appartiennent.

Mais si la Statue ne voyoit jamais que les corps qu'elle toucheroit, & ne touchoit jamais que ceux qu'elle verroit, il lui seroit impossible de discerner les Sensations de la vue de celles du toucher. Elle ne soupçonneroit seulement pas qu'elle eût des

yeux. Ses mains lui paroîtroient voir & toucher tout ensemble.

Ce sont donc des jugemens d'habitude, qui nous font attribuer à la vue des idées, que nous ne devons qu'au tact.

§. 3. Il me semble que lorsqu'une découverte est faite, il est curieux de connoître les premiers soupçons des Philosophes, & sur-tout les réflexions de ceux qui ont été sur le point de saisir la vérité.

Soupçons & réflexions qui ont amené cette découverte.

De Mallebranche.

Mallebranche est, je crois, le premier, qui ait dit qu'il se mêle des jugemens dans nos Sensations. Il remarque que bien des lecteurs seront choqués de ce sentiment. Mais ils le seront sur-

tout , quand ils verront les explications que ce Philosophe en donne. Car il n'évite un préjugé , que pour tomber dans une erreur. Ne pouvant comprendre comment nous formerions nous-mêmes ces jugemens , il les attribue à Dieu : maniere de raisonner fort commode , & presque toujours la ressource des Philosophes.

*Recher. de
La Vér. L. 1.
C. 9.*

» Je crois devoir avertir , dit-
 » il, que ce n'est point notre ame,
 » qui forme les jugemens de la
 » distance , de la grandeur , &c.
 » des objets ; . . . mais que c'est
 » Dieu , en conséquence des
 » loix de l'union de l'ame & du
 » corps. C'est pour cela que j'ai
 appelé

» appelé *naturels* ces sortes de
 » jugemens, pour marquer qu'ils
 » se font en nous, sans nous &
 » malgré nous. . . . Dieu seul
 » peut nous instruire en un ins-
 » tant de la grandeur, de la fi-
 » gure, du mouvement & des
 » couleurs des objets qui nous
 » environnent.

Il explique encore plus au long dans un éclaircissement sur N^o 26. & 43. l'optique, comment il imagine que Dieu forme pour nous ces jugemens.

Locke n'étoit pas capable de De Locke. faire de pareils systêmes. Il reconnoît que nous ne voyons des figures convexes, qu'en vertu d'un jugement que nous for-

mons nous-mêmes, & dont nous nous sommes fait une habitude. Mais la raison qu'il en donne n'est pas satisfaisante.

Essai philos.
L. 2. C. 9.
§. 8.

» Comme nous nous sommes,
» dit-il, accoutumés par l'usage
» à distinguer quelle sorte d'i-
» mage les corps convexes pro-
» duisent ordinairement en
» nous, & quels changemens
» arrivent dans la réflexion de
» la lumière, selon la différen-
» ce de la figure sensible des
» corps, nous mettons aussitôt
» à la place de ce qui nous pa-
» roît, la cause même de l'ima-
» ge que nous voyons, & cela
» en vertu d'un jugement que
» la coutume nous a rendu ha-

» bituel ; de sorte que joignant
 » à la vision un jugement que
 » nous confondons avec elle ,
 » nous nous formons l'idée d'u-
 » ne figure convexe. . . .

Peut - on supposer que les hommes connoissent les images que les corps convexes produisent en eux , & les changemens qui arrivent dans la réflexion de la lumière , selon la différence des figures sensibles des corps ?

Molineux , en proposant un De Molineux problème , qui a donné occasion de développer tout ce qui concerne la vue , paroît n'avoir saisi qu'une partie de la vérité.

» Supposez , lui fait dire ibid. Loc-
 » ke , un aveugle de naissance ,

» qui soit présentement homme
 » fait, auquel on ait appris à
 » distinguer par l'attouchement
 » un globe & un cube de même
 » métal, & à peu pres de même
 » grosseur. . . . On demande si
 » en les voyant, il pourra les dis-
 » cerner ?

Les conditions que les deux corps soient de même métal & de même grosseur, sont superflues ; & la dernière paroît supposer que la vue peut, sans le secours du tact, donner différentes idées de grandeur. Cela étant, on ne voit pas pourquoi Locke & Molineux nient qu'elle puisse toute seule discerner les figures.

D'ailleurs ils auroient dû raisonner sur les distances, les situations & les grandeurs, comme sur les figures; & conclure, qu'au moment où un aveugle-né ouvreroit les yeux à la lumière, il ne jugeroit d'aucune de ces choses. Car elles se retrouvent toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe & d'un cube. C'est se contredire, que de supposer qu'un œil, qui discerneroit les situations, les grandeurs & les distances, ne sauroit discerner les figures. Le Docteur Barclai est le premier qui ait pensé que la vue par elle-même ne jugeroit d'aucune de ces choses.

De Barclai.

Une autre conséquence qui n'auroit pas dû échapper à Locke, c'est que des yeux sans expérience ne verroient qu'en eux-mêmes la lumière & les couleurs ; & que le tact peut seul leur apprendre à voir au dehors.

Enfin Locke auroit dû remarquer qu'il se mêle des jugemens dans toutes nos Sensations , par quelque organe qu'elles soient transmises à l'ame. Mais il dit

L. 2. C. 9.
§. 2.

précisément le contraire. Tout cela prouve qu'il faut bien du tems , bien des méprises & bien des demi-vues, avant d'arriver à la vérité. Souvent on est tout auprès , & on ne fait pas la saisir.

CHAPITRE V.

D'un Aveugle-né, à qui les cataractes ont été abaissées.

§. I. **M**ONSIEUR Chezelden, fameux Chirurgien de Londres, a eu plusieurs fois occasion d'observer des aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes. Comme il a remarqué, que tous lui ont à peu près dit les mêmes choses; il s'est borné à rendre compte de celui, dont il a tiré le plus de détails.

L'aveugle-né ne vouloit pas se prêter à l'opération.

*Transactions
Philos. N.
402. an. 1728.*

C'étoit un jeune homme de

13 à 14 ans. Il eut de la peine à se prêter à l'opération ; il n'imaginait pas ce qui pouvoit lui manquer. En connoîtrai-je mieux , disoit-il , mon jardin ? M'y promènerai-je plus librement ? D'ailleurs n'ai-je pas sur les autres l'avantage d'aller la nuit avec plus d'assurance ? C'est ainsi que les compensations qu'il trouvoit dans son état , lui faisoient présumer qu'il étoit tout aussi bien partagé que nous. En effet il ne pouvoit regretter un bien , qu'il ne connoissoit pas.

Invité à se laisser abatre les cataractes , pour avoir le plaisir de diversifier ses promenades , il lui paroissoit plus commode de
rester

rester dans les lieux qu'il connoissoit parfaitement ; car il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût jamais lui être aussi facile de se conduire à l'œil dans ceux où il n'avoit pas été. Il n'eût donc point consenti à l'opération , s'il n'eût souhaité de savoir lire & écrire. Ce seul motif le décida ; & l'on commença par abaisser la cataracte à l'un de ses yeux.

§. 2. Il faut remarquer qu'il n'étoit point si aveugle , qu'il ne distinguât le jour d'avec la nuit. Il discernoit même à une grande lumière le blanc , le noir & le rouge. Mais ces Sensations étoient si différentes de celles qu'il eut dans la suite , qu'il ne

Etat de ses
yeux avant
l'opération.

les put pas reconnoître.

Après l'opération, les objets lui paroissent au bout de l'œil.

§. 3. Quand il commença à voir, les objets lui parurent toucher la surface extérieure de son œil. La raison en est sensible.

Avant qu'on lui abaissât les cataractes, il avoit souvent remarqué, qu'il cessoit de voir la lumière, aussitôt qu'il portoit la main sur ses yeux. Il contracta donc l'habitude de la juger au dehors. Mais parce que c'étoit une lueur foible & confuse, il ne discernoit pas assez les couleurs, pour découvrir les corps, qui les lui envoyoit. Il ne les jugeoit donc pas à une certaine distance; il ne lui'étoit donc pas possible d'y démêler de la pro-

fondeur : & , par conséquent, elles devoient lui paroître toucher immédiatement ses yeux. Or l'opération ne put produire d'autre effet , que de rendre la lumière plus vive & plus distincte. Ce jeune homme devoit donc continuer de la voir , où il l'avoit jugée jusqu'alors , c'est - à - dire , contre son œil.

Par conséquent , il n'appercevoit qu'une surface égale à la grandeur de cet organe.

§. 4. Mais il prouva la vérité des observations que nous avons faites : car tout ce qu'il voyoit , lui paroissoit d'une grandeur étonnante. Son œil n'ayant point encore comparé

Et font
grands.

Part. 3. C.
3. §. 5.

à grandeur, il ne pouvoit avoir à ce sujet des idées relatives. Il ne favoit donc point encore démêler les limites des objets, & la surface, qui le touchoit, devoit, comme à la Statue, lui paroître immense. Aussi nous assure-t-on qu'il fut quelque tems, avant de concevoir qu'il y eût quelque chose au-delà de ce qu'il voyoit.

Il ne les
discerne ni à
la forme, ni à
la grandeur.

§. 5. Il appercevoit tous les objets pêle-mêle & dans la plus grande confusion, & il ne les distinguoit point, quelque différentes qu'en fussent la forme & la grandeur. C'est qu'il n'avoit point encore appris à saisir à la vue aucun ensemble; c'est

que les yeux ne démêlent les figures , que lorsqu'ils savent appliquer les couleurs sur des objets éloignés.

Mais à mesure qu'il s'accoutuma à donner de la profondeur à la lumière , & à créer , pour ainsi dire , un espace au devant de ses yeux ; il plaça chaque objet à différentes distances , assigna à chacun le lieu qu'il devoit occuper ; & commença à juger à l'œil de leur forme & de leur grandeur relative. .

§. 6. Tant qu'il ne se fût point encore familiarisé avec ces idées , il ne les comparoit que difficilement ; & il étoit bien éloigné d'imaginer comment les yeux

Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre.

pourroient être juges des rapports de grandeur. C'est pourquoi n'étant point encore sorti de sa chambre, il disoit, que quoiqu'il la sût plus petite que la maison, il ne comprenoit pas comment elle pourroit le lui paroître à la vue. En effet son œil n'avoit point fait jusques-là de comparaisons de cette espee. C'est aussi par cette raison, qu'un objet d'un pouce, mis devant son œil, lui paroissoit aussi grand que la maison.

Il n'apprend
à voir qu'à
force d'étude.

§. 7. Des Sensations aussi nouvelles, & dans lesquelles il faisoit à chaque instant des découvertes, ne pouvoient manquer de lui donner la curiosité de

tout voir, & de tout étudier à l'œil. Aussi lorsqu'on lui montrait des objets, qu'il reconnoissoit au toucher; il les observoit avec soin, pour les reconnoître une autre fois à la vue. Il y apportoit même d'autant plus d'attention, qu'il ne les avoit d'abord reconnus ni à leur forme, ni à leur grandeur: mais il avoit tant de choses à retenir, qu'il oublioit la maniere de voir quelques objets, à mesure qu'il apprenoit à en voir d'autres. J'apprends, disoit-il, mille choses en un jour, & j'en oublie tout autant.

§. 8. Dans cette situation, les Objets qu'il voyoit avec objets qui réfléchissent le mieux

plus de plai-
sit.

la lumiere, & dont l'ensemble se faisoit plus facilement, devoit lui plaire plus que les autres. Tels sont les corps polis & réguliers. Aussi nous assure-t-on, qu'ils lui paroissent les plus agréables : mais il ne put en rendre raison. Ils lui plaisoient même déjà davantage dans un tems, où il ne favoit point encore bien dire, quelle en étoit la forme. (a)

(a) Je crois devoir avertir que ce n'est pas-là précisément ce que rapporte M. Chezelden. Car en même tems qu'il dit que ce jeune homme ne pouvoit discerner les objets, quelque différentes qu'en fussent la forme & la grandeur, il assure qu'il trouvoit beaucoup plus agréables ceux qui étoient réguliers. Pour moi cela me paroît tout-à-fait contradictoire ; & M. Chezelden ne s'est pas expliqué avec assez de soin. Il étoit naturel que ce jeune homme ne distinguât ni

§. 9. Comme le relief des objets n'est pas aussi sensible dans la peinture, que dans la réalité; ce jeune homme fut quelque tems à ne regarder les tableaux, que comme des plans différemment colorés : ce ne fut qu'au bout de deux mois, qu'ils lui parurent représenter des corps solides; & ce fut une découverte, qu'il parut faire tout-à-coup.

Son étonnement à la vue d'un relief peint.

forme, ni grandeur, au premier moment qu'il vit la lumière : mais il ne lui eût pas été possible de trouver plus de plaisir à voir des objets réguliers, si sa vue eût continué d'être aussi confuse. Il n'a donc pu les juger plus agréables, que lorsqu'il commençoit à démêler des formes & des grandeurs. Il avoit sans doute de la peine à expliquer à ses observateurs les différences qu'il remarquoit alors : & c'est peut-être ce qui a fait juger qu'elles lui avoient échappées jusqu'à ce moment.

Surpris de ce phénomène, il les regardoit, il les touchoit; & il demandoit, quel est le sens qui me trompe? Est-ce la vue ou le toucher?

A la vue
d'un portrait
en mignature,

§. 10. Mais un prodige pour lui, ce fut le portrait en mignature de son pere. Cela lui paroissoit aussi extraordinaire, que *de mettre un muid dans une pinte*: c'étoit son expression. Son étonnement avoit pour cause l'habitude que son œil avoit prise, de lier la forme à la grandeur d'un objet. Il ne s'étoit pas encore accoutumé à juger, que ces deux choses peuvent être séparées.

Prévention
qu'il étoit,

§. 11. Nous avons du penchant à nous prévenir, & nous

présumons volontiers que tout est bien dans un objet , qui nous a plu par quelque'endroit. Aussi ce jeune homme paroissoit - il surpris que les personnes qu'il aimoit le mieux, ne fussent pas les plus belles : & que les mets qu'il goûtoit davantage , ne fussent pas les plus agréables à l'œil.

§. 12. Plus il exerçoit sa vue, plus il se félicitoit d'avoir consenti à se laisser abaisser la cataracte ; & il disoit que chaque nouvel objet étoit pour lui un délice nouveau. Il parut surtout enchanté, lorsqu'on le conduisit à Epsom , où la vue est très-belle & très-étendue. Il ap-

Il y' avoit pour lui plusieurs manières de voir.

pelloit ce spectacle, une nouvelle manière de voir. Il n'avoit pas tort ; car il y a en effet autant de manières de voir, qu'il entre de jugemens différens dans la vision : & combien n'y en doit-il pas entrer à la vue d'une campagne fort vaste & fort variée ! Il le sentoit mieux que nous, parce qu'il les formoit avec peu de facilité.

Le noir lui étoit désagréable.

§. 13. On remarque que le noir lui étoit désagréable, & que même il se sentit saisi d'horreur, la première fois qu'il vit un negre. C'est peut-être parce que cette couleur lui rappelloit son premier état.

Comment il

§. 14. Enfin plus d'un an

après, on fit l'opération sur l'autre œil, & elle réussit également.

vit, lorsque
l'opération
eût été faite
sur les deux
yeux.

Il vit de cet œil tout en grand, mais moins qu'il n'avoit fait avec le premier. Je crois démêler la raison de cette différence. C'est que ce jeune homme prévenu qu'il devoit voir de la même manière avec celui-ci, mêla aux Sensations qu'il lui transmettoit, les jugemens dont il s'étoit fait une habitude avec celui, par où on avoit commencé l'opération. Mais comme il n'y pouvoit pas porter du premier coup la même précision, il vit de cet œil les objets encore trop grands. La même prévention put aussi les lui faire voir

moins confusément , qu'il n'avoit fait avec le premier. Mais on n'en dit rien.

Lorsqu'il commença à regarder un objet des deux yeux , il crut le voir une fois plus grand. C'est qu'il étoit plus naturel que l'œil , qui voyoit en petit , ajoutât aux grandeurs qu'il appercevoit ; qu'il n'étoit naturel que celui , qui voyoit en grand , en retranchât.

Mais ses yeux ne virent point double ; parce que le toucher , en apprenant à celui qui venoit de s'ouvrir à la lumière , à démêler les objets , les lui fit voir , où il les faisoit voir à l'autre.

§. 15. Au reste, M. Chezelden remarque que ce qui embarrassoit beaucoup les aveuglés, à qui il a abaissé les cataractes; c'étoit de diriger les yeux sur les objets, qu'ils vouloient regarder. Cela devoit être : jusqu'alors n'ayant pas eu besoin de les mouvoir, ils n'avoient pu se faire une habitude de les conduire.

Difficulté
qu'il avoit à
diriger ses
yeux.

Il n'est pas possible qu'il n'y ait des choses à désirer dans des observations qu'on fait pour la première fois sur des phénomènes, où il entre mille détails difficiles à saisir. Mais elles servent au moins à donner des vues pour observer une autre fois avec plus

de succès. Je hasarderai les miennes dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Comment on pourroit observer un Aveugle-né , à qui on abaisseroit les cataractes.

Précaution
à prendre.

§. I. **U**N E précaution à prendre avant l'opération des cataractes , ce seroit de faire réfléchir l'aveugle - né sur les idées qu'il a reçues par le toucher ; en sorte qu'étant en état d'en rendre compte , il pût assurer , si la vue les lui transmet ,

mét , & dire de lui-même ce qu'il voit , fans qu'on fût prefque obligé de lui faire des questions.

§. 2. Les cataractes étant abaiffées , il feroit néceffaire de lui défendre l'ufage de fes mains , jufqu'à ce qu'on eût reconnu les idées auxquelles le concours du toucher eft inutile. On observeroit fi la lumière qu'il apperçoit , lui paroît fort étendue ; s'il lui eft poffible d'en déterminer les bornes ; fi elle eft fi confufe , qu'il n'y puiffe pas diftinguer plusieurs modifications.

Après lui avoir montré deux couleurs féparément , on les lui

montreroit ensemble, & on lui demanderoit, s'il reconnoît quelque chose de ce qu'il a vu. Tantôt on en feroit passer successivement un plus grand nombre sous ses yeux, tantôt on les lui offriroit en même tems, & on chercheroit combien il en peut démêler à la fois; on examineroit sur-tout, s'il discerne les grandeurs, les figures, les situations, les distances & le mouvement. Mais il faudroit l'interroger avec adresse, & éviter toutes les questions, qui indiquent la réponse. Lui demander, s'il voit un triangle ou un quarré, ce feroit lui dire comment il doit voir, & donner des leçons à ses yeux.

§. 3. Un moyen bien sûr pour Moyen à employer. faire des expériences capables de dissiper tous les doutes, ce seroit d'enfermer, dans une loge de glace, l'aveugle à qui on viendroit d'abatre les cataractes. Car ou il verra les objets qui sont au-delà, & jugera de leur forme & de leur grandeur; ou il n'appercevra que l'espace borné par les côtés de sa loge, & ne prendra tous ces objets que pour des surfaces différemment colorées, qui lui paroîtront s'étendre, à mesure qu'il y portera la main.

Dans le premier cas, ce sera une preuve que l'œil juge, sans avoir tiré aucun secours du tact.

& dans le second, qu'il ne juge qu'après l'avoir consulté.

Si, comme je le présume, cet homme ne voit point au-delà de sa loge, il s'ensuit que l'espace qu'il découvre à l'œil, sera moins considérable, à mesure que sa loge sera moins grande: il sera d'un pied, d'un demi-pied, ou plus petit encore. Par-là on sera convaincu qu'il n'auroit pas pu voir les couleurs hors de ses yeux, si le toucher ne lui avoit pas appris à les voir sur les côtés de sa loge.



CHAPITRE VII.

De l'idée que la Vue jointe au Toucher donne de la durée.

§. 1. **Q**UAND notre Statue commence à jouir de la lumière, elle ne fait pas encore que le soleil en est le principe. Pour en juger, il faut qu'elle ait remarqué, que le jour cesse presque aussitôt que cet astre a disparu. Cet événement la surprend sans doute beaucoup, la première fois qu'il arrive. Elle croit le soleil perdu pour toujours. Environnée d'épaisses té-

Etonnement de la Statue, la première fois qu'elle remarque le passage du jour à la nuit, & de la nuit au jour.

nebres , elle appréhende que tous les objets qu'il éclairait, ne se soient perdus avec lui : elle ose à peine changer de place , il lui semble que la terre va manquer sous ses pas. Mais au moment qu'elle cherche à la reconnoître au toucher , le ciel s'éclaircit , la lune répand sa lumière , une multitude d'étoiles brille dans le firmament. Frappée de ce spectacle ; elle ne fait, si elle en doit croire ses yeux.

Bientôt le silence de toute la nature l'invite au repos : un calme délicieux suspend ses sens : sa paupiere s'appesantit : ses idées fuyent , échapent : elle s'endort.

A son réveil , quelle est sa surprise de retrouver l'astre , qu'elle croyoit s'être éteint pour jamais. Elle doute qu'il ait disparu ; & elle ne fait que penser du spectacle qui lui a succédé.

§. 2. Cependant ces révolutions font trop fréquentes , pour ne pas dissiper enfin ses doutes. Elle juge que le soleil paroîtra & disparoîtra encore , parce qu'elle a remarqué qu'il a paru & disparu plusieurs fois ; & elle porte ce jugement avec d'autant plus de confiance , qu'il a toujours été confirmé par l'événement. La succession des jours & des nuits devient donc à son égard une chose toute naturelle.

Bientôt ces révolutions lui paroissent naturelles.

Ainsi dans l'ignorance où elle est , ses idées de possibilité n'ont pour fondement que des jugemens d'habitude. C'est ce que nous avons déjà observé , & ce qui ne peut manquer de l'entraîner dans bien des erreurs. Une chose , par exemple , impossible aujourd'hui , parce que le concours des causes qui peuvent seules la produire , n'a pas lieu ; lui paroîtra possible , parce qu'elle est arrivée hier.

Le cours du soleil devient la mesure de sa durée.

§. 3. Les révolutions du soleil attirent de plus en plus son attention. Elle l'observe lorsqu'il se leve , lorsqu'il se couche , elle le suit dans son cours ; & elle juge à la succession de ses idées ,

idées, qu'il y a un intervalle entre le lever de cet astre & son coucher, & un autre intervalle entre son coucher & son lever.

Ainsi le soleil dans sa course devient pour elle la mesure du tems, & marque la durée de tous les états, par où elle passe. Auparavant une même idée, une même Sensation qui ne varioit point, avoit beau subsister, ce n'étoit pour elle qu'un instant indivisible; & quelque inégalité qu'il y eût entre les instans de sa durée, ils étoient tous égaux à son égard : ils formoient une succession, où elle ne pouvoit remarquer ni lenteur, ni rapidité. Mais actuellement jugeant

de sa propre durée par l'espace que le soleil a parcouru, elle lui paroît plus lente ou plus rapide. Ainsi, après avoir jugé des révolutions solaires par sa durée, elle juge de sa durée par les révolutions solaires; & ce jugement lui devient si naturel, qu'elle ne soupçonne plus, que la durée lui soit connue par la succession de ses idées.

Elle en a
une idée plus
distincte de la
durée.

§. 4. Plus elle rapportera aux différentes révolutions du soleil les événemens, dont elle conserve quelque souvenir, & ceux qu'elle est accoutumée à prévoir; plus elle en fera toute la suite. Elle verra donc mieux dans le passé & dans l'avenir.

En effet , qu'on nous enleve toutes les mesures du tems , n'ayons plus d'idée d'année , de mois , de jour , d'heure , oublions-en jusqu'aux noms ; alors bornés à la succession de nos idées , la durée se montrera à nous fort confusément. C'est donc à ces mesures , que nous en devons les idées les plus distinctes.

Dans l'étude de l'histoire , par exemple , la suite des faits retrace le tems confusément ; la division de la durée en siècles , en années , en mois , en donne une idée plus distincte ; enfin la liaison de chaque événement à son siècle , à son année , à son mois , nous rend capables de les par-

courir dans leur ordre. Cet artifice consiste sur-tout à se faire des époques ; on conçoit que notre Statue peut en avoir.

Au reste il n'est pas nécessaire que les révolutions , pour servir de mesure , soient d'égal durée ; il suffit que la Statue le suppose. Nous n'en jugeons pas nous-mêmes autrement.

Trois choses concourent à l'idée de la durée.

§. 5. Trois choses concourent donc aux jugemens , que nous portons sur la durée : premièrement , la succession de nos idées ; en second lieu , la connoissance des révolutions solaires ; enfin , la liaison des événemens à ces révolutions.

D'où vien.

§. 6. C'est de-là que naissent

pour le commun des hommes les apparences des jours si longs & des années si courtes ; & pour un petit nombre les apparences des jours courts & des années longues.

nent les apparences des jours longs & des années courtes, des jours courts & des années longues.

Que la Statue soit quelque tems dans un état, dont l'uniformité l'ennuie ; elle en remarquera davantage le tems que le soleil fera sur l'horison, & chaque jour lui paroîtra d'une longueur insupportable. Si elle passe de la sorte une année, elle voit que tous les jours ont été semblables, & sa mémoire n'en marquant pas la suite par une multitude d'évenemens, ils lui semblent s'être écoulés avec une

rapidité étonnante.

Si ses jours au contraire passés dans un état où elle se plaît, pouvoient être chacun l'époque d'un événement singulier, elle remarqueroit à peine le tems que le soleil est sur l'horison, & elle les trouveroit d'une brièveté surprenante. Mais une année lui paroîtroit longue, parce qu'elle se la retraceroit comme la succession d'une multitude de jours distingués par une suite d'évenemens

Voilà pourquoi dans le désœuvrement nous nous plaignons de la lenteur des jours & de la rapidité des années. L'occupation au contraire fait paroître les jours

DES SENSATIONS. 127
courts & les années longues : les
jours courts , parce que nous ne
faisons pas attention au tems ,
dont les révolutions solaires font
la mesure ; les années longues ,
parce que nous nous les rappel-
lons par une suite de choses, qui
supposent une durée considéra-
ble.

CHAPITRE VIII.

*Comment la Vue , ajoutée au Tou-
cher , donne quelque connois-
sance de la durée du sommeil ,
& apprend à distinguer l'état de
songe de l'état de veille.*

§. 1. **S**I notre Statue , s'étant Comment
la vue fait
connoître la
durée du som-
meil.
endormie , quand le so-
leil étoit à l'orient , se réveille ,

quand il descend vers l'occident, elle jugera que son sommeil a eu une certaine durée ; & si elle ne se rappelle aucun songe , elle croira avoir duré , sans avoir pensé. Mais il se pourroit que ce fût une erreur : car peut-être le sommeil n'a-t-il pas été assez profond , pour suspendre entièrement l'action des facultés de l'ame.

Et fait con-
noître l'illu-
sion des son-
ges.

§. 2. Si au contraire elle se souvient d'avoir eu des songes , elle a un moyen de plus pour s'assurer de la durée de son sommeil. Mais à quoi reconnoît-elle l'illusion des songes ? A la maniere frappante dont ils contredisent les connoissances

qu'elle avoit avant de s'endormir , & dans lesquelles elle se confirme à son réveil.

Supposez , par exemple , qu'elle ait cru , pendant le sommeil , voir des choses fort extraordinaires ; & qu'au moment où elle en va sortir , il lui parût être dans des lieux où elle n'a point encore été. Sans doute elle est étonnée de ne pas s'y trouver au réveil ; de reconnoître au contraire l'endroit , où elle s'est couchée ; d'ouvrir les yeux , comme s'ils avoient été longtems fermés à la lumière ; & de reprendre enfin l'usage de ses membres , comme si elle sortoit d'un repos parfait. Elle ne fait encore , si

elle s'est trompée, ou si elle se trompe. Il semble qu'elle ait également raison de croire, qu'elle a changé de lieu, & qu'elle n'en a pas changé. Mais enfin ayant eu fréquemment des songes, elle y remarque un désordre, où les idées sont toujours en contradiction avec l'état de veille qui les suit, comme avec celui qui les a précédés; & elle juge que ce ne sont que des illusions. Car accoutumée à rapporter ses Sensations hors d'elle, elle n'y trouve de la réalité, qu'autant qu'elle découvre des objets, auxquels elle les peut rapporter encore.

CHAPITRE IX.

*De la chaîne des connoissances ,
des abstractions & des désirs ,
lorsque la Vue est ajoutée au
Toucher , à l'Ouïe & à l'Odo-
rat.*

§. I. **N** O U S avons prouvé Idée prin-
cipale, à la-
quelle les
Sensations de
la vue se lient-
que ce sont des ju-
gemens, qui lient aux Sen-
sations de lumière & de couleur
les idées d'espace, de grandeur
& de figure. D'abord ces juge-
mens se font à l'occasion des
corps, qui agissent en même
tems sur la vue & sur le tact :
ensuite ils deviennent si fami-

liers, que la Statue les répète ; lors même que l'objet ne fait impression que sur l'œil ; & elle se forme les mêmes idées que si la vue & le toucher continuoient de juger ensemble.

Par ce moyen la lumière & les couleurs deviennent les qualités des objets ; & elles se lient à la notion de l'étendue , base de toutes les idées dont se forme la mémoire.

La chaîne des connoissances en est donc plus étendue , les combinaisons en varient davantage , & les idées interceptées occasionnent dans le sommeil mille associations différentes. Quoique dans les ténèbres ,

la Statue verra en songe les objets éclairés de la même lumière , & peints des mêmes couleurs , qu'au grand jour.

§. 2. Elle aura une notion plus générale de ce que nous appelons *Sensation*. Car sachant que la lumière & les couleurs lui viennent par un organe particulier , elle les considérera sous ce rapport , & distinguera quatre especes de Sensations.

Depuis la réunion de la vue au toucher, l'idée de Sensation est plus générale.

§. 3. Quand elle étoit bornée à la vue, une couleur n'étoit qu'une modification particulière de son ame. Actuellement chaque couleur devient une idée abstraite & générale ; car elle la remarque sur plusieurs corps. C'est

Chaque couleur devient une idée abstraite.

un moyen qu'elle a de plus, pour distribuer les objets dans différentes classes.

La vue devient active,

§. 4. La vue presque passive, quand elle étoit le seul sens de la Statue ; est plus active, depuis qu'elle est jointe au toucher. Car elle a appris à employer la force, qui lui a été donnée pour fixer les objets. Elle n'attend pas qu'ils agissent sur elle, elle va au devant de leur action.

Elle en est plus sensiblement le siege du désir.

§. 5. Puisque l'activité de la vue augmente, elle en fera plus sensiblement le siege du désir. Nous avons vu que le désir est dans l'action des facultés, excitées par l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir.

§. 6. Aussi l'imagination cessera-t-elle de retracer les couleurs avec la même vivacité; parce que plus il est facile de se procurer les Sensations mêmes, moins on s'exerce à les imaginer.

L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs.

§. 7. Enfin la Statue capable d'attention par la vue, ainsi que par les trois autres sens, pourra se distraire des sons & des odeurs, en s'appliquant à considérer vivement un objet coloré. C'est ainsi que les sens ont les uns sur les autres le même empire, que l'imagination a sur tous.

Empire des sens les uns sur les autres.



 CHAPITRE X.

Du Goût réuni au Toucher.

Ce sens n'a presque pas besoin d'apprentissage.

§. 1. **L**E sens du goût s'instruit si promptement, qu'à peine s'apperçoit-on qu'il ait besoin d'apprentissage. Cela devoit être , puisqu'il est nécessaire à notre conservation , dès les premiers momens de notre naissance.

La faim sentie pour la première fois, n'a point d'objet déterminé.

§. 2. La faim ne peut encore avoir d'objet déterminé, lorsque la Statue en éprouve pour la première fois le sentiment: car les moyens , propres à la soulager ,

ger, lui font tout-à-fait inconnus. Elle ne désire donc aucune espèce de nourriture, elle désire seulement de sortir d'un état qui lui déplaît. Dans cette vue, elle se livre à toutes les Sensations agréables dont elle a connoissance. C'est le seul remède dont elle puisse faire usage, & il la distrait quelque peu de sa peine.

§. 3. Cependant l'inquiétude redouble, se répand dans toutes les parties de son corps, & passe d'une manière plus particulière sur ses levres, dans sa bouche. Alors elle porte la dent sur tout ce qui s'offre à elle, mord les pierres, la terre, broute

Elle fait saisir indifféremment tout ce qui se présente.

l'herbe, & son premier choix est de se nourrir des choses qui résistent moins à ses efforts. Contentée d'une nourriture qui l'a foulagée, elle ne songe pas à en chercher de meilleure. Elle ne connoît encore d'autre plaisir à manger, que celui de dissiper sa faim.

La Statue découvre des nourritures qui lui sont propres.

§. 4. Mais trouvant une autre fois des fruits, dont les couleurs & les parfums charment ses sens; elle y porte la main. L'inquiétude qu'elle ressent, toutes les fois que la faim se renouvelle, lui fait naturellement saisir tous les objets qui peuvent lui plaire. Ce fruit lui reste dans les doigts: elle le fixe; elle le sent avec une

attention plus vive. Sa faim augmente, elle le mord, sans en attendre d'autre bien, qu'un soulagement à sa peine. Mais quel est son ravissement ! avec quel plaisir ne favorise-t-elle pas ces sucs délicieux ! Et peut-elle résister à l'attrait d'en manger, & d'en manger encore ?

§. 5. Ayant fait cette expérience (a) à plusieurs reprises, elle

Elle en fait l'objet de ses desirs.

(a) Tel est l'artifice de la nature pour nous faire apporter à nos besoins des remèdes, dont nous sommes encore incapables de connoître les effets. Il se montre d'une manière admirable dans un enfant nouvellement né. L'inquiétude passe de l'estomac aux joues, à la bouche ; lui fait prendre le téton, comme il auroit saisi toute autre chose ; fait mouvoir ses lèvres de toute sorte de manière, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé le moyen d'exprimer le lait destiné à le nourrir. Alors l'enfant est invité par le plaisir à réité-

se connoît un nouveau besoin ; découvrir par quel organe elle y peut satisfaire , & apprend quels objets y font propres. Alors la faim n'est plus , comme auparavant , un sentiment qui n'a point d'objet déterminé : mais elle porte toutes les facultés à procurer la jouissance de tout ce qui la peut dissiper.

rer les mêmes mouvemens ; & il fait tout ce qui est nécessaire à sa conservation.



CHAPITRE XI.

Observations généralés sur la réunion des cinq Sens.

AVEC le besoin de nourriture notre Statue va devenir l'objet de bien des observations. Mais avant d'entrer dans le détail de toutes les circonstances qui y donneront lieu, il faut considérer ce qui est commun à la réunion de chaque sens avec le toucher.

§. 1. Lorsqu'elle jouit tout à la fois du tact & de l'odorat, elle remarque les qualités des

Idées générales que la Statue se fait de ses Sensations.

corps par les rapports qu'elles ont à ces deux sens, & elle se fait les idées générales de deux especes de Sensations; Sensations du toucher, Sensations de l'odorat : car elle ne sauroit alors confondre en une seule classe des impressions, qui se font sur des organes si différens.

Il en est de même, lorsque nous ajoutons l'ouïe, la vue & le goût à ces deux sens. Elle se connoît donc en général cinq especes de Sensations.

Si pour lors nous supposons que réfléchissant sur les corps, elle en considère les qualités, sans avoir égard aux cinq manieres différentes, dont ils agis-

sent sur ses organes ; elle aura la notion générale de Sensation ; c'est-à-dire , qu'elle ne formera qu'une classe de toutes les impressions que les corps font sur elle. Et cette idée est plus générale , lorsqu'elle a trois sens , que lorsqu'elle est bornée à deux ; lorsqu'elle en a quatre , que lorsqu'elle est bornée à trois , &c.

§. 2. Privée du toucher , elle étoit dans l'impuissance d'exercer par elle-même aucun des autres sens ; & elle ne pouvoit se procurer la jouissance d'une odeur , d'un son , d'une couleur & d'une saveur , qu'autant que son imagination agissoit avec une force capable de les lui

Comment
son imagina-
tion perd de
son activité.

rendre présentes. Mais actuellement la connoissance des corps odoriférans , sonores , palpables & favoureux , & la facilité de s'en saisir , lui font un moyen si commode pour obtenir ce qu'elle désire , que son imagination n'a pas besoin de faire les mêmes efforts. Plus, par conséquent, ces corps seront à sa portée , moins son imagination s'exercera sur les Sensations , dont ils ont donné la connoissance. Elle perdra donc de son activité : mais puisque l'odorat, l'ouïe, la vue & le goût en seront plus exercés , ils acquerront un discernement plus fin & plus étendu. Ainsi ce que ces sens gagnent
par

par leur réunion avec le toucher, dédommage avantageusement la Statue de ce qu'elle a perdu du côté de l'imagination.

§. 3. Ses Sensations étant devenues à son égard les qualités mêmes des objets, elle ne peut s'en rappeler, en imaginer, ou en éprouver, qu'elle ne se représente des corps. Par-là elles entrent toutes dans quelques-unes des collections que le tact lui a fait faire, deviennent des propriétés de l'étendue, se lient étroitement à la chaîne des connoissances par la même idée fondamentale, que les Sensations du toucher; & la mémoire, ainsi que l'imagination, en font plus

Liaison de
tous les ef-
fets de Sen-
sations dans
la mémoire.

riches , que lorsqu'elle n'avoit pas encore l'usage de tous ses sens.

Activité
qu'acquiert la
Statue par la
réunion du
toucher aux
autres sens.

§. 4. Nous avons remarqué , quand nous considérons l'odorat , l'ouïe , la vue & le goût , chacun séparément , que notre Statue étoit toute passive par rapport aux impressions qu'ils lui transmettoient. Mais actuellement elle peut être active à cet égard dans bien des occasions : car elle a en elle des moyens pour se livrer à l'impression des corps, ou pour s'y soustraire.

Comment
ses desirs em-
braient l'ac-
tion de toutes
les facultés.

§. 5. Nous avons aussi remarqué , que le désir ne consistoit que dans l'action des facultés de l'ame , qui se portoit

à une odeur , dont il restoit quelque souvenir. Mais depuis la réunion de l'odorat au toucher , il peut encore embrasser l'action de toutes les facultés propres à lui procurer la jouissance d'un corps odoriférant. Ainsi lorsqu'elle désire une fleur, le mouvement passe de l'organe de l'odorat dans toutes les parties du corps ; & son désir devient l'action de toutes les facultés , dont elle est capable.

Il faut remarquer la même chose à l'occasion des autres sens. Car le toucher les ayant instruit , continue d'agir avec eux , toutes les fois qu'il peut leur être de quelque secours. Il

prend part à tout ce qui les intéresse ; leur apprend à s'aider tous réciproquement ; & c'est à lui que tous nos organes , toutes nos facultés doivent l'habitude de se porter vers les objets propres à notre conservation.

Fin de la Troisième Partie.





TRAITÉ DES SENSATIONS.

QUATRIÈME PARTIE.

*Des besoins, de l'industrie & des
idées d'un homme seul, qui
jouit de tous ses Sens.*

CHAPITRE I.

*Comment cet homme apprend à satisfaire
à ses besoins avec choix.*

§. I.



I nous imaginons
que la nature dis-
pose les choses de
manière à préve-

La Statue
sans besoin.

nir tous les besoins de notre Sta-

N iij

tue , & que voulant la toucher avec les précautions d'une mere , qui craint de blesser ses enfans , elle en écarte jusqu'aux plus légères inquiétudes , & se réserve à elle seule le soin de veiller à sa conservation ; cet état nous paroîtra peut-être digne d'envie. Néanmoins que seroit - ce qu'un homme de cette espece ? Un animal enseveli dans une profonde létargie. Il est , mais il reste comme il est ; à peine se sent-il. Incapable de remarquer les objets qui l'environnent , incapable d'observer ce qui se passe en lui-même ; son ame se partage indifféremment entre toutes les perceptions ,

auxquelles ses sens ouvrent un passage. En quelque sorte semblable à une glace, sans cesse il reçoit de nouvelles images, & jamais il n'en conserve aucune.

En effet quelle occasion auroit cet homme de s'occuper de lui, ou de ce qui est au dehors? La nature a tout pris sur elle, & elle a si fort prévenu ses besoins, qu'elle ne lui laisse rien à désirer. Elle a voulu éloigner de lui toute inquiétude, toute douleur: mais pour avoir craint de le rendre malheureux, elle le borne à des Sensations, dont il ne peut connoître le prix, & qui passent comme une ombre.

Avec des
besoins faci-
les à satisfai-
re.

§. 2. J'exige donc qu'elle paroisse moins occupée du soin de prévenir les maux, dont il peut être menacé; qu'elle s'en repose quelque peu sur lui; & qu'elle se contente de mettre à sa portée toutes les choses nécessaires à ses besoins.

Dans cette abondance la Statue forme des désirs, mais elle a dans le moment toujours de quoi se satisfaire. Toute la nature semble encore veiller sur elle: à peine à-t-elle permis que son repos fût interrompu par le moindre malaise, qu'elle paroît s'en repentir, & qu'elle donne tous ses soins à prévenir une plus grande inquiétude. Par

cette vigilance, elle la met à l'abri de bien des maux, mais aussi elle la frustre de bien des plaisirs. Le malaise est léger, le désir qui le fuit est peu de chose, la promptè jouissance ne permet pas qu'aucun besoin augmente considérablement, & le plaisir, qui en fait tout le prix, est proportionné à la foiblesse du besoin.

Le repos de notre Statue étant aussi peu troublé, l'équilibre s'entretient presque toujours également dans toutes les parties de son corps, & son tempérament souffre à peine quelque altération. Elle doit, par conséquent, se conserver longtems :

mais elle vit dans un degré bien foible , & qui n'ajoute à l'existence que le moins qu'il est possible.

Difficiles à
satisfaire.

§. 3. Changeons la scene , & supposons que la Statue ait des obstacles à surmonter , pour obtenir la possession de ce qu'elle désire. Alors les besoins subsistent longtems avant d'être soulagés. Le malaise , foible dans son origine , devient insensiblement plus vif ; il se change en inquiétude, il se termine quelquefois à la douleur.

Tant que l'inquiétude est légère , le désir à peu de force : la Statue se sent peu pressée de jouir : une Sensation vive peut

la distraire & suspendre sa peine. Mais le désir augmente avec l'inquiétude ; il vient un moment, où il agit avec tant de violence, qu'on ne trouve de remède que dans la jouissance : il se change en passion.

§. 4. La première fois que la Statue satisfait à un besoin, elle ne devine pas qu'elle doive l'éprouver encore. Le besoin soulagé, elle s'abandonne à sa première tranquillité.

La Statue
encore sans
prévoyance.

Ainsi, sans précaution pour l'avenir, elle ne songe qu'au présent ; elle ne songe qu'à écarter la peine que produit un besoin, au moment qu'elle souffre.

Comment
elle - en de-
vient capable.

§. 5. Elle demeure à peu près dans cet état , tant que ses besoins sont foibles , en petit nombre , & qu'elle trouve peu d'obstacles à les soulager. Accoutumée à régler ses désirs sur l'intérêt , qui naît du contraste des plaisirs & des peines , il n'y a que l'expérience des maux qu'elle souffre , pour ne les avoir pas prévus , qui puisse lui faire porter ses vues au-delà de sa situation présente. Le passé peut seul lui apprendre à lire dans l'avenir.

Elle ne peut donc remarquer la fréquence de ses besoins , & les tourmens qu'elle a essuyés , toutes les fois qu'elle n'a pas eu

assez tôt de quoi y remédier ; qu'elle ne se fasse bientôt une habitude de les prévoir , & de prendre des précautions pour les prévenir , ou pour les soulager de bonne heure. Dans le tems même , où elle n'a pas le moindre malaïse , l'imagination lui rappelle tous les maux auxquels elle a été exposée , & les lui représente comme prêts à l'accabler encore. Aussitôt elle ressent une inquiétude de la même espèce , que celle que le besoin pourroit produire ; elle souffre d'avance quelque chose de semblable à ce qu'elle souffriroit , si le besoin étoit présent.

Combien l'imagination ne la

rendroit-elle pas malheureuse ; si elle bornoit là ses effets ! Mais elle lui retrace bientôt les objets , qui ont servi plusieurs fois à la soulager. Dès-lors elle lui fait presque goûter les mêmes plaisirs , que la jouissance ; & l'on diroit qu'elle ne lui a donné de l'inquiétude pour un mal éloigné , qu'afin de lui procurer une jouissance , qui anticipe sur l'avenir.

Ainsi , tandis que la crainte la menace de maux semblables à ceux qu'elle a déjà soufferts , l'espérance la flatte de les prévenir , ou d'y remédier : l'une & l'autre lui dérobent à l'envi le sentiment du moment présent ,

pour l'occuper d'un tems , qui n'est point encore , ou qui même ne fera jamais ; & de ces deux passions naissent le besoin de précautions , & l'adresse à en prendre. Elle passe donc , tour à tour de l'une à l'autre , suivant que les dangers se répètent , & qu'ils sont plus ou moins difficiles à éviter ; & ces passions acquièrent tous les jours de nouvelles forces. Elle s'effraye ou se flatte à tout propos. Dans l'espérance , l'imagination lui leve tous les obstacles , lui présente les objets par les plus beaux côtés , & lui fait croire qu'elle en va jouir : illusion qui souvent la rend plus heureuse , que la

jouissance. Dans la crainte, elle voit tous les maux ensemble, elle en est menacée, elle touche au moment où elle en doit être accablée, elle ne connoît aucun moyen de les éviter, & peut-être feroit-elle moins malheureuse de les ressentir.

C'est ainsi que l'imagination lui présente tous les objets, qui ont quelque rapport à l'espérance ou à la crainte. Tantôt l'une de ses passions domine, tantôt l'autre; & quelquefois elles se balancent si bien, qu'on ne sauroit déterminer laquelle des deux agit davantage. Destinées à rendre la Statue plus industrieuse sur les mesures nécessaires

tés à sa conservation, elles paroissent veiller à ce qu'elle ne soit ni trop heureuse, ni trop malheureuse.

§. 6. Instruite par l'expérience des moyens qui peuvent sou- Progrès de
sa raison à
cet égard. lager ou prévenir ses besoins, elle réfléchit sur les choix qu'elle a à faire. Elle examine les avantages & les inconvéniens des objets, qu'elle a jusqu'à présent fuis ou recherchés. Elle se rappelle les méprises où elle est tombée, pour s'être souvent déterminée trop à la hâte, & avoir obéi aveuglément au premier mouvement de ses passions. Elle regrette de ne s'être pas mieux conduite. Elle sent que désor-

mais il dépend d'elle de se régler d'après les connoissances qu'elle a acquises : & s'accoutumant à en faire usage , elle apprend peu à peu à résister à ses desirs , & même à les vaincre. C'est ainsi qu'intéressée à éviter la douleur , elle diminue l'empire des passions , pour étendre celui que la raison doit avoir sur sa volonté , & pour devenir libre (a).

L'ordre de
ses études est
déterminé par
ses besoins.

§. 7. Dans cette situation, elle étudie d'autant plus les objets , qui peuvent contribuer à ses plaisirs ou à ses peines , qu'elle fait avoir souffert , pour ne

(a) Voy. la Dissertation qui est à la fin de cet ouvrage.

les avoir pas assez connus; & que l'expérience lui prouve, qu'il est à sa disposition de les mieux connoître. Ainsi l'ordre de ses études est déterminé par ses besoins. Les plus vifs & les plus fréquens sont donc ceux, qui l'engagent dans les premières recherches qu'elle fait.

§. 8. Tel est le besoin de nourriture, comme plus nécessaire à sa conservation. En soulageant sa faim, elle renouvelle ses forces; & elle sent qu'il lui est important de les renouveler, pour jouir de toutes ses facultés. Tous ses autres besoins cedent à celui-là. La vue, le toucher, l'ouïe & l'odorat ne semblent faits que

Et principalement par le besoin de nourriture.

pour découvrir & procurer ce qui peut flatter le goût. Elle prend donc un nouvel intérêt à tout ce que la nature offre à ses regards. Sa curiosité ne se borne plus à démêler la couleur des objets, leur odeur, leur figure, &c. Si elle les étudie par ces qualités, c'est sur-tout pour apprendre à reconnoître ceux qui sont propres à la nourrir. Elle ne voit donc point un fruit, dont elle a mangé, elle ne le touche point, elle ne le sent point; sans juger s'il est bon ou mauvais au goût. Ce jugement augmente le plaisir qu'elle a de le voir, de le toucher, de le sentir; & ce sens contribue à lui rendre les autres

d'un plus grand prix. Il a surtout beaucoup d'analogie avec l'odorat. Le parfum des fruits l'intéressoit bien moins, avant qu'elle eût l'organe du goût; & le goût perdrait toute sa finesse, si elle étoit privée de l'odorat. Mais dès qu'elle a ces deux sens, leurs Sensations se confondent, & en deviennent plus délicieuses.

Elle donne à ses idées un ordre bien différent de celui qu'elles avoient auparavant; parce que le besoin qui détermine ses facultés, est lui-même bien différent de ceux qui l'ont mue jusqu'alors. Elle s'applique avec intérêt à des objets, auxquels

elle n'avoit point encore donné d'attention ; & ceux dont elle peut se nourrir, font auffi ceux qu'elle distingue en plus de classes. Elle s'en fait des idées complexes, en les considérant comme ayant telle couleur, telle odeur, telle forme & telle saveur à la fois ; & elle se forme à leur occasion des idées abstraites & générales, en considérant les qualités qui sont communes à plusieurs.

Jugemens
qui donnent
plus d'étendue
à ce besoin.

§. 9. Elle les compare les uns avec les autres, & elle désire d'abord de se nourrir par préférence de ces fruits, où elle se souvient d'avoir trouvé un goût, qui lui a plu davantage. Dans

la suite elle s'accoutume peu à peu à cette nourriture ; & l'habitude qu'elle s'en fait , devient quelquefois si grande , qu'elle influe autant dans son choix , que le plaisir même.

Elle mêle donc bientôt des jugemens au plaisir qu'elle trouve à en faire usage. Si elle n'en mêloit pas , elle ne seroit portée à manger , que pour se nourrir. Mais ce jugement , *il est bon , il est excellent , il est meilleur que tout autre* , lui fait un besoin de la Sensation qu'un fruit peut produire. Ce qui suffit alors à la nourrir , ne suffit pas à son plaisir. Il y a en elle deux besoins , l'un causé par la privation de

nourriture ; l'autre par la privation d'une faveur qui mérite la préférence ; & ce dernier est une faim , qui la trompe quelquefois , & qui la fait manger au-delà du nécessaire.

Excès où tombe la Statue.

§. 10. Cependant son goût se blasé pour certains fruits : alors ou elle s'en dégoûte tout-à-fait ; ou si elle désire encore d'en manger , ce n'est plus que par habitude. Dans ce dernier cas , elle s'en nourrit , en espérant toujours de le savourer , comme elle a fait auparavant. Elle y est si fort accoutumée , qu'elle s' imagine toujours , qu'elle va retrouver un plaisir , pour lequel elle n'est plus faite ; & cette
idée

idée contribue à entretenir son désir.

Frustrée dans son espérance, son désir n'en devient que plus violent. Elle fait de nouveaux essais, & elle en fait jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de continuer. C'est ainsi que les excès où elle tombe, ont souvent pour cause une habitude contractée, & l'ombre d'un plaisir que l'imagination lui retrace sans cesse, & qui lui échape toujours.

§. II. Elle en est punie. La douleur l'avertit bientôt que le but du plaisir n'est pas uniquement de la rendre heureuse pour le moment, mais encore de con-

Elle en est punie.

courir à sa conservation ; ou plutôt de rétablir ses forces , pour lui rendre l'usage de ses facultés : car elle ne fait pas ce que c'est que se conserver.

Combien il étoit nécessaire de l'avertir par la douleur,

§. 12. Si la nature , par affection pour elle , n'eût attaché à ces effets que des sentimens agréables , elle l'eût trompée , & se fût trompée elle-même : la Statue , croyant chercher son bonheur , n'eût couru qu'à sa perte.

Mais ces avertissemens ne peuvent se répéter , qu'elle n'apprenne enfin qu'elle doit mettre un frein à ses desirs. Car rien n'est si naturel que de regarder , comme l'effet d'une chose , ce

qui vient constamment à sa suite.

Dès-lors elle n'éprouvera plus de pareils désirs , que l'imagination ne lui retrace aussitôt tous les maux qu'elle a soufferts. Cette vue lui fait craindre jusqu'aux objets qui lui plaisent davantage ; & elle est entre deux inquiétudes , qui se combattent.

Si l'idée des peines se réveille avec peu de vivacité , la crainte sera foible , & ne fera que peu de résistance. Si elle est vive , la crainte sera forte , & tiendra plus longtems en suspens. Enfin cette idée pourra être à un point , où éteignant tout-à-fait le désir , elle inspirera du dégoût

pour un objet, qui avoit été sou-
haité avec ardeur.

C'est ainsi que voyant tout à la fois du plaisir & du danger, à préférer les fruits qu'elle aime davantage, elle apprendra à se nourrir avec plus de choix; & que trouvant plus d'obstacles à satisfaire ses désirs, elle en sera exposée à des besoins plus grands. Car ce n'est pas assez, qu'elle remédie à l'inquiétude causée par le besoin de nourriture; il faut encore qu'elle apaise l'inquiétude que produit la privation d'un plaisir, & qu'elle l'apaise sans danger.



CHAPITRE II.

De l'état d'un homme abandonné à lui-même, & comment les accidens auxquels il est exposé, contribuent à son instruction.

§. I. **L**A Statue étant instruite des objets propres à la nourrir, fera plus ou moins occupée du soin de sa nourriture, suivant les obstacles qu'elle aura à surmonter. Ainsi nous pouvons la supposer dans un séjour, où toute entière à ce besoin, elle n'acqueroit point d'autres connoissances.

Circonstances où la Statue ne se borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir.

Si nous diminuons les obstacles , elle fera aussitôt appelée par les plaisirs , qui s'offrent à chacun de ses sens. Elle s'intéressera à tout ce qui les frappe. Par conséquent , tout entretiendra sa curiosité , l'excitera , l'augmentera ; & elle passera tour à tour de l'étude des objets propres à la nourrir , à l'étude de tout ce qui l'environne.

Elle s'étudie. §. 2. Tantôt la curiosité la porte à s'étudier elle-même. Elle observe ses sens , les impressions qu'ils lui transmettent ; ses plaisirs , ses peines ; ses besoins ; les moyens de les satisfaire ; & elle se fait une espece de plan de ce qu'elle a à fuir ou à rechercher.

§. 3. D'autres fois elle étudie Elle étudie les objets. plus particulièrement les objets qui attirent son attention. Elle en fait différentes classes, suivant les différences qu'elle y remarque ; & le nombre de ses notions abstraites augmente , à proportion que sa curiosité est excitée par le plaisir de voir , de sentir , de goûter , d'entendre , de toucher.

La curiosité lui fait-elle porter les yeux sur les animaux : elle voit qu'ils se meuvent & se nourrissent , comme elle ; qu'ils ont des organes , pour saisir ce qui leur convient ; des yeux , pour se conduire ; des armes , pour attaquer , ou pour se défen-

dre ; de l'agilité ou de l'adresse , pour échaper au danger ; de l'industrie , pour tendre des pièges : & elle les distingue par la figure , les couleurs , & sur-tout par les qualités , qui l'étonnent davantage.

Surprise des combats qu'ils se livrent , elle l'est bien plus encore ; lorsqu'elle remarque que les plus foibles déchirés par les plus forts, répandent leur sang, & perdent tout mouvement. Cette vue lui peint sensiblement le passage de la vie à la mort : mais elle ne pense pas qu'elle puisse être destinée à finir de la même manière. La vie lui paroît une chose si naturelle , qu'elle n'i-

imagine pas comment elle en pourroit être privée. Elle fait seulement qu'elle est exposée à la douleur ; qu'il y a des corps, qui peuvent l'offenser, la déchirer. Mais l'expérience lui a appris à les connoître & à les éviter.

Elle vit donc dans la plus grande sécurité, au milieu des animaux qui se font la guerre. L'univers est un théâtre, où elle n'est que spectateur ; & elle ne prévoit pas, qu'elle en doive jamais ensanglanter la scène.

§. 4. Cependant un ennemi vient à elle. Ignorant le péril qui la menace, elle ne songe point à l'éviter, & elle en fait une cruelle expérience. Elle se

*Accidens
auxquels elle
est exposée.*

défend. Heureusement assez forte pour se soustraire à une partie des coups qui lui sont portés, elle échape : elle n'a reçu que des blessures peu dangereuses. Mais l'idée de cet animal reste présente à sa mémoire ; elle se lie à toutes les circonstances, où elle en a été assaillie. Est-ce dans un bois ? la vue d'un arbre, le bruit des feuilles mettra sous ses yeux l'image du danger. Elle a une vive frayeur, parce qu'elle est foible ; elle la sent se renouveler, parce qu'elle ignore encore les précautions que sa situation demande ; tout devient pour elle un objet de terreur, parce que l'idée du péril est si

fort liée à tout ce qu'elle rencontre , qu'elle ne fait plus discerner ce qu'elle doit craindre. Un mouton l'épouvante , & pour oser l'attendre , il lui faudroit un courage, qu'elle ne peut encore avoir.

Revenue de son premier trouble , elle est presque étonnée de voir des animaux qui fuyent devant elle. Elle les voit fuir encore , & elle s'assure enfin qu'elle n'en a rien à craindre.

A peine commence-t-elle à secouer son inquiétude , que son premier ennemi reparoît , ou qu'elle est même attaquée par un autre. Elle échape encore , non sans en avoir reçu quelque offense.

Comment
elle apprend à
s'en garantir.

§. 5. Ces fortes d'accidens l'inquietent , la troublent à proportion qu'ils se multiplient davantage , & que les suites en font plus fâcheuses. La frayeur qu'elle en a , occasionne dans toutes les parties de son corps de violens frémiffemens. Les dangers passent , mais les frémiffemens durent , ou se renouvellent à chaque instant , & en retracent l'image. Incapable de faire la différence des circonstances , suivant qu'il est plus ou moins probable qu'elle est à l'abri de pareils évènements , elle a la même inquiétude pour un péril éloigné , & pour celui qui la menace de près : souvent même

elle en a une plus grande. Elle les fuit également tous deux ; parce qu'elle sent toute sa foiblesse, quand elle a attendu trop tard, pour se garantir. Ainsi sa crainte devenant plus active que son espérance, elle en fuit davantage les mouvemens ; & elle prend bien plus de précautions contre les maux, auxquels elle est exposée, que de mesures pour obtenir les biens dont elle peut jouir. Elle s'applique donc à reconnoître les animaux, qui lui font la guerre; elle fuit les lieux, qu'ils paroissent habiter : elle juge de ce qu'elle en a à craindre par les coups qu'elle leur voit porter à

ceux qui sont foibles comme elle. La frayeur de ces derniers redouble la sienne ; leur fuite , leurs cris l'avertissent du danger qui la menace. Tantôt elle s'étudie à l'éviter par adresse : tantôt elle se fait pour sa défense de tout ce que le hazard lui présente ; supplée par industrie , mais avec bien de la lenteur , aux armes que la nature lui a refusées ; apprend peu à peu à se défendre ; fort victorieuse du combat ; & flattée de ses succès, elle commence à se sentir un courage qui la met quelquefois au dessus du péril , ou qui même la rend téméraire. Alors tout prend pour elle une face nou-

velle ; elle a de nouvelles vues , de nouveaux intérêts : sa curiosité change d'objets ; & souvent plus occupée de sa défense , que du besoin de nourriture , elle ne s'applique qu'à combattre avec avantage.

§. 6. Elle est bientôt exposée à de nouveaux maux. La saison change presque tout à coup , les plantes se dessèchent , le pays devient aride , & elle respire un air qui la blesse de toute part ; elle apprend à se vêtir de tout ce qui peut entretenir sa chaleur , & à se réfugier dans les lieux , où elle est plus à l'abri des injures du ciel.

Autres accidens.

Cependant souvent exposée à

souffrir longtems par la privation de toute sorte de nourriture , c'est alors qu'elle use de la supériorité que l'adresse ou la force lui donne sur quelques animaux : elle les attaque , les saisit , les dévore. N'ayant plus d'autre moyen pour se nourrir , elle imagine des ruses , des armes : & elle réussit d'autant plus dans cet art , que le combat lui devient aussi essentiel que la nourriture. La voilà donc en guerre avec tous les animaux , soit pour attaquer , soit pour se défendre.

C'est ainsi que l'expérience lui donne des leçons , qu'elle lui fait souvent payer de son sang.

Mais

Mais pouvoit-elle l'instruire à moins de frais ?

§. 7. Se nourrir , se précautionner contre tout accident , ou s'en défendre , & satisfaire sa curiosité : voilà tous les besoins naturels de notre Statue. Ils déterminent tour à tour ses facultés , & ils sont le principe des connoissances qu'elle acquiert. Tantôt supérieure aux circonstances , elle ouvre une libre carrière à ses désirs ; d'autres fois subjuguée par les circonstances , elle trame elle-même ses malheurs. Si les succès sont traversés par des revers , les revers sont aussi réparés par des succès ; & les objets semblent tour à tour

Conclusions

conspirer à ses peines & à ses plaisirs. Elle flotte donc entre la confiance & l'incertitude , & traînant ses espérances & ses craintes , elle touche d'un moment à l'autre à son bonheur & à sa ruine. L'expérience seule la met insensiblement au dessus des dangers , l'éleve aux connoissances nécessaires à sa conservation , & lui fait contracter toutes les habitudes , qui la doivent gouverner. Mais comme sans expérience , il n'y auroit point de connoissances ; il n'y auroit point d'expérience sans les besoins , & il n'y auroit point de besoins sans l'alternative des plaisirs & des peines. Tout est donc le

fruit du principe que nous avons établi , dès l'entrée de cet ouvrage.

Nous allons traiter des jugemens que la Statue porte des objets , suivant la part qu'ils ont à ses plaisirs ou à ses peines.

CHAPITRE III.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté & de la beauté des choses.

§. I. **L**ES mots *bonté & beauté* expriment les qualités , par où les choses contri-

Définition
des mots *bonté & beauté.*

buent à nos plaisirs. Par conséquent , tout être sensible a. des idées d'une bonté & d'une beauté relatives à lui.

En effet on appelle *bon* tout ce qui plaît à l'odorat ou au goût ; & on appelle *beau* , tout ce qui plaît à la vue , à l'ouïe ou au toucher.

Le bon & le beau sont encore relatifs aux passions & à l'esprit. Ce qui flatte les passions est bon ; ce que l'esprit goûte est beau ; & ce qui plaît en même tems aux passions & à l'esprit , est bon & beau tout ensemble.

La Statue a
des idées du
bon & du
beau.

§. 2. Notre Statue connoît des odeurs & des saveurs agréables , & des objets qui flattent

ses passions : elle a donc des idées du bon. Elle connoît aussi des objets qu'elle voit, qu'elle entend, qu'elle touche, & que son esprit conçoit avec plaisir : elle a donc encore des idées du beau.

§. 3. Une conséquence qui se présente, c'est que le bon & le beau ne sont point absolus : ils sont relatifs au caractère de celui qui en juge, & à la manière dont il est organisé (*a*).

Le bon & le beau ne sont pas absolus.

(*a*) Il ne faut pas perdre de vue le titre de ce Chapitre. Nous considérons un homme qui vit seul, & nous ne cherchons pas quelle est la bonté & la beauté des choses, nous cherchons seulement les jugemens qu'il en peut porter. Tout ce qu'il jugera bon, ne sera pas moralement bon ; comme tout ce qu'il jugera beau, ne sera pas réellement beau.

Ils se prê-
tent mutuel-
lement des se-
cours,

§. 4. Le bon & le beau se prê-
tent des secours mutuels. Une
pêche que voit la Statue, lui
plaît par la vivacité des couleurs:
elle est belle à ses yeux. Aussitôt
la faveur s'en retrace à son ima-
gination. elle est vue avec plus
de plaisir, elle en est plus belle.

La Statue mange cette pêche;
alors le plaisir de la voir se mêle
à celui de la goûter : elle en est
meilleure.

L'utilité con-
tribue à l'un
& à l'autre.

§. 5. L'utilité contribue à la
bonté & à la beauté des choses.
Les fruits bons & beaux par le
seul plaisir de les voir & de les
savourer, sont meilleurs & plus
beaux, lorsque nous pensons
qu'ils sont propres à rétablir nos
forces.

§. 6. La nouveauté & la rareté y contribuent aussi : car l'étonnement que donne un objet déjà bon & beau par lui même, joint à la difficulté de le posséder, augmente le plaisir d'en jouir.

La nouveauté & la rareté y contribuent aussi.

§. 7. La bonté & la beauté des choses consistent dans une seule idée, ou dans une multitude d'idées, qui ont certains rapports entr'elles. Une seule saveur, une seule odeur peuvent être bonnes : la lumière est belle, un son pris tout seul peut être beau.

Deux sortes de bontés & de beautés.

Mais lorsqu'il y a multitude d'idées, un objet est meilleur ou plus beau, à proportion que les idées se démêlent davantage.

& que leurs rapports font mieux apperçus : car on jouit avec plus de plaisir. Un fruit où l'on reconnoît plusieurs saveurs , également agréables , est meilleur qu'une seule de ces saveurs : un objet dont les couleurs se prêtent mutuellement de l'éclat , est plus beau que la lumière seule.

Les organes ne peuvent saisir distinctement qu'un certain nombre de Sensations ; l'esprit ne peut comparer à la fois qu'un certain nombre d'idées : une trop grande multitude fait confusion. Elle nuit donc au plaisir , & par conséquent , à la bonté & à la beauté des choses.

Une

Une petite quantité de Sensations ou d'idées se confondent encore, si quelqu'une domine trop sur les autres. Il faut donc pour la plus grande bonté & pour la plus grande beauté, que le mélange en soit fait suivant certaines proportions.

§. 8. C'est à l'exercice de ses organes & de son esprit, que notre Statue doit l'avantage d'embrasser plus d'idées & plus de rapports. Le bon & le beau sont donc encore relatifs à l'usage qu'elle a appris à faire de ses facultés. Telle chose qui dans un tems à été fort bonne ou fort belle, cessera de l'être; tandis qu'une autre à laquelle elle n'a-

Comment
la Statue y est
sensible.

voit donné aucune attention ; deviendra de la plus grande bonté ou de la plus grande beauté.

En cela , comme en toute autre chose , elle ne jugera que par rapport à elle. D'abord elle prend ses modeles dans les objets qui contribuent plus directement à son bonheur ; ensuite elle juge des autres objets par ces modeles , & ils lui paroissent plus beaux , lorsqu'ils leur ressemblent davantage. Car après cette comparaison , elle trouve à les voir un plaisir qu'elle n'avoit point goûté jusqu'alors. Un arbre , par exemple , chargé de fruits lui plaît , & lui rend agréable la vue d'un autre qui

n'en porte point, mais qui a quelque ressemblance avec lui.

§. 9. Il n'est pas possible d'imaginer tous les différens jugemens qu'elle portera suivant les circonstances: ce seroit d'ailleurs une recherche assez inutile. Il suffit d'observer qu'il y a pour elle, comme pour nous, une bonté & une beauté réelles ou arbitraires; & que si elle a à ce sujet moins d'idées, c'est qu'aussi elle a moins de besoins, moins de connoissances & moins de passions.

Pourquoi elle a à ce sujet moins d'idées que nous.



CHAPITRE IV.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter des objets dont il dépend.

La Statue
croit que tout
ce qui agit
sur elle, agit
avec dessein.

§. I. **L**A Statue sent à chaque instant la dépendance, où elle est de tout ce qui l'environne. Si les objets répondent souvent à ses vœux, ils traversent presque aussi souvent ses projets : ils la rendent malheureuse, ou ne lui accordent qu'une partie du bonheur qu'elle désire.

Persuadée qu'elle ne fait rien,

fans avoir intention de le faire ; elle croit voir un deſſein, partout où elle découvre quelque action. En effet elle n'en peut juger que d'après ce qu'elle remarque en elle-même ; & il lui faudroit bien des obſervations, pour parvenir à mieux régler ſes jugemens. Elle penſe donc que ce qui lui plaît, a en vue de lui plaire ; & que ce qui l'offenſe, a en vue de l'offenſer. Par-là ſon amour & ſa haine deviennent des paſſions d'autant plus violentes, que le deſſein de contribuer à ſon bonheur ou à ſon malheur, ſe montre plus ſenſiblement dans tout ce qui agit ſur elle.

§. 2. Alors elle ne ſe borne ſuperſtitious,

où ce préjugé
entraîne.

plus à désirer la jouissance des plaisirs , que les objets peuvent lui procurer ; & l'éloignement des peines , dont ils la menacent : elle souhaite qu'ils aient intention de la combler de biens ; & de détourner de dessus sa tête toute sorte de maux : elle souhaite en un mot qu'ils lui soient favorables , & ce désir est une sorte de prière.

Elle s'adresse en quelque sorte au soleil ; & parce qu'elle juge que s'il l'éclaire & l'échauffe , il a dessein de l'éclairer & de l'échauffer ; elle le prie de l'éclairer & de l'échauffer encore. Elle s'adresse aux arbres , & elle leur demande des fruits , ne dou-

tant pas qu'il dépend d'eux d'en porter ou de n'en pas porter. En un mot elle s'adresse à toutes les choses dont elle croit dépendre.

Souffre-t-elle sans en découvrir la cause dans ce qui frappe ses sens ? elle s'adresse à la douleur, comme à un ennemi invisible, qu'il lui est important d'appaîser. Ainsi l'univers se remplit d'êtres visibles & invisibles, qu'elle prie de travailler à son bonheur.

Telles sont ses premières idées, lorsqu'elle commence à réfléchir sur sa dépendance. D'autres circonstances donneront lieu à d'autres jugemens,

*Traité des
Systèmes, Ch.
de la Divina-
tion.*

& multiplieront ses erreurs. J'ai fait voir ailleurs les égaremens, où l'on peut être entraîné par la superstition : mais je renvoye aux ouvrages des Philosophes éclairés, pour s'instruire des découvertes que la raison bien conduite peut faire à ce sujet.

C H A P I T R E V.

De l'incertitude des jugemens que nous portons sur l'existence des qualités sensibles.

Nos jugemens sur l'existence des qualités sensibles, pour-

§. I. **N**O T R E Statue, je le suppose, se souvient qu'elle a été elle-même

son, faveur, odeur, couleur : elle fait combien elle a eu de peine à s'accoutumer à rapporter ces Sensations au dehors. Y a-t-il donc dans les objets des sons, des saveurs, des odeurs, des couleurs ? Qui peut l'en assurer ? Ce n'est certainement ni l'ouïe, ni l'odorat, ni le goût, ni la vue : ces sens par eux-mêmes ne peuvent l'instruire que des modifications qu'elle éprouve. Elle n'a d'abord senti que son être, dans les impressions dont ils sont susceptibles ; & s'ils les lui font aujourd'hui sentir dans les corps, c'est qu'ils ont contracté l'habitude de juger d'après le témoignage du tact.

roient abso-
lument être
faux.

Y a-t-il donc au moins de l'étendue ? Mais lorsqu'elle a le sentiment du toucher , qu'apperçoit-elle si ce n'est encore ses propres modifications ? Le toucher n'est donc pas plus croyable que les autres sens : & puisqu'on reconnoît que les sons , les saveurs, les odeurs & les couleurs n'existent pas dans les objets , il se pourroit que l'étendue n'y existât pas davantage (a).

(a) Si il n'y a point d'étendue , dira-t-on peut-être , il n'y a point de corps. Je ne dis pas qu'il n'y a point d'étendue , je dis seulement que nous ne l'appercevons que dans nos propres Sensations. D'où il s'ensuit que nous ne voyons point les corps en eux-mêmes. Peut-être sont-ils étendus , & même savoureux , sonores , colorés , odoriférans : peut-être ne sont-ils rien de tout cela. Je ne soutiens ni l'un ni l'autre ; & j'attends qu'on

§. 2. La Statue ne s'arrêtera vraisemblablement pas à ces doutes. Peut être les jugemens, dont elle s'est fait une habitude,

Plus de certitude à cet égard nous seroit inutile.

ait prouvé qu'ils sont ce qu'ils nous paroissent, ou qu'ils sont toute autre chose.

N'y eût-il point d'étendue, ce ne seroit donc pas une raison pour nier l'existence des corps. Tout ce qu'on pourroit & devoit raisonnablement inférer, c'est que les corps sont des êtres qui occasionnent en nous des Sensations, & qui ont des propriétés sur lesquelles nous ne saurions rien assurer.

Mais, insistera-t-on, il est décidé par l'Écriture que les corps sont étendus, & vous rendez au moins la chose douteuse.

Si cela est, la Foi rend certain ce qui est douteux en Philosophie, & il n'y a point là de contradiction. En pareil cas le Philosophe doit douter, quand il consulte sa raison; comme il doit croire, quand la révélation l'éclaire. Mais l'Écriture ne décide rien à ce sujet. Elle suppose les corps étendus, comme elle les suppose colorés, sonores, &c. & certainement c'est-là une de ces questions, que Dieu a voulu abandonner aux disputes des Philosophes.

ne lui permettront -ils pas de les former. Elle en seroit cependant plus capable que nous, parce qu'elle fait mieux comment elle a appris à voir , à entendre , à sentir , à goûter , à toucher. Quoi qu'il en soit , il lui est inutile d'avoir plus de certitude à cet égard. L'apparence des qualités sensibles suffit pour lui donner des désirs , pour éclairer sa conduite, & pour faire son bonheur ou son malheur ; & la dépendance où elle est des objets auxquels elle est obligée de les rapporter , ne lui permet pas de douter qu'il existe des êtres hors d'elle. Mais quelle est la nature de ces êtres ? Elle l'ignore , &

nous l'ignorons nous-mêmes.
 Tout ce que nous savons, c'est
 que nous les appellons *corps*.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les idées abstraites & générales, que peut acquérir un homme qui vit hors de toute société.

L'HISTOIRE que nous venons de faire des connoissances de notre Statue, montre sensiblement comment elle distribue les êtres en différentes classes, suivant leurs rapports à ses besoins; &, par con-

féquent , comment elle se fait des notions abstraites & générales. Mais pour mieux connoître la nature de ses idées , il est important d'entrer dans de nouveaux détails.

La Statue n'a point d'idée générale, qui n'ait été particulière

§. 1. Elle n'a point d'idée générale , qui n'ait d'abord été particulière. L'idée générale d'orange, par exemple , n'est dans son origine que l'idée de telle orange.

En quoi consiste l'idée qu'elle a d'un objet présent.

§. 2. L'idée particulière , lorsqu'un objet est présent aux sens , c'est la collection de plusieurs qualités qui se montrent ensemble. L'idée de telle orange c'est la couleur , la forme , la saveur , l'odeur , la solidité , le poids , &c.

§. 3. Cette idée particulière, ^{D'un objet absent.} quand l'objet n'agit plus sur les sens, c'est le souvenir qui reste de ce qu'on a connu à la vue, au goût, à l'odorat, &c. Fermez les yeux; l'idée de la lumière est le souvenir d'une impression que vous avez éprouvée; ne touchez rien; l'idée de solidité est le souvenir de la résistance que vous avez rencontrée, en maniant des corps: ainsi du reste.

§. 4. Substitutions successivement, & une à une, plusieurs ^{Comment de particulières ses idées deviennent générales.} oranges à la première, & qu'elles soient toutes semblables; notre Statue croira toujours voir la même, & elle n'aura à ce su-

jet qu'une idée particuliere.

En voit - elle deux à la fois ?
 Aussitôt elle reconnoît dans chacune la même idée particuliere, & cette idée devient un modele, auquel elle les compare, & avec lequel elle voit qu'elles conviennent l'une & l'autre. Elle découvrira de la même maniere que cette idée est commune à trois, quatre, cinq, six oranges, & elle la rendra aussi générale qu'elle peut l'être.

L'idée particuliere d'un cheval & celle d'un oiseau deviendront également générales, lorsque les circonstances feront comparer plusieurs chevaux & plusieurs oiseaux ; & ainsi de tous
 les

les objets sensibles.

Ayant les notions générales d'orange , de cheval , d'oiseau ; notre Statue les distinguera , par la même raison , qu'elle distingue une orange d'un oiseau , un oiseau d'un cheval. Elle rapportera donc chacun de ces individus au modèle général dont elle s'est fait l'idée, c'est-à-dire , à la classe , à l'espece à laquelle il appartient.

Or , comme un modèle qui convient à plusieurs individus , est une idée générale ; de même deux , trois modèles , sous lesquels on arrange des individus tout différens , sont différentes classes , ou , pour parler le lan-

gage des Philosophes, différentes especes de notions générales.

Comment
d'une idée
générale elle
descend à de
moins géné.
rales.

§. 5. Lorsqu'elle jette les yeux sur une campagne, elle apperçoit quantité d'arbres, dont elle ne remarque point encore la différence; elle voit seulement ce qu'ils ont de commun: elle voit qu'ils portent chacun des branches, des feuilles, & qu'ils sont arrêtés à l'endroit où ils croissent. Voilà le modele de l'idée générale d'arbre.

Elle va ensuite des uns aux autres: elle observe la différence des fruits, elle se fait des modes, par où elle distingue autant de sortes d'arbres, qu'elle

remarque d'espèces de fruits ; & ce sont-là des idées moins générales que la première.

Elle se fera de même l'idée générale d'animal , si elle voit dans l'éloignement plusieurs animaux , dont la différence lui échappe ; & elle les distinguera en plusieurs espèces , lorsqu'elle sera à portée de voir en quoi ils diffèrent.

§. 6. Elle généralise donc davantage , à proportion qu'elle voit d'une manière plus confuse ; & elle se fait des notions moins générales , à proportion qu'elle démêle plus de différence dans les choses (*a*).

Elle généralise, à proportion qu'elle voit plus confusément,

(*a*) La distribution des êtres en différentes

D'abord toutes les pommes ; par exemple , lui paroissent conformes au même modele. Mais dans la suite elle ne trouve pas à chacune une faveur également agréable. Dès - lors le désir du plaisir & la crainte du dégoût les lui font comparer , sous les rapports qu'elle y peut découvrir : elle apprend à les distinguer à la vue , à l'odorat , au

especes n'a donc pour principe , que l'imperfection de notre maniere de voir. Elle n'est donc pas fondée dans la nature des choses , & les Philosophes ont eu tort de vouloir déterminer l'essence de chaque espece d'être. Voilà cependant ce qui a été de tout tems l'objet de leurs recherches. Cette erreur vient de ce qu'ils étoient persuadés que nos idées avoient été gravées en nous par la main d'un Dieu , qui , avant de nous les donner , avoit sans doute consulté la nature des choses.

toucher ; elle s'en forme différens modeles propres à éclairer son choix ; & elle les distribue en autant de classes , qu'elle y remarque de différences.

§. 7. Quant aux objets qui ne l'intéressent ni par le plaisir , ni par la peine , ils restent confondus dans la foule , & elle n'en acquiert aucune connoissance.

Objets dont elle ne prend aucune connoissance.

Il ne faut que réfléchir sur nous , pour se convaincre de cette vérité. Tous les hommes ont les mêmes Sensations ; mais le peuple occupé à des travaux pénibles , l'homme du monde tout entier à des objets frivoles , & le Philosophe , qui s'est fait un besoin de l'étude de la na-

ture , ne font sensibles ni aux mêmes plaisirs , ni aux mêmes peines. Aussi tirent-ils des mêmes Sensations des connoissances bien différentes.

Dans quel ordre elle se fait des idées d'espece.

§. 8. Voici donc l'ordre dans lequel notre Statue se fait des idées d'espece. D'abord elle n'apperçoit que les différences les plus sensibles , & elle a des idées très-générales, mais en petit nombre.

Si c'est la couleur , qui la frappe davantage , elle ne fera qu'une classe de plusieurs especes de fleurs: si c'est le volume , un levreau & un chat ne seront pour elle qu'une seule espece d'animal.

Les besoins lui donnant ensuite occasion de considérer les objets par d'autres qualités, elle fera des especes subordonnées aux premières. D'une notion générale il s'en formera plusieurs qui le seront moins.

Elle passe donc tout d'un coup des idées particulières aux plus générales; d'où elle descend à de moins générales, à mesure qu'elle remarque la différence des choses. C'est ainsi qu'un enfant, après avoir appelé *or* tout ce qui est jaune, acquiert ensuite les idées de cuivre, de tombac; & d'une idée générale en fait plusieurs qui le sont moins.

§. 9. Par la génération de ces Son igno-

rance sur la
nature des
choses,

idées, il est évident qu'elles ne présenteront à notre Statue que des qualités différemment combinées. Elle voit, par exemple, la solidité, l'étendue, la divisibilité; la figure, la mobilité, &c. réunies dans tout ce qu'elle touche; & elle a, par conséquent, l'idée de corps. Mais si on lui demandoit ce que c'est qu'un corps, & qu'elle pût répondre; elle en montreroit un, & diroit, *c'est cela*: c'est-à-dire, cela où vous trouvez tout à la fois de la solidité, de l'étendue, de la divisibilité, de la figure, &c.

Commune
aux Philoso-
phes,

§. 10. Un Philosophe répon-
droit; *c'est un être, une substance
étendue*

étendue, solide, &c. Comparons ces deux réponses, & nous verrons qu'il ne connoît pas mieux qu'elle la nature du corps. Son seul avantage, si c'en est un, c'est de s'être fait un langage, qui ne paroît savant, que parce qu'il n'est pas celui de tout le monde. Car dans le vrai, les mots *être, substance*, ne signifient rien de plus, que le mot *cela*.

§. 11. De là il faut conclure que les idées qu'elle a des objets sensibles, sont confuses; car j'appelle confuse toute idée qui ne représente pas d'une manière distincte toutes les qualités de son objet. Or il n'est point

Les idées qu'elle a des objets, sont confuses.

de corps , dont elle ait une connoissance aussi parfaite ; elle n'y voit que les propriétés , que les besoins lui donnent occasion d'y remarquer. Avec plus de sagacité elle en démêleroit un plus grand nombre , & si elle pouvoit pénétrer jusques dans la nature des êtres , elle n'en trouveroit pas deux parfaitement semblables. Elle ne suppose donc que plusieurs ne different point entr'eux , que parce qu'elle les voit confusément.

Ses idées abstraites font de deux especes :

§. 12. Quant à ses notions abstraites , il y en a de confuses & de distinctes.

Les uns sont confuses ;

Elle connoît , par exemple , assez bien un son , pour le dis-

tinguer d'une odeur, d'une saveur, & de tout autre son; mais il lui paroît simple, quoique multiple (*a*). Plusieurs couleurs, mêlées ensemble, ne produisent à son égard que l'apparence d'une seule. Il en est de même de toutes les impressions des sens. Elle ne démêle donc pas tout ce qu'elles renferment; & elle est encore plus éloignée de découvrir toutes les causes qui concourent à chaque Sensation. Elle n'a donc à ce sujet, que des notions fort confuses.

Mais ces mêmes Sensations

Les autres distinctes,

(*a*) Cela est évident du bruit, & n'est pas moins certain des sons harmoniques; car on a remarqué qu'il n'en est point qui ne soit triple.

lui donnent des idées de grandeur & de figure ; & si elle ne peut assurer quelle est précisément la grandeur & la figure des corps, ni déterminer exactement les rapports qu'ils ont entr'eux ; elle fait comment une grandeur peut être le double ou la moitié d'une autre, & elle connoît fort bien une ligne, un triangle, un quarré. Elle a donc, en pareil cas, des idées distinctes. Il suffit pour cela qu'elle considère les grandeurs, en faisant abstraction des objets.

Elle connoît
deux sortes
de vérités,

§. 13. De ces deux sortes d'idées naissent deux sortes de vérités. Lorsque la Statue remar-

que qu'un corps est triangulaire, elle porte un jugement qui peut devenir faux ; car ce corps peut changer de figure. Mais lorsqu'elle remarque qu'un triangle a trois côtés, son jugement est vrai, & le sera toujours ; puisque trois côtés déterminent l'idée du triangle. Elle apperçoit donc des vérités qui changent, où qui peuvent changer, toutes les fois qu'elle veut juger de ce que les choses font en elles-mêmes ; elle apperçoit au contraire des vérités qui ne changent point, toutes les fois qu'elle se borne à juger des idées distinctes & abstraites, qu'elle a des grandeurs.

Elle a , par conséquent , avec le seul secours des sens , des connoissances de toute espece.

C H A P I T R E V I I .

D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie.

Circonstances où le besoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame.

§. I. **N**O T R E Statue, comme nous l'avons remarqué , pourroit être si fort occupée du soin de sa nourriture , qu'elle n'auroit pas un moment à donner à l'étude des objets , dont elle étoit curieuse avant qu'elle eût l'organe du goût. Ne vivant que pour satisfaire à ce pressant besoin , les plaisirs des

autres sens n'auroient plus d'attrait pour elle : elle ne remarqueroit plus les objets, qui pourroient les produire. Sans étonnement, sans curiosité, elle cesseroit de réfléchir sur ce qu'elle a su, elle en oublieroit bientôt une partie, elle oublieroit comment elle a appris ce qu'elle fait encore ; & elle ne douteroit pas qu'elle n'eût toujours senti, entendu, vu & touché, comme elle sent, entend, voit & touche. Toute entiere à la recherche d'une nourriture, que je suppose extrêmement rare, elle meneroit une vie purement animale. A-t-elle faim ? elle se meut, elle va partout où elle se souvient d'a-

voir trouvé des alimens. Sa rai-
est-elle dissipée ? le repos devient
son besoin le plus pressant ; el-
le reste où elle est, elle s'endort.

Dans de pareilles circonstan-
ces , le besoin de nourriture en-
gourdit donc à certains égards
les facultés de son ame : il tour-
ne vers lui toute leur action. Il
est même vraisemblable , qu'au
lieu de se conduire d'après sa
propre réflexion , elle prendroit
des leçons des animaux , avec
qui elle vivroit plus familière-
ment. Elle marcheroit comme
eux , imiteroit leurs cris , brou-
teroit l'herbe , ou dévoreroit
ceux dont elle auroit la force de
se saisir. Nous sommes si fort

portés à l'imitation, qu'un Descartes à sa place n'apprendroit pas à marcher sur ses pieds : tout ce qu'il verroit, suffiroit pour l'en détourner.

§. 2. Tel étoit vraisemblablement le sort d'un enfant d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours, & qu'on trouva en 1694, dans les forêts qui confinent la Lithuanie & la Russie. Il ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-

Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie.

il d'une maniere bien barbare. Aussitôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état; mais il ne s'en souvint non plus, que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau.

pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun signe de raison.

§. 3. Quand on dit que cet enfant ne donnoit aucun signe de raison, ce n'est pas qu'il ne raisonnât suffisamment pour veiller à sa conservation; mais c'est que sa réflexion, jusqu'alors appliquée nécessairement à ce seul objet, n'avoit point eu occasion de se porter sur ceux, dont nous nous occupons. Il n'avoit aucune des idées que notre Statue a acquises, lorsqu'elle connoissoit d'autres besoins que celui

de chercher des alimens : il manquoit de toutes les connoissances que les hommes doivent à leur commerce réciproque. En un mot il paroissoit sans raison, non qu'absolument il n'en eût point, mais parce qu'il en avoit moins que nous.

§. 4. Quelquefois notre conscience, partagée entre un grand nombre de perceptions, qui agissent sur nous avec une force à peu près égale, est si foible, qu'il ne nous reste aucun souvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine sentons-nous pour lors que nous existons : des jours s'écouleroient comme des momens, sans que nous en fissions

Pourquoi il
oublia son
premier état.

la différence ; & nous éprouverions des milliers de fois la même perception , fans remarquer que nous l'avons déjà eue. Un homme qui a acquis beaucoup d'idées , & qui se les est rendues familières , ne peut pas demeurer longtems dans cette espece de létargie. Plus la provision de ses idées est grande , plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occasion de se réveiller , d'exercer son attention d'une maniere particuliere , & de le retirer de cet assoupissement. Cet enfant n'avoit pas un pareil secours. Ses facultés engourdies ne pouvoient être secouées , que par le besoin de

chercher de la nourriture ; & sa vie ressembloit à un sommeil , qui ne seroit interrompu que par des songes. Il étoit donc naturel qu'il oubliât son premier état.

Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il en perdît tout-à-coup le souvenir. Si au bout de quelques jours ; on l'eût ramené dans les bois où on l'avoit pris , il eût sans doute reconnu les lieux où il avoit vécu ; il se fût rappelé les alimens dont il s'étoit nourri ; & les moyens qu'il avoit employés pour se les procurer : il n'eût pas eu besoin de s'instruire une seconde fois de toutes ces choses. Mais le

souvenir en fut effacé par de nouvelles idées , & sur-tout par le long intervalle qui s'écoula jusqu'au moment , où il fut en état de répondre aux questions qu'on lui fit. Néanmoins, pour mieux s'en assurer, il eût fallu le reconduire dans les forêts , où il avoit été trouvé. Quoiqu'il ne se souvînt pas de ces lieux , quand on lui en parloit , peut-être auroit-il su les reconnoître, quand il les auroit vus.



 CHAPITRE VIII.

*D'un homme qui se souviendroit
d'avoir reçu successivement
l'usage de ses Sens.*

EN supposant que notre Statue se souvînt de l'ordre dans lequel les sens lui ont été accordés; il suffiroit de la faire réfléchir sur elle-même, pour remettre sous les yeux les principales vérités que nous avons démontrées.

§. 1. Que suis-je, diroit-elle; & qu'ai-je été? Qu'est-ce que ces sons, ces odeurs, ces saveurs, ces couleurs, que j'ai

La Statue compare l'état où elle est à celui où elle étoit, quand elle ne connoissoit rien hors d'elle.

pris successivement pour mes manières d'être, & que les objets paroissent aujourd'hui m'enlever ? Qu'est-ce que cette étendue, que je découvre en moi, & au de-là sans bornes ? Ne feroit-ce que différentes manières de me sentir ? Avant que la vue me fût rendue, l'espace des cieux m'étoit inconnu : avant que j'eusse l'usage de mes membres, j'ignorois qu'il y eût quelque chose hors de moi. Que dis-je ! je ne savois pas que je fusse étendue : je n'étois qu'un point, lorsque j'étois réduite au sentiment uniforme. Quelle est donc cette suite de sentimens, qui m'a fait ce que je suis ; & qui peut-être

peut-être a fait ce qu'est à mon égard tout ce qui m'environne ?

Je ne sens que moi, & c'est dans ce que je sens en moi, que je vois au dehors : ou plutôt je ne vois pas au dehors, mais je me suis fait une habitude de certains jugemens, qui transportent mes Sensations où elles ne sont pas.

Au premier moment de mon existence, je ne savois point ce qui se passoit en moi ; je n'y dé mêlois rien encore ; je n'avois aucune conscience de moi-même ; j'étois, mais sans desirs, sans crainte, je jouissois à peine de moi : & si j'eusse continué d'exister de la sorte, je n'au-

rois jamais soupçonné que mon existence pût embrasser deux instans.

Mais j'éprouve successivement plusieurs Sensations : elles occupent ma capacité de sentir , à proportion des degrés de peine ou de plaisir , qui les accompagnent. Par-là elles restent présentes à ma mémoire , lorsqu'elles ne le sont plus à mon organe. Mon attention étant partagée entr'elles , je les compare , je juge de leurs rapports , je m'en fais des idées abstraites , je connois des vérités générales.

Alors toute l'activité dont je suis capable , se porte aux manières d'être qui m'ont plu da-

vantage ; j'ai des besoins , je forme des délirs , j'aime , je hais , j'espere , je crains , j'ai des passions ; & ma mémoire m'obéit quelquefois avec tant de vivacité , que je m'imagine éprouver des Sensations , que je ne fais que me rappeler.

Etonnée de ce qui se passe en moi , je m'observe avec encore plus d'attention. A chaque instant je sens que je ne suis plus ce que j'ai été. Il me semble que je cesse d'être moi , pour redevenir un autre moi-même. Jouir & souffrir font tour à tour mon existence ; & par la succession de mes manières d'être , je m'aperçois que je dure. Il falloit

donc que ce *moi* variât à chaque instant, au hazard de se changer souvent contre un autre, où il m'est douloureux de me retrouver.

Plus je compare mes manières d'être, plus la jouissance ou la souffrance m'en est sensible. Le plaisir & la douleur continuent à l'envi d'attirer mon attention : l'un & l'autre développent toutes mes facultés : je ne me fais des habitudes, que parce que je leur obéis ; & je ne vis plus que pour désirer ou pour craindre.

Elle se rappelle comment elle a découvert son corps & d'autres objets.

§. 2. Mais bientôt je suis à la fois de plusieurs manières. Accoutumée à les remarquer, lors-

qu'elles se succèdent, je les remarque encore, lorsque je les éprouve ensemble; & mon existence me paroît se multiplier dans un même moment.

Cependant je porte les mains sur moi-même, je les porte sur ce qui m'environne. Aussitôt une nouvelle Sensation semble donner du corps à toutes mes manières d'être. Tout prend de la solidité sous mes mains. Etonnée de ce nouveau sentiment, je le suis encore plus de ne me pas retrouver dans tout ce que je touche. Je me cherche où je ne suis pas: il me semble que j'avois seule le droit d'exister; & que tout ce que je rencontre, se for-

mant aux dépens de mon être ; ne se fait connoître à moi , que pour me réduire à des limites toujours plus étroites. Que deviens-je en effet , lorsque je compare le point où je suis , avec l'espace que remplit cette multitude d'objets que je découvre ?

Dès ce moment il me semble que mes manières d'être cessent de m'appartenir : j'en fais des collections hors de moi : j'en forme tous les objets , dont je prends connoissance. Des idées qui demandent moins de comparaisons , je m'éleve aux idées , que je n'acquiers qu'autant que je combine. Je conduis mon attention d'un objet à un autre ,

& rassemblant dans la notion que je me forme de chacun , les idées & les rapports que j'y remarque , je réfléchis sur eux.

Si je me suis d'abord mue par le seul plaisir de me mouvoir , je me meus bientôt dans l'espérance de rencontrer de nouveaux plaisirs ; & devenant capable de curiosité , je passe continuellement de la crainte à l'espérance , du mouvement au repos : quelquefois j'oublie ce que j'ai souffert , d'autres fois je me précautionne contre les maux dont je suis menacée : enfin le plaisir & la douleur , seuls principes de mes désirs , m'apprennent à me conduire dans l'espace , & à me

faire à toute occasion de nouvelles idées.

Elle se rappelle comment le toucher instruit des autres sens.

§. 3. Pourrois - je avoir d'autres facultés que celles de me mouvoir & de manier des corps ?

Je ne l'imaginois pas ; car j'avois totalement perdu le souvenir de ce que j'ai été. Quelle fut donc ma surprise, lorsque je me retrouvai son, faveur, odeur, lumière & couleur ! Bientôt il me semble que je me suis laissé séduire à une illusion, que le toucher paroît dissiper. Je juge que toutes ces manières d'être me viennent des corps ; & je me fais une si grande habitude de les sentir, comme si elles y étoient en effet, que j'ai peine à croire qu'elles

qu'elles ne leur appartiennent pas.

Quoi de plus simple que la maniere dont j'ai appris à me servir de mes sens !

J'ouvre les yeux à la lumiere , & je ne vois d'abord qu'un nuage confus. Je touche , j'avance , je touche encore : un cahos se débrouille insensiblement à mes regards. Le tact décompose en quelque sorte la lumiere ; il sépare les couleurs , les distribue sur les objets , démêle un espace éclairé , & dans cet espace des grandeurs & des figures, conduit mes yeux jusqu'à une certaine distance , leur ouvre le chemin par où ils doivent se por-

ter au loin sur la terre, & s'élever jusqu'aux cieux : devant eux, en un mot, il déploie l'univers. Alors ils paroissent se jouer dans des espaces immenses ; ils manient les objets, auxquels le toucher ne peut atteindre ; ils les mesurent ; & les parcourant avec une rapidité étonnante, ils semblent enlever ou donner à mon gré l'existence à toute la nature. Au seul mouvement de ma paupiere, je crée ou j'anéantis tout ce qui m'environne.

Quand je ne jouissois pas de ce sens, aurois - je jamais pu comprendre, comment ne changeant point de place, il m'auroit été possible de connoître ce

qui est hors de la portée de ma main ? Quelle idée me ferois-je fait d'un organe , qui faisit à une si grande distance les formes & les grandeurs ? Est-ce un bras qui s'allonge d'une maniere extraordinaire pour aller jusqu'à elles , ou viennent-elles jusqu'à lui ? Pourquoi se porte-t-il au delà de certains corps , tandis qu'il est arrêté par d'autres ? Comment touche-t-il dans les eaux les mêmes objets, qu'il touche encore au dehors ? Est-ce une illusion , ou en effet toute la nature se reproduit-elle ?

Il me semble qu'à chaque objet que j'étudie , je me fais une nouvelle maniere de voir , &

me procure un nouveau plaisir. Ici c'est une plaine vaste , uniforme , où ma vue passant par dessus tout ce qui est près de moi , se porte à une distance indéterminée ; & se perd dans un espace qui m'étonne. Là c'est un pays coupé & plus borné , où mes yeux après s'être reposés sur chaque objet , embrassent un tableau plus distinct & plus varié. Des tapis de verdure , des bosquets de fleurs , des massifs de bois où le soleil pénètre à peine ; des eaux qui coulent lentement ou qui se précipitent avec violence , embellissent ce paysage , que paroît animer une lumière qui répand sur lui mille

couleurs différentes. Immobile à cette vue, tout appelle mes regards. A peine je les détourne, que je ne fais, si je les dois fixer sur les objets que je viens de découvrir, ou les reporter sur ceux que je viens de perdre. Je les conduis avec inquiétude des uns aux autres; & mieux je démêle toutes les Sensations dont je jouis, plus je suis sensible au plaisir de voir.

Curieuse, je parcours avec empressement des lieux, dont le premier aspect m'a ravie; & j'aime à reconnoître à l'ouïe, à l'odorat, au goût & au toucher, les objets qui me frappent les yeux de toute part. Toutes mes

Sensations semblent craindre de céder les unes aux autres. La variété & la vivacité des couleurs le disputent au parfum des fleurs ; les oiseaux me paroissent plus admirables par leur forme , leur mouvement & leur plumage , que par leurs chants. Et qu'est-ce que le murmure des eaux comparé à leur cours, leurs cascades & leur brillant cristal !

Tel est le sens de la vue : à peine instruit par le toucher , il dispense les trésors dans la nature ; il les prodigue pour décorer les lieux , que son guide lui découvre ; & il fait des cieux & de la terre un spectacle enchanteur , qui n'a de magnificence ,

que parce qu'il y répand ses propres Sensations.

§. 4. Que ferois-je donc , si toujours concentrée en moi-même , je n'avois jamais su transporter mes manières d'être hors de moi ? Mais dès que le toucher instruit mes autres sens , je vois au dehors des objets , qui attirent mon attention par les plaisirs ou par les peines qu'ils me causent. Je les compare , j'en juge , je sens le besoin de les rechercher , ou de les fuir ; je les désire , je les aime , je les hais , je les crains : chaque jour j'acquiers de nouvelles connoissances ; & tout ce qui m'entourne devient l'instrument de ma

Elle se rappelle comment les plaisirs & les peines ont été le premier mobile de ses facultés.

mémoire , de mon imagination
& de toutes les opérations de
mon ame.

Pourquoi faut-il que je trouve des obstacles à mes désirs ? Pourquoi faut-il que mon bonheur soit traversé par des peines ? Mais que dis-je ! jouirois-je proprement des biens qui me sont offerts , si je n'avois jamais de victoire à remporter ? En jouirois-je si les maux , dont je me plains , ne m'en faisoient pas connoître le prix ? Mon malheur même contribue à mon bonheur ; & la plus grande jouissance des biens naît de l'idée vive des maux auxquels je les compare. C'est au retour des

uns & des autres , que je dois toutes mes connoissances , que je dois tout ce que je suis.

De-là mes besoins , mes desirs & les différens intérêts qui font le mobile de mes actions ; en sorte que je n'étudie les choses , qu'à proportion que j'y crois découvrir des plaisirs à rechercher , ou des peines à fuir. Voilà la lumière qui éclaire les objets, suivant les rapports qu'ils ont à moi : elle répand sur eux différens jours , pour me les faire distribuer en différentes classes ; & ceux qui sont soustraits à ses rayons , sont ensevelis dans des ténèbres , où je ne puis les découvrir.

J'étudie les fruits , & tout ce qui est propre à me nourrir ; je cherche les moyens de m'en procurer la jouissance : j'étudie les animaux , j'observe ceux qui peuvent me nuire , j'apprends à me garantir de leurs coups : enfin j'étudie tout ce qui flatte ma curiosité : je me fais selon mes passions des regles pour juger de la bonté & de la beauté des choses. Tantôt je prends des précautions que je crois nécessaires à mon bonheur ; tantôt j'invite les objets à y travailler eux-mêmes : & il me semble que je ne suis entourée que d'êtres amis ou ennemis.

Instruite par l'expérience , j'e-

xamine , je délibere avant d'agir. Je n'obéis plus aveuglément à mes passions , je leur résiste , je me conduis d'après mes lumières , je suis libre ; & je fais un meilleur usage de ma liberté , à proportion que j'ai acquis plus de connoissances.

§. 5. Mais quelle est la certitude de ces connoissances ? Je ne vois proprement que moi , je ne jouis que de moi : car je ne vois que mes manieres d'être , elles sont ma seule jouissance ; & si mes jugemens d'habitude me donnent tant de penchant à croire qu'il existe des qualités sensibles au dehors , ils ne me le démontrent pas. Je pourrois

Elle réfléchit sur les jugemens dont elle s'est fait une habitude.

donc être telle que je suis, avoir les mêmes besoins, les mêmes desirs, les mêmes passions; quand même les objets que je recherche ou que j'évite, n'auroient aucune de ces qualités. En effet, sans le toucher, j'aurois toujours regardé les odeurs, les saveurs, les couleurs & les sons comme à moi; jamais je n'aurois jugé qu'il y a des corps odoriférans, sonores, colorés, savoureux. Comment donc pourrois-je être assurée de ne me pas tromper, lorsque je juge qu'il y a de l'étendue?

Mais il m'importe peu de savoir avec certitude, si ces choses existent ou n'existent pas;

J'ai des Sensations agréables ou défagréables : elles m'affectent autant que si elles exprimoient les qualités mêmes des objets auxquels je suis portée à les attribuer ; & c'en est assez pour veiller à ma conservation. A la vérité les idées que je me forme des choses sensibles, sont confuses ; je n'en marque les rapports qu'imparfaitement. Mais je n'ai qu'à faire quelques abstractions, pour avoir des idées distinctes, & pour appercevoir des rapports plus exacts. Aussitôt je remarque deux sortes de vérités : les unes peuvent cesser d'être ; les autres ont été, sont & seront toujours.

Elle réfléchit sur l'ignorance, où elle est d'elle-même.

§. 6. Cependant si je connois imparfaitement les objets extérieurs, je ne me connois pas mieux moi-même. Je me vois formée d'organes propres à recevoir différentes impressions ; je me vois environnée d'objets qui agissent tous sur moi, chacun à sa manière ; enfin dans le plaisir & dans la peine qui accompagnent constamment les Sensations que j'éprouve, je crois appercevoir le principe de ma vie & de toutes mes facultés.

Mais ce *moi* qui prend de la couleur à mes yeux, de la solidité sous mes mains ; se connoît-il mieux pour regarder au-

jourd'hui comme à lui toutes les parties de ce corps auxquelles il s'intéresse , & dans lesquelles il croit exister ? Je fais qu'elles sont à moi , sans pouvoir le comprendre : je me vois , je me touche , en un mot , je me sens , mais je ne sens ce que je suis ; & si j'ai crû être son , faveur , couleur , odeur , actuellement je ne fais plus ce que je dois me croire.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

§. I. **N**OUS ne saurions nous appliquer toutes les suppositions que j'ai fai-

Dans l'ordre naturel tout vient des Sensations.

tes : mais elles prouvent au moins que toutes nos connoissances viennent des sens , & particulièrement du toucher ; parce que c'est lui qui instruit les autres. Si en ne supposant que des Sensations dans notre Statue , elle a acquis des idées particulieres & générales , & s'est rendue capable de toutes les opérations de l'entendement ; si elle a formé des désirs , & s'est fait des passions , auxquelles elle obéit ou résiste ; enfin si le plaisir & la douleur sont l'unique principe du développement de ses facultés : il est raisonnable de conclure que nous n'avons d'abord eu que des Sensations ,

tions , & que nos connoissances & nos passions sont l'effet des plaisirs & des peines qui accompagnent les impressions des sens.

En effet , plus on y réfléchira , plus on se convaincra , que c'est-là l'unique source de notre lumiere & de nos sentimens. Suivons la lumiere : aussitôt nous jouissons d'une vie nouvelle , & bien différente de celle que procuroient auparavant des Sensations brutes , si j'ose m'exprimer ainsi. Suivons le sentiment , observons-le sur-tout lorsqu'il s'accroît de tous les jugemens que nous nous sommes accoutumés à confondre avec

les impressions des sens: aussitôt de ces Sensations, qui ne présentent d'abord qu'un petit nombre de plaisirs grossiers, vont naître des plaisirs délicats; qui se succéderont dans une variété étonnante. Ainsi plus nous nous éloignerons de ce que les Sensations étoient au commencement, plus la vie de notre être se développera, se variera: elle s'étendra à tant de choses, que nous aurons de la peine à comprendre, comment toutes nos facultés peuvent avoir un principe commun dans la Sensation.

Cette four-
ce n'est pas
également

§. 2. Tant que les hommes ne remarquent encore dans les im-

pressions des sens que des Sensations, où ils n'ont su mêler ^{abondante} que peu de jugemens, la vie de ^{pour tous les} l'un est à peu près semblable à ^{hommes.} celle de l'autre : il n'y a presque de différence que dans le degré de vivacité, avec lequel ils sentent. L'expérience & la réflexion feront pour eux, ce qu'est le ciseau entre les mains du Sculpteur, qui découvre une Statue parfaite dans une pierre informe; & suivant l'art avec lequel ils manieront ce ciseau, ils verront fortir de leurs Sensations une nouvelle lumière & de nouveaux plaisirs.

Si nous les observons, nous connoîtrons comment ces ma-

tériaux restent grossiers ou sont mis en œuvre ; & considérant l'intervalle que les hommes laissent entr'eux , nous serons étonnés combien dans un même espace de tems les uns vivent plus que les autres : car vivre , c'est proprement jouir , & la vie est plus longue pour qui fait davantage multiplier les objets de sa jouissance.

Nous avons vu que la jouissance peut commencer à la première Sensation agréable. Au premier moment , par exemple, que nous accordons la vue à notre Statue , elle jouit ; ses yeux ne fussent-ils frappés que d'une couleur noire. Car il ne faut pas

Juger de ses plaisirs par les nôtres. Plusieurs Sensations nous sont indifférentes , ou même désagréables , soit parce qu'elles n'ont rien de nouveau pour nous , soit parce que nous en connoissons de plus vives. Mais la situation est bien différente ; & elle peut être transportée , lorsqu'elle éprouve des sentimens que nous ne daignons pas remarquer , ou que nous ne remarquons qu'avec dégoût.

Observons la lumière , quand le toucher apprend à l'œil à répandre les couleurs dans toute la nature : voilà autant de nouveaux sentimens , & par conséquent autant de nouveaux plai-

sirs, autant de nouvelles jouissances.

Il faut raisonner de même sur tous les autres sens & sur toutes les opérations de l'ame. Car nous jouissons non seulement par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher; nous jouissons encore par la mémoire, l'imagination, la réflexion, les passions, l'espérance; en en mot, par toutes nos facultés. Mais ces principes n'ont pas la même activité chez tous les hommes.

L'homme
s'est rien,
qu'autant
qu'il a acquis.

§. 3. Ce sont les plaisirs & les peines comparés, c'est-à-dire, nos besoins qui exercent nos facultés. Par conséquent, c'est à eux que nous devons le bonheur

que nous avons à jouir. Autant de besoins , autant de jouissances différentes; autant de degrés dans le besoin , autant de degrés dans la jouissance. Voilà le germe de tout ce que nous sommes , la source de notre malheur ou de notre bonheur. Observer l'influence de ce principe, c'est donc le seul moyen de nous étudier nous-mêmes.

L'histoire des facultés de notre Statue rend sensible le progrès de toutes ces choses. Lorsqu'elle étoit bornée au sentiment fondamental , une Sensation uniforme étoit tout son être , toute sa connoissance , tout son plaisir. En lui donnant

ſucceſſivement de nouvelles manières d'être & de nouveaux ſens , nous l'avons vue former des défirs , apprendre de l'expérience à les régler ou à les ſatifier , & paſſer de beſoins en beſoins , de connoiſſances en connoiſſances , de plaiſirs en plaiſirs. Elle n'eſt donc rien qu'autant qu'elle a acquis. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de l'homme ?

Fin de la quatrième & dernière Partie.



AVANT-PROPOS.

DES observations sur un homme qui n'a encore contracté aucune sorte d'habitude, doivent être regardées comme les commencemens de l'histoire de l'esprit humain : il me paroît qu'elles détruisent dans le principe tous les systêmes métaphysiques, qui sont nés des préjugés, & qu'elles dispensent de jeter les yeux sur cette mul-

titude d'opinions , qui voient la vérité, l'alterent ou la combattent. C'est pour en donner un exemple sensible, que je joins ici une Dissertation sur la Liberté. Comme il n'y a peut-être pas de question sur laquelle on ait plus écrit , ni avec plus de subtilité , elle sera très-propre à montrer les avantages de la méthode que nous avons suivie dans le Traité des Sensations.





DISSERTATION

S U R

LA LIBERTÉ.

S. I.



UPPOSONS que Supposition
notre Statue ne où la Statue
trouve jamais ne trouve
d'obstacle à ses point d'obsta-
cles à ses dés-
sirs.

désirs, qu'elle ne soit jamais exposée à aucune peine pour les avoir satisfaits, & qu'elle jouisse toujours de ce qui peut lui faire le plus grand plaisir; en ce cas, elle ne connoîtra pas la crainte,

Z ij

elle vivra fans précaution , & obéira fans inquiétude à tous ses penchans.

Où les désirs font en équilibre ;

§. 2. A-t-elle tout à la fois plusieurs besoins également pressans ? Elle a plusieurs désirs , qui agissent avec des forces égales. Aucun ne peut vaincre , elle flotte entre plusieurs objets , & elle ne se porte pas plus à l'un qu'à l'autre.

Où ils sont supérieurs les uns aux autres ;

§. 3. Mais s'il survient une circonstance , qui lui retrace plus vivement le plaisir de jouir d'un de ces objets ; l'inquiétude, que produit la privation de ce plaisir , en devient plus grande. De là naît un désir qui trouve dans les autres d'autant moins de ré-

sistance , qu'il leur est plus supérieur ; & qui les soumet quelquefois si rapidement , qu'il ne paroît presque pas avoir eu à les combattre.

Varions souvent les circonstances , à chaque changement ce sera un nouveau besoin qui dominera , & la Statue ira de désirs en désirs , sans savoir jamais se fixer. Le goût qu'elle avoit hier pour un fruit , cédera à la passion qu'elle a aujourd'hui pour un autre , & qui demain ne subsistera plus.

§. 4. Jusques-là elle n'a point occasion de délibérer. Mais si pour ne supposer que ce qui doit naturellement arriver , nous l'a-

Où ils trouvent des obstacles, & l'exposent à des peines.

bandonnons au cours naturel des évènements ; elle rencontrera non seulement des obstacles à ses desirs, elle sera encore souvent bien éloignée de trouver quelque sorte de plaisir dans les objets qu'elle aura recherchés ; quelquefois même elle éprouvera des maux auxquels elle ne s'étoit pas attendue.

Elle se re-
pent,

§. 5. Dans une pareille situation, elle se rappelle les circonstances où elle a été plus heureuse. Elle se souvient qu'au moment, où elle s'est livrée à l'objet qui fait son tourment, il y en avoit d'autres dont la jouissance lui étoit offerte, & qu'elle fait par expérience être pro-

pres à son bonheur. Elle juge aussitôt qu'il a été en son pouvoir de les préférer, comme en effet elle les a préférés dans d'autres occasions. Dès-lors elle les regrette, & elle souffre non seulement par les maux, qui accompagnent le choix qu'elle a fait; elle souffre encore par la privation des avantages, qui eussent été la suite d'un choix différent. Or la peine qu'elle éprouve, lorsqu'elle fait cette comparaison, & qu'elle juge qu'il n'a tenu qu'à elle de mieux choisir, la peine, en un mot, qui accompagne ses regrets, est ce que nous nommons *repentir*.

§. 6. Le repentir, dont elle

Elle sent

qu'il lui importe de délibérer.

fait souvent l'expérience, lui apprend combien il lui importe de délibérer, avant de se déterminer.

Elle délibère..

§. 7. Lorsqu'elle a plusieurs désirs, elle les considère donc par les moyens de les satisfaire, par les obstacles à surmonter, par les plaisirs de la jouissance, & par les peines auxquelles elle peut être exposée. Elle les compare sous chacun de ses égards. La réflexion tient la balance; & au lieu de chercher l'objet qui offre le plaisir le plus vif, elle observe celui où il y a le plus de plaisir avec le moins de peine; & qui ôtant toute occasion au repentir, peut contribuer au plus.

grand bonheur. Car le motif qui porte notre Statue à délibérer, ce n'est pas de jouir des plus vives Sensations, c'est de faire des choix qui ne laissent point de regrets après eux.

§. 8. Elle ne donne donc plus la préférence à l'objet qui promet les sentimens les plus agréables, comme elle faisoit, quand l'expérience ne lui avoit point encore appris à en appréhender les suites. L'intérêt qu'elle a d'éviter la douleur, l'accoutume à résister à ses desirs : elle délibère, surmonte quelquefois ses passions, & préfère ce qu'elle désireroit moins.

Elle résiste
à ses desirs,

§. 9. Mais pour donner lieu à

Les passions

violentes lui
enlèvent seu-
les le pouvoir
de délibérer.

la délibération , il faut que les passions soient dans un degré , qui laisse agir les facultés de l'ame. Leur violence pourroit être telle , que la Statue n'aura égard ni aux moyens qu'elle peut employer , ni aux obstacles à franchir , ni aux peines auxquelles elle s'expose : elle ne songera qu'au plaisir qu'elle désire , & elle en voudra jouir , quoi qu'il puisse arriver. Elle ne le comparera donc pas avec d'autres , pour découvrir , s'il en est qui méritent la préférence ; & , par conséquent , elle ne délibérera pas.

Dans tout
autre cas, elle
tient ce pou-

§. 10. Ce cas seul excepté ; elle aura toujours le pouvoir de

délibérer. Il suffit pour cela de lui supposer quelque connoissance des objets, parmi lesquels elle doit choisir; il suffit que l'expérience lui ait fait voir une partie des avantages & des inconvéniens qui leur sont attachés.

voir des connoissances qu'elle a acquises.

Or quelles que soient ses connoissances, nous avons vu qu'elle en fait assez pour être sujette au repentir. elle en fait donc assez pour avoir occasion de délibérer.

Supposons qu'étant dans un lieu, où elle trouve de quoi se nourrir, sans avoir rien à craindre; le goût qu'elle a pour un fruit, l'engage à passer dans un autre, où elle court des dangers:

elle juge qu'il ne tenoit qu'à elle de rester où elle étoit , comme il dépend d'elle d'y retourner. Revenue dans ce premier lieu , le désir de ce fruit peut renaître. Alors elle balance le plaisir d'en manger avec le danger auquel il faut s'exposer. Elle délibère , & le désir vaincu est souvent l'effet de cette délibération. Son expérience lui confirme donc dans mille occasions , qu'elle peut résister à ses désirs ; & que lorsqu'elle a fait un choix , il étoit en son pouvoir de ne le pas faire.

Elle a en
conséquence
le pouvoir
d'agir & de
ne pas agir.

§. II. Par conséquent , il n'y a aucune de ses actions , si elle les prend chacune à part , qu'elle

ne puisse considérer comme n'ayant pas lieu, & par rapport à laquelle elle ne puisse se réduire au seul pouvoir. En effet, quand elle est en repos, elle est organisée comme quand elle marchoit : il ne lui manque rien de ce qui est nécessaire pour marcher. De même quand elle est en mouvement, il ne lui manque rien de ce qu'il faut pour rester en repos. Voilà le pouvoir : il emporte deux idées ; l'une, qu'on ne fait pas une chose ; l'autre, qu'il ne manque rien pour la faire.

§. 12. Dès que notre Statue se connoît un pareil pouvoir, elle se connoît libre : car la Li-

Elle est donc libre.

berté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.

Pouvoir qui n'est pas nécessaire à la Liberté.

§. 13. Mais ce seroit une absurdité à elle d'imaginer, qu'elle peut se réduire au simple pouvoir par rapport à deux actions contradictoires ; qu'elle peut, par exemple, au même instant vouloir & ne pas vouloir, se promener & ne pas se promener. Le choix entre ces actions est l'effet de sa Liberté : mais elle est nécessairement voulant ou ne voulant pas, se promenant ou ne se promenant pas.

Pouvoir qui constitue la Liberté

§. 14. Il ne faut donc pas demander en général, si on a le pouvoir de vouloir & de ne pas

vouloir : mais il faut demander ,
 si quand on veut , on a celui de
 ne pas vouloir ; & si quand on
 ne veut pas , on a celui de vou-
 loir.

§. 15. Si on ne délibere pas ,
 on ne choisit pas : on ne fait que
 suivre l'impression des objets.
 En pareil cas la Liberté ne sau-
 roit encore avoir lieu.

L'exercice de
 ce pouvoir
 suppose des
 connoissances.

Mais pour délibérer , il faut
 connoître les avantages & les
 inconvéniens d'obéir à ses desirs
 ou d'y résister ; & la délibéra-
 tion , comme nous avons vu ,
 suppose de l'expérience & des
 connoissances. La Liberté en
 suppose donc également.

Si notre Statue ayant un

besoin, ne connoissoit encore qu'un seul objet propre à la soulager, & ne prévoyoit aucun inconvenient à en jouir, elle s'y porteroit non-seulement sans délibérer, mais même sans en avoir le pouvoir; car elle n'auroit pas de quoi délibérer. Elle ne seroit donc pas libre. L'expérience lui montre-t-elle de nouveaux objets, qui peuvent aussi la satisfaire? Elle a, dans les avantages & les inconveniens qu'elle y découvre, de quoi délibérer. Elle a donc tout ce qu'il faut pour examiner si elle se portera à ce qu'elle desiroit d'abord, ou si elle ne s'y portera pas, si elle le voudra, ou si elle ne le voudra pas. Elle est libre.

Les

Les connoissances la dégagent donc peu à peu de l'esclavage, auquel ses besoins paroissent d'abord l'assujettir : elles brisent les chaînes, qui la tenoient dans la dépendance des objets, & lui apprennent à ne se livrer qu'avec choix, & qu'autant qu'elle croit trouver son bonheur.

§. 16. Mais il faut remarquer que n'étant nécessaires à la Liberté, que pour donner le pouvoir de délibérer, les moins exactes y contribuent aussi bien que les autres. Nous n'en sommes donc pas moins libres, pour avoir quelquefois des idées peu justes. Notre conduite en est seu-

Les connoissances les plus exactes font faire le meilleur usage de la Liberté,

lement moins sûre. Cherchons donc à acquérir toutes les connoissances nécessaires à notre état, afin de faire le meilleur usage possible de notre Liberté. Dieu lui-même n'use si bien de la sienne, que parce que connoissant tout, il ne fait jamais que ce qui est le plus digne de lui.

Dépendance
qui n'est pas
contraire à la
Liberté.

§. 17. La Liberté ne consiste donc pas dans des déterminations indépendantes de l'action des objets, & de toute influence des connoissances que nous avons acquises. Il faut bien que nous dépendions des objets par l'inquiétude que cause leur privation, puisque nous avons des

besoins ; & il faut bien encore que nous nous réglions d'après notre expérience sur le choix de ce qui peut nous être utile, puisque c'est elle seule qui nous instruit à cet égard. Si nous voulions une chose indépendamment des connoissances que nous en avons , nous la voudrions , quoique persuadés , qu'elle ne peut que nous nuire. Nous voudrions notre mal pour notre mal , ce qui est impossible.

§. 18. La Liberté consiste donc dans des déterminations , qui , En quoi consiste la Liberté. en supposant que nous dépendons toujours par quelque endroit de l'action des objets , sont

une suite des délibérations, que nous avons faites, ou que nous avons eu le pouvoir de faire.

Confiez la conduite d'un vaisseau à un homme qui n'a aucune connoissance de la navigation, le vaisseau sera le jouet des vagues. Mais un Pilote habile en saura suspendre, arrêter la course; avec un même vent il en saura varier la direction; & ce n'est que dans la tempête que le gouvernail cessera d'obéir à sa main. Voilà l'image de l'homme.

Le malaise dans son origine est un souffle léger, qui peut devenir un aquilon furieux. Tant qu'on ne connoît pas ce

SUR LA LIBERTÉ. 285
qu'on a à craindre, on en suit
toute l'impression, on lui obéit :
instruit au contraire par l'expé-
rience on dirige ses mouvemens,
on les suspend, on jette l'ancre. Il
n'y a plus que des passions vio-
lentes, qui puissent enlever cet
empire.

Fin de la Dissertation.



REPONSE

*A un reproche qui m'a été fait
sur le projet exécuté dans
le Traité des Sensations.*

CE projet n'est pas neuf, m'a-t-on dit ; il est proposé dans la Lettre sur les Sourds & Muets imprimée en 1751.

Je conviens que l'Auteur de cette Lettre propose de décomposer un homme : mais il y avoit déjà longtems que Mademoiselle Ferrand m'avoit communiqué cette idée. Plusieurs personnes savoient même que c'étoit - là l'objet d'un Traité au-

quel je travaillois , & l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & Muets ne l'ignoroit pas.

Cependant conduit à cette idée par ses propres réflexions , il a pu la regarder comme à lui.

» L'idée , dit-il , du Muet de
 » convention , ou celle d'ôter la
 » parole à un homme pour s'é-
 » clarer sur la formation du lan-
 » gage , cette idée , dis-je , un
 » peu généralisée , m'a conduit
 » à considérer l'homme distribué
 » en autant d'êtres distincts &
 » séparés , qu'il a de sens. *p. 226.*

Il seroit bien plus aisé d'expliquer cette rencontre , que de dire pourquoi ce sujet n'a pas été traité plutôt. Il semble qu'

la décomposition de l'homme auroit dû se présenter à l'esprit de tous les Métaphysiciens. Quoiqu'il en soit, l'Auteur de la Lettre en question est trop riche de ses propres idées, pour être soupçonné d'avoir besoin de celles des autres. Il se distingue également par la nouveauté de ses vues, par la finesse de ses réflexions & par le coloris de son style; & je dois seul me déclarer plagiaire, si c'est l'Être que de m'approprier des idées qu'on m'a abandonnées, & dont on ne vouloit faire aucun usage.

Au reste, si nous avons eu à peu près le même objet, nous ne nous sommes pas rencontrés
dans

dans les observations que nous
 avons faites. Le Lecteur jugera
 des unes & des autres; & pour lui
 en faciliter les moyens, je vais
 transcrire tout ce que dit à ce
 sujet l'Auteur de la Lettre sur
 les Sourds & Muets.

» Mon idée, dit-il, seroit donc
 » de décomposer, pour ainsi dire,
 » un homme, & de considérer ce
 » qu'il tient de chacun des sens
 » qu'il possède. Je me souviens
 » d'avoir été quelquefois occupé
 » de cette espece d'anatomie mé-
 » taphysique, & je trouvois que
 » de tous les sens l'œil étoit le
 » plus superficiel, l'oreille le
 » plus orgueilleux, l'odorat le
 » plus voluptueux, le goût le

» plus superstitieux & le plus in-
» constant , le toucher le plus
» profond & le plus philosophe,
» Ce seroit , à mon avis , une so-
» ciété plaisante , que celle de
» cinq personnes dont chacune
» n'auroit qu'un sens ; il n'y a
» pas de doute que ces gens-là
» ne se traitassent tous d'insen-
» sés, & je vous laisse à penser
» avec quel fondement. C'est-là
» pourtant une image de ce qui
» arrive à tout moment dans le
» monde ; on n'a qu'un sens &
» l'on juge de tout. Au reste il y
» a une observation singulière à
» faire sur cette société de cinq
» personnes , dont chacune ne
» jouiroit que d'un sens ; c'est

» que par la facilité qu'elles au-
 » roient d'abstraire , elles pour-
 » roient toutes être Géometres ,
 » s'entendre à merveille & ne
 » s'entendre qu'en Géometrie.

» Mais je reviens. . . p. 22. . . 25.

» Vous ne concevez pas , di-
 » tes-vous, (p. 250 , au commen-
 » cement d'une seconde Lettre qui
 » donne des éclaircissemens sur la
 » premiere ,) comment dans la
 » distribution singuliere d'un
 » homme distribué en autant de
 » parties pensantes que nous
 » avons de sens , il arriveroit
 » que chaque sens devînt Géo-
 » metre , & qu'il se formât ja-
 » mais entre les cinq sens une
 » société , où l'on parleroit de

» tout , & où l'on ne s'enten-
 » droit qu'en Géométrie. Je vais
 » tâcher d'éclaircir cet endroit ;
 » car toutes les fois que vous au-
 » rez de la peine à m'entendre ,
 » je dois penser que c'est ma
 » faute.

» L'odorat voluptueux n'aura
 » pu s'arrêter sur des fleurs ; l'o-
 » reille délicate être frappée des
 » sons ; l'œil prompt & rapide se
 » promener sur différens objets ;
 » le goût inconstant & capri-
 » cieux changer de faveurs ; le
 » toucher pesant & matériel
 » s'appuyer sur des solides , sans
 » qu'il reste à chacun de ces ob-
 » servateurs la mémoire ou la
 » conscience d'une , de deux ,

» trois, quatre, &c. perceptions
 » différentes ; ou celles de la
 » même perception une, deux,
 » trois, quatre fois réitérées ; &
 » par conséquent, la notion
 » des nombres *un, deux, trois,*
 » *quatre*, &c. Les expériences
 » fréquentes qui nous consta-
 » tent l'existence des êtres ou de
 » leurs qualités sensibles, nous
 » conduisent en même tems à
 » la notion abstraite des nom-
 » bres ; & quand le toucher,
 » par exemple, dira, *j'ai saisi*
 » *deux globes, un cylindre* ; de
 » deux choses l'une, ou il ne
 » s'entendra pas ; ou avec la no-
 » tion de globe & de cylindre, il
 » aura celle des nombres *un* &

» *deux* , qu'il pourra séparer par
 » abstraction , des corps aux-
 » quels il les appliquoit , & se
 » former un objet de médita-
 » tion & de calculs ; de calculs
 » arithmétiques , si les symbo-
 » les de ses notions numériques
 » ne désignent ensemble ou sé-
 » parément qu'une collection
 » d'unités déterminée ; de cal-
 » culs algébriques , si plus géné-
 » raux ils s'étendent chacun in-
 » déterminément à toute col-
 » lection d'unités.

» Mais la vue , l'odorat & le
 » goût sont capables des mêmes
 » progrès scientifiques. Nos sens
 » distribués en autant d'êtres
 » pensans , pourroient , donc

» s'élever tous aux spéculations
 » les plus sublimes de l'arithmé-
 » tique & de l'algebre ; fonder
 » les profondeurs de l'analyse ;
 » se proposer entr'eux les pro-
 » blêmes les plus compliqués
 » sur la nature des équations ,
 » & les résoudre , comme s'ils
 » étoient des diophantes. C'est
 » peut-être ce que fait l'huitre
 » dans sa coquille.

» Quoi qu'il en soit , il s'en-
 » suit que les Mathématiques
 » pures entrent dans notre ame
 » par tous les sens , & que les
 » notions abstraites nous de-
 » vroient être bien familières.
 » Cependant ramenés sans cesse
 » par nos besoins & par nos plai-

Esfirs , de la sphere des abstra-
 » tions , vers les êtres réels , il
 » est à présumer que nos sens
 » personnifiés ne feroient pas
 » une longue conversation , sans
 » rejoindre les qualités des êtres
 » à la notion abstraite des nom-
 » bres. Bientôt l'œil bigarera
 » son discours & ses calculs de
 » couleurs , & l'oreille dira de
 » lui , *voilà sa folie qui le tient ;*
 » le goût , *c'est grand dommage ;*
 » l'odorat , *il entend l'analyse à*
 » *merveille ;* & le toucher , *mais*
 » *il est fou à lier , quand il en est sur*
 » *ses couleurs.* Ce que j'imagine
 » de l'œil , convient également
 » aux quatre autres sens. Ils se
 » trouveront tous un ridicule ;

» & pourquoi nos sens ne se-
 » roient-ils pas séparés ce qu'ils
 » font bien quelquefois réunis ?

» Mais les notions des nom-
 » bres ne seront pas les seules
 » qu'ils auront communes. L'o-
 » dorat devenu Géometre , &
 » regardant la fleur comme un
 » centre , trouvera la loi selon
 » laquelle l'odeur s'affoiblit en
 » s'en éloignant ; & il n'y en a
 » pas un des autres qui ne puisse
 » s'élever , sinon au calcul , du
 » moins à la notion des *intensif-*
 » *tés* & des *rémissions*. On pour-
 » roit former une table assez cu-
 » rieuse des qualités sensibles &
 » des notions abstraites , com-
 » munes & particulières à chacun

» des sens ; mais ce n'est pas ici
 » mon affaire. Je remarquerai
 » seulement que plus un sens se-
 » roit riche , plus il auroit de
 » notions particulieres , & plus
 » il paroîtroit extravagant aux
 » autres. Il traiteroit ceux - ci
 » d'êtres bornés ; mais en revan-
 » che ces êtres bornés le pren-
 » droient sérieusement pour un
 » fou. Que le plus sot d'entr'eux
 » se croiroit infailliblement le
 » plus sage. Qu'un sens ne se-
 » roit gueres contredit , que sur
 » ce qu'il sauroit le mieux.
 » Qu'ils seroient presque tou-
 » jours quatre contre un ; ce qui
 » doit donner bonne opinion
 » des jugemens de la multitude.

» Qu'au lieu de faire de nos sens
» personifiés une société de
» cinq personnes , si on en com-
» pose un peuple , ce peuple se
» divisera nécessairement en
» cinq sectes , la secte des yeux ,
» celle des nez , la secte des pa-
» lais , celle des oreilles , & la
» secte des mains. Que ces sec-
» tes auront toutes la même ori-
» gine , l'ignorance & l'intérêt.
» Que l'esprit d'intolérance &
» de persécution se glissera bien-
» tôt entr'elles. Que les yeux se-
» ront condamnés aux petites
» maisons , comme des vision-
» naires ; les nez regardés com-
» me des imbécilles ; les palais
» évités comme des gens insup-

» portables par leurs caprices &
» leur fausse délicatesse ; les
» oreilles détestées pour leur cu-
» riosité & leur orgueil , & les
» mains méprisées pour leur ma-
» térialisme ; & que si quelque
» puissance supérieure secon-
» doit les intentions droites & chari-
» tables de chaque parti , en un
» instant la nation entiere se-
» roit exterminée.





T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le premier Volume.

DESSEIN de cet Ouvrage , page 1

P R E M I E R E P A R T I E.

Des Sens qui par eux-mêmes ne jugent pas des Objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Des premières connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.* 17

§. 1. *La Statue bornée à l'odorat, ne peut connoître que les odeurs.* ibid.

§. 2. *Elle n'est par rapport à elle que les odeurs qu'elle sent.* 18

§. 3. *Elle n'a aucune idée de la matière.* 19

§. 4. *On ne peut pas être plus borné dans ses connoissances.* ibid.

CHAP. II. *Des opérations de l'entendement dans un homme borné au sens de*

302 T A B L E.

- l'odorat, & comment les différens degrés de plaisir & de peine sont le principe de ces opérations.* 20
- §. 1. *La Statue est capable d'attention.* ibid.
- §. 2. *De jouissance & de souffrance.* 21
- §. 3. *Mais sans pouvoir former des désirs.* ibid.
- §. 4. *Plaisir & douleur, principes de ses opérations.* 23
- §. 5. *Combien elle seroit bornée, si elle étoit sans mémoire.* 24
- §. 6. *Naissance de la mémoire.* 25
- §. 7. *Partage de la capacité de sentir entre l'odorat & la mémoire.* 26
- §. 8. *La mémoire n'est donc qu'une manière de sentir.* ibid.
- §. 9. *Le sentiment peut en être plus vif que celui de la Sensation.* 27
- §. 10. *La Statue distingue en elle une succession.* 28
- §. 11. *Comment elle est active & passive.* 29
- §. 12. *Elle ne peut pas faire la différence de ces deux états,* 30
- §. 13. *La mémoire devient en elle une habitude.* 31

§. 14. Elle compare.	32
§. 15. Juge.	33
§. 16. Ces opérations tournent en habitude.	34
§. 17. Elle devient capable d'étonnement.	ibid.
§. 18. Cet étonnement donne plus d'activité aux opérations de l'ame.	35
§. 19. Idées qui se conservent dans la mémoire.	37
§. 20. Liaison de ces idées.	39
§. 21. Le plaisir conduit la mémoire.	ibid.
§. 22. Deux especes de plaisirs & de peines.	41
§. 23. Differens degrés dans l'un & dans l'autre.	42
§. 24. Il n'y a d'état indifférent que par comparaison.	44
§. 25. Origine du besoin.	45
§. 26. Comment il détermine les opérations de l'ame.	47
§. 27. Activité qu'il donne à la mémoire.	52
§. 28. Cette activité cesse avec le besoin.	54
§. 29. Différence de la mémoire & de l'i-	

- imagination. 55
 §. 30. Cette différence échape à la Statue. 58
 §. 31. Son imagination plus active que la nôtre. ibid.
 §. 32. Cas unique où elle peut être sans action. 61
 §. 33. Comment elle rentre en action. 62
 §. 34. Elle donne un nouvel ordre aux idées. ibid.
 §. 35. Les idées ne se lient différemment, que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons. 63
 §. 36. C'est à cette liaison que la Statue reconnoît les manieres d'être qu'elle a eues. 64
 §. 37. Elle ne sauroit se rendre raison de ce phénomène. 65
 §. 38. Comment les idées se conservent & se renouvellent dans la mémoire. 66
 §. 39. Enumération des habitudes contractées par la Statue. 69
 §. 40. Comment ses habitudes s'entretiendront. ibid.
 §. 41. Se fortifieront. 70
 §. 42. Quelles sont les bornes de son discernement. 71

CHAP. III. Des désirs, des passions, de l'amour, de la haine, de l'espérance, de la crainte, & de la volonté dans un homme borné au sens de l'odorat.

76

§. 1. Le désir n'est que l'action des facultés. ibid.

§. 2. Ce qui en fait la foiblesse ou la force.

77

§. 3. Une passion est un désir dominant.

78

§. 4. Comment une passion succède à une autre.

79

§. 5. Ce que c'est que l'amour & la haine.

80

§. 6. L'un & l'autre susceptibles de différens degrés.

81

§. 7. La Statue ne peut aimer qu'elle-même.

82

§. 8. Principe de l'espérance & de la crainte.

ibid.

§. 9. Comment la volonté se forme.

84

CHAP. IV. Des idées d'un homme borné au sens de l'odorat.

86

§. 1. La Statue a les idées de contentement & de mécontentement.

ibid.

§. 2. Ces idées sont abstraites & géné-

<i>rales.</i>	87
§. 3. Une odeur n'est pour la Statue qu'une idée particulière.	88
§. 4. Comment le plaisir en général devient l'objet de sa volonté.	89
§. 5. Elle a des idées de nombre.	90
§. 6. Elle ne les doit qu'à sa mémoire.	91
§. 7. Jusqu'où elle peut les étendre. <i>ibid.</i>	
§. 8. Elle connoît deux sortes de vérités : des vérités particulières : des vérités générales.	96 & 97
§. 9. Elle a quelque idée du possible. <i>ibid.</i>	
§. 10. Peut-être encore de l'impossible.	99
§. 11. Elle a l'idée d'une durée passée.	101
§. 12. D'une durée à venir.	103
§. 13. D'une durée indéfinie.	104
§. 14. Cette durée est pour elle une éternité.	105
§. 15. Il y a en elle deux successions.	106
§. 16. L'une de ces successions mesure les momens de l'autre.	108
§. 17. L'idée de durée n'est pas absolue.	119

§. 18. <i>Supposition , qui le rend sensible,</i>	112
CHAP. V. <i>Du sommeil & des songes d'un homme borné à l'odorat.</i>	118
§. 1. <i>Comment l'action des facultés se ralentit.</i>	ibid,
§. 2. <i>Etat de sommeil.</i>	119
§. 3. <i>Etat de songe.</i>	ibid.
§. 4. <i>En quoi il differe de la veille.</i>	120
§. 5. <i>La Statue n'en sauroit faire la différence.</i>	121
CHAP. VI. <i>Du moi , ou de la personnalité d'un homme borné à l'odorat.</i>	122
§. 1. <i>De la personnalité de la Statue.</i>	ibid.
§. 2. <i>Elle ne peut pas dire moi au premier moment de son existence.</i>	ibid.
§. 3. <i>Son moi est tout à la fois la conscience de ce qu'elle est , & le souvenir de ce qu'elle a été,</i>	123
CHAP. VII. <i>Conclusion des Chapitres précédens.</i>	126
§. 1. <i>Avec un seul sens l'ame a le germe de toutes ses facultés.</i>	ibid.
§. 2. <i>La Sensation renferme toutes les facultés de l'ame.</i>	127
§. 3. <i>Le plaisir & la douleur en sont le</i>	

- seul mobile.* 128
- §. 4. *On peut appliquer aux autres sens tout ce qui vient d'être dit sur l'odorat.* 130
- CHAP. VIII. *D'un homme borné au sens de l'ouïe.* 131
- §. 1. *La Statue bornée au sens de l'ouïe est tout ce qu'elle entend.* *ibid.*
- §. 2. *Deux sortes de Sensations de l'ouïe.* 132
- §. 3. *La Statue ne distingue plusieurs bruits, qu'autant qu'ils se succèdent,* 134
- §. 4. *Il en est de même des sons.* 135
- §. 5. *Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.* 137
- §. 6. *Les plaisirs de l'oreille consistent principalement dans l'harmonie.* *ibid.*
- §. 7. *Cette harmonie cause une émotion, qui ne suppose point d'idées acquises.* 138
- §. 8. *Ces plaisirs sont, comme ceux de l'odorat, susceptibles de différens degrés.* 139
- §. 9. *Les plus vifs supposent une oreille exercée.* 140
- §. 10. *Et tous, une oreille bien orga-*

- niſée. 140
- §. 11. *La Statue peut parvenir à distinguer un bruit & un chant, qui se font entendre ensemble.* 141
- §. 12. *Une suite de sons se tient mieux dans la mémoire, qu'une suite de bruits.* 144
- CHAP. IX. *De l'odorat & de l'ouïe réunis.* 145
- §. 1. *Ces deux sens réunis ne donnent l'idée d'aucune chose extérieure.* *ibid.*
- §. 2. *D'abord la Statue ne distingue pas les sons des odeurs, qui viennent à elle en même tems.* *ibid.*
- §. 3. *Elle apprend ensuite à les distinguer.* 146
- §. 4. *Son être lui paroît acquérir une double existence.* 147
- §. 5. *Sa mémoire est plus étendue qu'avec un seul sens.* 148
- §. 6. *Elle forme plus d'idées abstraites.* 149
- CHAP. X. *Du goût seul, & du goût joint à l'odorat & à l'ouïe.* 150
- §. 1. *La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.* *ibid.*
- §. 2. *Le goût contribue plus que l'odorat*

- & que l'ouïe, à son bonheur & à son
 malheur. 151
- §. 3. Discernement qu'elle fait des Sensa-
 tions qu'ils lui transmettent. 152
- §. 4. Le goût peut nuire aux autres sens.
 153
- §. 5. Avantages résultans de la réunion
 de ces sens. 154
- §. 6. Doute sur leurs effets. *ibid.*
- CHAP. XI. D'un homme borné au sens de
 la vue. 157
- §. 1. Préjugé & considérations qu'il com-
 battent. *ibid.*
- §. 2. La Statue n'apperçoit les couleurs
 que comme des manieres d'être d'elle-
 même. 166
- §. 3. Au premier instant elle les voit con-
 fusément. 167
- §. 4. Comment elle les discerne ensuite les
 unes après les autres. *ibid.*
- §. 5. Comment elle en discerne plusieurs à
 la fois. 175
- §. 6. Bornes de son discernement à ce sujet.
 179
- §. 7. Elle a avec ce sens un moyen pour
 se procurer ce qu'elle désire. 180
- §. 8. Comment elle se sent en quelque sorte

T A B L E: 314

<i>étendue.</i>	182
§. 9. <i>Elle n'a point d'idée de figure.</i>	188
§. 10. <i>Elle n'a point d'idée de situation, ni de mouvement.</i>	197
CHAP. XII. <i>De la vue avec l'odorat, l'ouïe & le goût.</i>	199
§. 1. <i>Effets produits par la réunion de ces sens.</i>	ibid.
§. 2. <i>Ignorance, d'où la Statue ne peut sortir.</i>	200
§. 3. <i>Jugemens qu'elle pourroit porter.</i>	201

SECONDE PARTIE.

Du Toucher, ou du seul Sens, qui juge par lui-même des Objets extérieurs.

CHAPITRE I. <i>Du moindre degré de sentiment, où l'on peut réduire un homme borné au sens du toucher.</i>	204
§. 1. <i>Sentiment fondamental de la Statue.</i>	ibid.

- §. 2. *Il est susceptible de modifications.* 205
- §. 3. *Il est la même chose que le moi.* 206
- CHAP. II. *Cet homme borné au moindre degré de sentiment, n'a aucune idée d'étendue, ni de mouvement.* 207
- §. 1. *Existence bornée au sentiment fondamental.* *ibid.*
- §. 2. *Ce sentiment ne donne aucune idée d'étendue.* 208
- §. 3. *Devenu plus vif il n'en donne point encore.* 209
- §. 4. *Il peut même n'en pas donner, quoique modifié.* 211
- §. 5. *Dans cet état la Statue n'a point d'idée de mouvement.* 212
- CHAP. III. *Comment cet homme demeurant immobile, commence à se sentir en quelque sorte étendu.* 214
- §. 1. *La Statue ne démêle les Sensations, qu'elle éprouve à la fois, qu'après les avoir remarquées successivement.* *ibid.*
- §. 2. *Sentiment qu'elle a de son étendue.* 217
- CHAP. IV. *Comment cet homme ayant l'usage de ses mains, commence à découvrir.*

<i>toucher son corps, & apprend qu'il y a quelque chose hors de lui.</i>	219
§. 1. <i>Le bras de la Statue se meut.</i>	219
§. 2. <i>Sensation à laquelle elle doit la connoissance des corps.</i>	220
§. 3. <i>A quoi elle reconnoît le sien.</i>	223
§. 4. <i>Comment elle découvre qu'il y en a d'autres.</i>	225
§. 5. <i>A quoi se réduit l'idée qu'elle a des corps.</i>	226
§. 6. <i>Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.</i>	227
§. 7. <i>Effets de cet étonnement.</i>	ibid.
§. 8. <i>A chaque chose qu'elle touche, elle croit toucher tout.</i>	228
§. 9. <i>Comment elle a appris à toucher.</i>	229
CHAP. V. <i>Du plaisir, de la douleur, des besoins & des désirs dans un homme borné au sens du toucher.</i>	231
§. 1. <i>La Statue a du plaisir à démêler les différentes parties de son corps.</i>	ibid.
§. 2. <i>A se mouvoir.</i>	232
§. 3. <i>A manier les objets.</i>	234
§. 4. <i>A s'en faire des idées.</i>	235
§. 5. <i>Elle est plus exposée à la douleur, qu'avec les autres sens.</i>	236
<i>Tome II.</i>	Dd

- §. 6. *En quoi consistent les desirs.* 237
- §. 7. *Quel en est l'objet.* 239
- CHAP. VI. *De la maniere dont un homme borné au sens du toucher, commence à découvrir l'espace.* 240
- §. 1. *Le plaisir regle les mouvemens de la Statue.* ibid.
- §. 2. *Elle devient capable de curiosité.* 245
- §. 3. *Elle ne l'étoit pas avec les autres sens.* 246
- §. 4. *La curiosité est un des principaux motifs de ses actions.* 247
- §. 5. *La douleur suspend le désir qu'elle a de se mouvoir.* 248
- §. 6. *Ce désir renait accompagné de crainte.* 250
- §. 7. *Circonstances où la crainte l'auroit entièrement étouffé.* 251
- §. 8. *Crainte qui donne occasion à une sorte d'industrie.* ibid.
- CHAP. VII. *Des idées que peut acquérir un homme borné au sens du toucher.* 253
- §. 1. *Le plaisir & la douleur également nécessaires à l'instruction de la Statue.* ibid.
- §. 2. *Ils déterminent seuls le nombre &*

T A B L E. 315

<i>l'étendue de ses connoissances.</i>	254
§. 3. <i>Ordre dans lequel elle acquerra des idées.</i>	256
§. 4. <i>Premieres idées qu'elle acquiert.</i>	257
§. 5. <i>Sa curiosité en devient plus grande.</i>	258
§. 6. <i>Combien elle a d'activité.</i>	259
§. 7. <i>La Statue se fait des idées de figure.</i>	261
§. 8. <i>En comparant les qualités contraires.</i>	263
§. 9. <i>Comment on peut juger des idées qu'elle se fait des corps.</i>	265
§. 10. <i>Deux sortes de Sensations qu'elle peut comparer.</i>	266
§. 11. <i>Ses jugemens sur les Sensations simples.</i>	ibid.
§. 12. <i>Ses jugemens sur les Sensations composées.</i>	269
§. 13. <i>Pour les uns & pour les autres l'opération de l'esprit est la même.</i>	271
§. 14. <i>La Statue devient capable de réflexion.</i>	272
§. 15. <i>Ce qu'est un corps à son égard.</i>	274
§. 16. <i>De quelles qualités elle compose les objets.</i>	275
§. 17. <i>Elle se fait des idées abstraites.</i>	276

- §. 18. *On n'en sauroit déterminer le nombre.* 278
- §. 19. *Elle étend ses idées sur les nombres.* 280
- §. 20. *Ses autres idées en sont plus distinctes.* 282
- §. 21. *Elle ne s'éleve pas aux notions abstraites d'être & de substance.* 283
- §. 22. *Les Philosophes à ce sujet n'en savent pas plus qu'elle.* 284
- §. 23. *Idées qu'elle se fait de la durée.* 285
- §. 24. *De l'espace.* 287
- §. 25. *De l'immensité.* 289
- §. 26. *De l'éternité.* 290
- §. 27. *Les deux dernières ne sont qu'une illusion de son imagination.* 291
- §. 28. *Les Sensations sont des idées pour la Statue.* *ibid.*
- §. 29. *En quoi elles different des idées intellectuelles.* 292
- §. 30. *Différence que la Statue met entre ses idées & ses Sensations.* 294
- §. 31. *Si les Sensations sont la source de ses connoissances, les idées en deviennent le fond.* *ibid.*
- §. 32. *Sans les idées elle jugeroit mal des*

T A B L E. 317

<i>objets qu'elle touche.</i>	295
§. 33. <i>Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées & les Sensations sont la même chose.</i>	297
§. 34. <i>Mauvais raisonnemens qu'elle pourroit faire.</i>	298
§. 35. <i>Conclusion de ce Chapitre.</i>	301
CHAP. VIII. <i>Observations propres à faciliter l'intelligence de ce qui sera dit en traitant de la vûe.</i>	302
§. 1. <i>Objet de ce Chapitre.</i>	ibid.
§. 2. <i>Comment la Statue peut juger des distances & des situations à l'aide d'un bâton.</i>	303
§. 3. <i>Avec deux.</i>	305
§. 4. <i>Elle rapporte sa Sensation à l'extrémité opposée à ce qu'elle saisit.</i>	307
§. 5. <i>Elle se fait une espece de Géométrie.</i>	309
CHAP. IX. <i>Du repos, du sommeil & du réveil dans un homme borné au sens du toucher.</i>	313
§. 1. <i>Le repos de la Statue.</i>	ibid.
§. 2. <i>Son sommeil.</i>	314
§. 3. <i>Son réveil.</i>	315
§. 4. <i>Elle prévoit qu'elle repassera par ces états.</i>	317

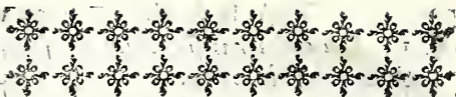
§. 5. <i>A quoi elle les distingue.</i>	317
§. 6. <i>Elle ne se fait pas d'idée de l'état de sommeil.</i>	318
CHAP. X. <i>De la mémoire, de l'imagination & des songes dans un homme borné au sens du toucher.</i>	320
§. 1. <i>Comment les idées se lient dans la mémoire de la Statue.</i>	ibid.
§. 2. <i>Elles se lient toutes à celle de l'étendue.</i>	322
§. 3. <i>Le souvenir en est plus fort & plus durable.</i>	323
§. 4. <i>En quoi consiste l'imagination de la Statue.</i>	324
§. 5. <i>La réflexion se joint à l'imagination.</i>	325
§. 6. <i>Sens le plus étendu, dans lequel on peut prendre le mot imagination.</i>	326
§. 7. <i>Jouissance à laquelle le toucher & l'imagination concourent.</i>	327
§. 8. <i>Excès où l'imagination fait tomber la Statue.</i>	ibid.
§. 9. <i>Etat de songe.</i>	329
§. 10. <i>Cause des songes & du désordre dans lequel ils retracent les idées.</i>	330
§. 11. <i>Sentimens de la Statue au réveil.</i>	333

T A B L E. 319

- §. 12. Son embarras sur l'état de songe
 & sur celui de veille. 334
- §. 13. Pourquoi elle a des ongles dont elle
 se souvient, & d'autres qu'elle a ou-
 bliés. 335
- CHAP. XI. Du principal organe du tou-
 cher. 338
- §. 1. La mobilité & la flexibilité des or-
 ganes est nécessaire pour acquérir des
 idées par le tact. ibid.
- §. 2. Mais plus de mobilité & de flexi-
 bilité seroit inutile, ou même contraire.
 340
- §. 3. Il ne manque donc rien à la Statue
 à cet égard. 344

Fin de la Table du premier Volume.





TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le Second Volume.

TROISIEME PARTIE.

Comment le Toucher apprend aux autres Sens à juger des Objets extérieurs.

CHAPITRE I. *Du toucher avec l'odorat*, page, 1

§. 1. *Jugement de la Statue sur les odeurs*,
ibid.

§. 2. *Elle n'imagine pas quelle peut être la cause de ces Sensations.* 2

§. 3. *Elle est deux êtres différens.* 3

§. 4. *Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps.* ibid.

§. 5. *Elle découvre en elle l'organe de l'odorat.* 4

T A B L E. 321

§. 6. Elle juge les odeurs dans les corps.	5
§. 7. Elle les sent dans les corps.	ibid.
§. 8. Les odeurs deviennent les qualités des corps.	6
§. 9. Combien elle a de peine à se familiariser avec ces jugemens.	ibid.
§. 10. Elle distingue deux especes de corps.	7
§. 11. Et plusieurs especes de corps odoriférans.	8
§. 12. Discernement qu'acquiert le sens de l'odorat.	ibid.
§. 13. Jugemens qui se confondent avec les Sensations,	10
§. 14. Jugemens qui ne s'y confondent pas.	12
CHAP. II. De l'ouïe , de l'odorat & du tact réunis.	16
§. 1. Etat de la Statue , au moment que nous lui rendons l'ouïe.	ibid.
§. 2. Elle découvre en elle l'organe de l'ouïe.	17
§. 3. Elle juge les sons dans les corps.	18
§. 4. Elle les y entend.	ibid.
§. 5. Elle se fait une habitude de cette maniere d'entendre.	19

- §. 6. Discernement de son oreille. 20
- §. 7. Elle juge à l'ouïe des distances & des situations. 21
- §. 8. Erreurs où l'on pourroit la faire tomber. 24
- CHAP. III. Comment l'œil apprend à voir la distance, la situation, la figure, la grandeur & le mouvement des corps. 26
- §. 1. Etat de la Statue, lorsque la vue lui est rendue. *ibid.*
- §. 2. Pourquoi l'œil ne peut être instruit que par le toucher. 27
- §. 3. Elle sent les couleurs au bout de ses yeux. 30
- §. 4. Elle leur voit former une surface. 32
- §. 5. Cette surface lui paroît immense. 33
- §. 6. Tout y est peint confusément. 34
- §. 7. La Statue juge cette surface loin d'elle. 35
- §. 8. Elle voit les couleurs sur les corps. *ibid.*
- §. 9. Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude. 37
- §. 10. Elle voit les objets à la distance où elle les touche. 39
- §. 11. Elle apprend à voir un globe. *ibid.*

T A B L E. 323

§. 12. Elle le distingue d'un cube.	41
§. 13. Comment les yeux sont en cela guidés par le toucher.	42
§. 14. Secours qu'ils tirent de la mémoire.	43
§. 15. Ils jugent des situations.	46
§. 16. Ils ne voyent point double.	48
§. 17. Ils jugent des grandeurs.	49
§. 18. Et du mouvement.	ibid.
§. 19. Ils ne voyent pas encore hors de la portée de la main.	50
§. 20. Comment les objets qui sont au-delà, se montrent à eux.	52
§. 21. Ils apprennent à voir hors de la portée de la main.	55
§. 22. Pourquoi les objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer sensiblement.	59
§. 23. Comment ils apprennent à se passer du secours du tact.	63
§. 24. Pourquoi ils se tromperont.	64
§. 25. Ils seront en contradiction avec le toucher.	66
§. 26. Et même avec eux.	69
§. 27. Ils jugent de la distance par la grandeur.	70
§. 28. Par la netteté des images.	ibid.

- §. 29. *Ils jugent des grandeurs par la distance.* 71
- §. 30. *Ils jugent des distances & des grandeurs par les objets intermédiaires.* 73
- §. 31. *Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des distances.* 75
- §. 32. *Effets qui résultent des grandeurs comparées.* 77
- §. 33. *L'entier usage de la vue nuit à la sagacité des autres sens.* 80
- CHAP. IV. *Pourquoi on est porté à attribuer à la vue des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle suite de réflexions on est parvenu à détruire ce préjugé.* 83
- §. 1. *Pourquoi on a de la peine à se persuader que l'œil a besoin d'apprentissage.* *ibid.*
- §. 2. *Suppositions qui achevent de détruire ce préjugé.* 84
- §. 3. *Soupçons & réflexions qui ont amené cette découverte.* 87
- CHAP. V. *D'un Aveugle-né, à qui les cataractes ont été abaissées.* 95
- §. 1. *L'Aveugle-né ne vouloit pas se prêter à l'opération.* *ibid.*
- §. 2. *Etat de ses yeux avant l'opération.* 97

- §. 3. *Après l'opération, les objets lui paroissent au bout de l'œil.* 98
- §. 4. *Et fort grands.* 99
- §. 5. *Il ne les discerne ni à la forme, ni à la grandeur.* 100
- §. 6. *Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre.* 101
- §. 7. *Il n'apprend à voir qu'à force d'étude.* 102
- §. 8. *Objets qu'il voyoit avec plus de plaisir.* 103
- §. 9. *Son étonnement à la vue d'un relief peint.* 105
- §. 10. *A la vue d'un portrait en miniature.* 106
- §. 11. *Prévention où il étoit.* *ibid.*
- §. 12. *Il y avoit pour lui plusieurs manières de voir.* 107
- §. 13. *Le noir lui étoit désagréable.* 108
- §. 14. *Comment il vit, lorsque l'opération eût été faite sur les deux yeux.* *ibid.*
- §. 15. *Difficulté qu'il avoit à diriger ses yeux.* 111
- CHAP. VI. *Comment on pourroit observer un Aveugle-né, à qui on abbaisseroit les cataractes.* 112
- §. 1. *Précant on à prendre.* *ibid.*
- §. 2. *Observations à faire.* 113

§. 3. *Moyen à employer.* 115

CHAP. VII. *De l'idée que la vue jointe au
toucher donne de la durée.* 117

§. 1. *Etonnement de la Statue, la pre-
miere fois qu'elle remarque le passage
du jour à la nuit, & de la nuit au jour.*
ibid.

§. 2. *Bientôt ces révolutions lui paroissent
naturelles.* 119

§. 3. *Le cours du soleil devient la mesu-
re de sa durée.* 120

§. 4. *Elle en a une idée plus distincte de
la durée.* 122

§. 5. *Trois choses concourent à l'idée de la
durée.* 124

§. 6. *D'où viennent les apparences des
jours longs & des années courtes, des
jours courts & des années longues.* ibid.

CHAP. VIII. *Comment la vue ajoutée au
toucher, donne quelque connoissance de
la durée du sommeil, & apprend à
distinguer l'état de songe de l'état de
veille.* 127

§. 1. *Comment la vue fait connoître la du-
rée du sommeil.* ibid.

§. 2. *Et fait connoître l'illusion des songes.*
128

CHAP. IX. *De la chaîne des connoissances,*

T A B L E. 327

- des abstractions & des désirs , lorsque la vue est ajoutée au toucher , à l'ouïe & à l'odorat.* 131
- §. 1. *Idée principale , à laquelle les Sensations se lient.* ibid.
- §. 2. *Depuis la réunion de la vue au toucher , l'idée de Sensation est plus générale.* 133
- §. 3. *Chaque couleur devient une idée abstraite.* ibid.
- §. 4. *La vue devient active.* 134
- §. 5. *Elle en est plus sensiblement le siège du désir.* ibid.
- §. 6. *L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs.* 135
- §. 7. *Empire des Sens les uns sur les autres.* ibid.
- CHAP. X. *Du goût réuni au toucher.* 136
- §. 1. *Ce sens n'a presque pas besoin d'apprentissage.* ibid.
- §. 2. *La faim sentie pour la première fois n'a point d'objet déterminé.* ibid.
- §. 3. *Elle fait saisir indifféremment tout ce qui se présente.* 137
- §. 4. *La Statue découvre des nourritures qui lui sont propres.* 138
- §. 5. *Elle en fait l'objet de ses désirs.* 139

- CHAP. XI. *Observations générales sur la
réunion des cinq sens.* 141
- §. 1. *Idées générales que la Statue se fait
de ses Sensations.* *ibid.*
- §. 2. *Comment son imagination perd de
son activité.* 143
- §. 3. *Liaison de toutes les especes de Sen-
sations dans la mémoire.* 145
- §. 4. *Activité qu'acquiert la Statue par la
réunion du toucher aux autres sens.*
146
- §. 5. *Comment ses désirs embrassent l'ac-
tion de toutes les facultés.* *ibid.*
-

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins , de l'industrie & des
idées d'un homme seul , qui
jouit de tous ses Sens.

CHAPITRE I. *Comment cet homme
apprend à satisfaire à ses besoins
avec choix.* 149

§. 1. *La Statue sans besoin.* *ibid.*

§. 2. *Avec des besoins faciles à satisfaire.*

152

§. 3.

T A B L E. 329

§. 3. <i>Difficiles à satisfaire.</i>	154
§. 4. <i>La Statue encore sans prévoyance.</i>	155
§. 5. <i>Comment elle en devient capable.</i>	156
§. 6. <i>Progrès de sa raison à cet égard.</i>	161
§. 7. <i>L'ordre de ses études est déterminé par ses besoins.</i>	162
§. 8. <i>Et principalement par le besoin de nourriture.</i>	163
§. 9. <i>Jugemens qui donnent plus d'étendue à ce besoin.</i>	166
§. 10. <i>Excès où tombe la Statue.</i>	168
§. 11. <i>Elle en est punie.</i>	169
§. 12. <i>Combien il étoit nécessaire de l'avertir par la douleur.</i>	170
CHAP. II. <i>De l'état d'un homme abandonné à lui-même, & comment les accidens auxquels il est exposé, contribuent à son instruction.</i>	173
§. 1. <i>Circonstances où la Statue ne se borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir.</i>	ibid.
§. 2. <i>Elle s'étudie.</i>	174
§. 3. <i>Elle étudie les objets.</i>	175
§. 4. <i>Accidens auxquels elle est expo-</i>	175

<i>lée.</i>	177
§. 5. <i>Comment elle apprend à s'en garantir.</i>	180
§. 6. <i>Autres accidens.</i>	183
§. 7. <i>Conclusion.</i>	185
CHAP. III. <i>Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté & de la beauté des choses.</i>	187
§. 1. <i>Définition des mots bonté & beauté.</i>	ibid.
§. 2. <i>La Statue a des idées du bon & du beau.</i>	188
§. 3. <i>Le bon & le beau ne sont pas absolus.</i>	189
§. 4. <i>Ils se prêtent mutuellement des secours.</i>	190
§. 5. <i>L'utilité contribue à l'un & à l'autre.</i>	ibid.
§. 6. <i>La nouveauté & la rareté y contribuent aussi.</i>	191
§. 7. <i>Deux sortes de bontés & de beautés.</i>	ibid.
§. 8. <i>Comment la Statue y est sensible.</i>	193
§. 9. <i>Pourquoi elle a à ce sujet moins d'idées que nous.</i>	195
CHAP. IV. <i>Des Jugemens qu'un homme</i>	

*abandonné à lui même peut perdre des
objets dont il dépend.* 196

§. 1. *La Statue croit que tout ce qui agit
sur elle, agit avec dessein.* *ibid.*

§. 2. *Superstitions où ce préjugé l'entraîne.*
197

CHAP. V. *De l'incertitude des jugemens
que nous portons sur l'existence des qua-
lités sensibles.* 200

§. 1. *Nos jugemens sur l'existence des qua-
lités sensibles, pourroient absolument
être faux.* *ibid.*

§. 2. *Plus de certitude à cet égard nous
seroit inutile.* 203

CHAP. VI. *Considérations sur les idées
abstraites & générales, que peut acqué-
rir un homme qui vit hors de toute so-
ciété.* 205

§. 1. *La Statue n'a point d'idée générale,
qui n'ait été particulière.* 206

§. 2. *En quoi consiste l'idée qu'elle a d'un
objet présent.* *ibid.*

§. 3. *D'un objet absent.* 207

§. 4. *Comment de particulières ses idées
deviennent générales.* *ibid.*

§. 5. *Comment d'une idée générale elle des-
cend à de moins générales.* 210

- §. 6. Elle généralise , à proportion qu'elle voit plus confusément. 211
- §. 7. Objets dont elle ne prend aucune connoissance. 213
- §. 8. Dans quel ordre elle se fait des idées d'espece. 214
- §. 9. Son ignorance sur la nature des choses. 215
- §. 10. Commune aux Philosophes. 216
- §. 11. Les idées qu'elle a des objets , sont confuses. 217
- §. 12. Ses idées abstraites sont de deux especes ; les unes confuses ; les autres distinctes. 218 & 219
- §. 13. Elle connoît deux sortes de vérités. 220

CHAP. VII. D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie. 222

- §. 1. Circonstances où le besoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame. ibid.
- §. 2. Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie. 225
- §. 3. Pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun signe de raison. 226
- §. 4. Pourquoi il oublia son premier état. 227

- CHAP. VIII. *D'un homme qui se souviendrait d'avoir reçu successivement l'usage de ses sens.* 231
- §. 1. *La Statue compare l'état où elle est à celui où elle étoit, quand elle ne connoissoit rien hors d'elle.* ibid.
- §. 2. *Elle se rappelle comment elle a découvert son corps & d'autres objets.* 236
- §. 3. *Elle se rappelle comment le toucher instruit les autres sens.* 240
- §. 4. *Elle se rappelle comment les plaisirs & les peines ont été le premier mobile de ses facultés.* 247
- §. 5. *Elle réfléchit sur les jugemens dont elle s'est fait une habitude.* 251
- §. 6. *Elle réfléchit sur l'ignorance où elle est d'elle-même.* 254
- CHAP. IX. *Conclusion.* 255
- §. 1. *Dans l'ordre naturel tout vient des Sensations.* ibid.
- §. 2. *Cette source n'est pas également abondante pour tous les hommes.* 258
- §. 3. *L'homme n'est rien, qu'autant qu'il a acquis.* 262



A V A N T - P R O P O S. 265

Dissertation sur la Liberté.

- §. 1. **S**upposition où la Statue ne trouve point d'obstacles à ses desirs. 267
- §. 2. Où ses desirs sont en équilibre ; 268
- §. 3. Où ils sont supérieurs les uns aux autres ; ibid.
- §. 4. Où ils trouvent des obstacles, & l'exposent à des peines. 269
- §. 5. Elle se repent. 270
- §. 6. Elle sent qu'il lui importe de délibérer. 271
- §. 7. Elle délibère. 272
- §. 8. Elle résiste à ses desirs. 273
- §. 9. Les passions violentes lui enlèvent seules le pouvoir de délibérer. ibid.
- §. 10. Dans tout autre cas, elle tient ce pouvoir des connoissances qu'elle a acquises. 274
- §. 11. Elle a en conséquence le pouvoir d'agir & de ne pas agir. 276

T A B L E.

335

- §. 12. Elle est donc libre. 277
- §. 13. Pouvoir qui n'est pas nécessaire à la Liberté. 278
- §. 14. Pouvoir qui constitue la Liberté. ibid.
- §. 15. L'exercice de ce pouvoir suppose des connoissances. 279
- §. 16. Les connoissances les plus exactes font faire le meilleur usage de la Liberté. 281
- §. 17. Dépendance qui n'est pas contraire à la Liberté. 282
- §. 18. En quoi consiste la Liberté. 283
- Réponse à un reproche qui m'a été fait sur le projet exécuté dans le Traité des Sensations. 286

Fin de la Table.

E R R A T A.

P *Ages 234. lig. 14. je m'en, lisez ;
je me.*

*255. lig. 8. mais je ne fens ;
lisez , mais je ne fais.*



1370-687







